
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

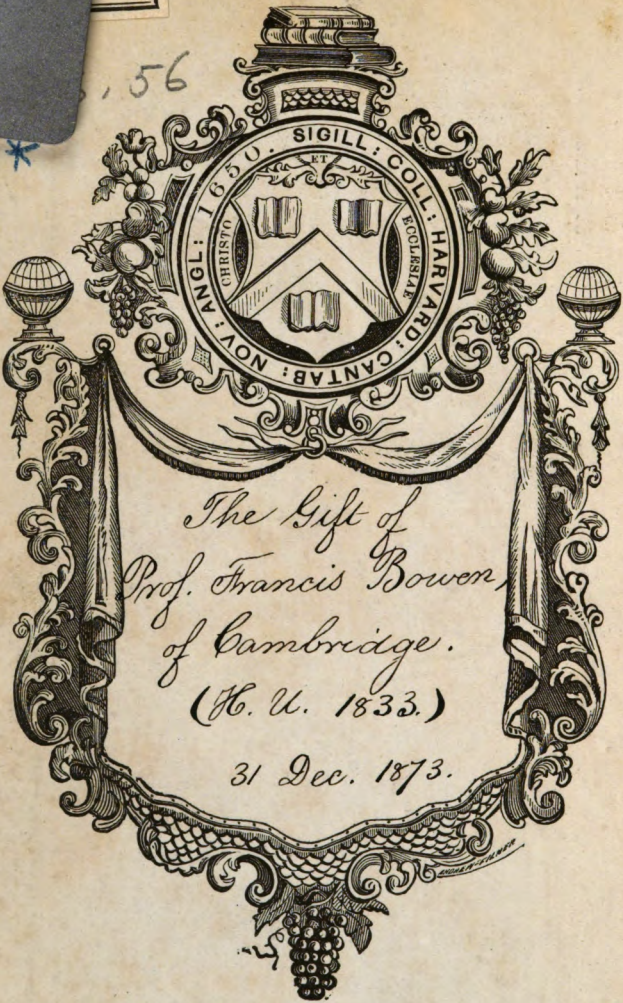
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN XJ87 L

56



The Gift of
 Prof. Francis Bowen,
 of Cambridge.
 (H. U. 1833.)

31 Dec. 1873.

LES
SAVANES.

PARIS. — Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET,
Rue Jacob, 30.

LES

SAVANES

POÉSIES AMÉRICAINES

PAR

ADRIEN ***. *pseudon. for*
DE LA LOUISIANE.

l'abbé Adrien Emmanuel Rouquette

Nous ne reditons pas ce que disait la haine,
Que toute poésie est une chose vaine :
Changer, c'est prier Dieu....

(A. BAIZEUX.)



PARIS.

JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI VOLTAIRE. 3.

NOUVELLE-ORLÉANS.

ALFRED MORET, RUE ROYALE.

1841.

41596.56

* 1873, Dec. 31.

Gift of
Prof Francis Bowen,
of Cambridge.
(H. U. 1833.)

A ma Sœur.

PRÉFACE.



Le plus grand nombre des États-Unis d'Amérique tient à l'Angleterre par le double lien de l'origine et de la langue ; seule, la Louisiane tient à la France : elle lui doit son nom si doux, ses mœurs si patriarcales, et sa langue, appelée un jour à devenir la langue universelle, comme l'a prédit de Rivarol.

D'illustres voyageurs étrangers ont traversé l'Atlan-

tique pour venir visiter la terre de Colomb, la république à jamais glorieuse des temps modernes. Ils ont essayé de la décrire, de la faire connaître à la vieille Europe : ont-ils réussi ? Non, ils ne l'ont pas décrite avec vérité ; j'ose le dire, moi, avec toute la franchise d'un enfant des déserts.

M. de Chateaubriand surtout, l'inconstant et rêveur René, a voulu toucher cette terre poétique, s'asseoir à l'ombre de ses forêts qui n'ont pas d'âge ; il a voulu errer dans les vertes savanes qui bordent ses fleuves, descendre le Meschacebé dans la pirogue d'écorce, frapper à la cabane hospitalière du Chactas, et partager avec lui la tranche de bison qu'il donne avec joie, et la peau d'ours étendue par terre. — Il est si doux de dormir au désert, lorsqu'on revient des grandes villes de l'Europe ! — Oh ! sans doute, le jeune aventurier, dans ses courses à travers cette nature vierge et sauvage, a dû rencontrer plus d'une fois quelques sites monotones qui lui ont rappelé l'austère Armorique. — Mais M. de Chateaubriand était un étranger ; son enfance s'était passée dans les bruyères de Combourg ; il n'admirait pas, il ne décrivait pas avec un cœur amé-

ricain. Cette nature âpre, sauvage, souvent monotone, toujours grandiose, elle ne parlait pas à son cœur comme une mère parle au cœur de son enfant; elle lui était inconnue, ses plus grandes beautés lui échappaient, et ses accents les plus pathétiques ne trouvaient point d'échos dans son âme exilée. On ne connaît, on ne peint très bien que son pays natal; le pays où l'on a vu fuir son enfance joyeuse, où l'on espère voir se coucher le soleil triste de sa vieillesse. Le berceau et la tombe, voilà le double culte de l'âme, les deux plus grandes sources d'inspirations vraies et profondes, capables d'exciter les plus vives sympathies. Que de regrets donnés à l'enfance, évanouie avec toutes ses fleurs, éteinte avec toutes ses étoiles de joie, d'innocence et d'amour! Que de réflexions graves, de pressentiments douloureux à l'idée de ces ombres, qui vont bientôt descendre sur nous; de cette nuit, qui va se faire autour de notre demeure silencieuse et solitaire!

Pour peindre l'Amérique avec une touchante vérité, pour la peindre avec des couleurs brûlantes et locales, il fallait donc des enfants nés du sol; il fallait des Amé-

ricains. Aussi avons-nous vu naître, grandir et se succéder, Brown, Cooper et Irving : Brown, le profond, le puissant et sombre créateur (d'après les Anglais mêmes) de *Wieland*, *d'Edgar Huntly* et *d'Artur Mervyn*, et peintre aussi exact que poétique de la riche et imposante nature américaine ; Washington Irving, le gracieux et brillant écrivain, qui nous a donné de si fidèles et poétiques tableaux des régions lointaines de l'Occident (*of the far west*) ; de la vallée immense et fertile du Mississippi, où le miel et le lait coulent par ruisseaux, comme dans la *Terre promise* ; Cooper enfin, le héros des forêts, l'Homère des tribus indiennes, le chantre national et immortel du *Dernier des Mohicans*, cette Iliade moderne.

Mais à côté de ces prosateurs justement célèbres, nous avons aussi de grands poètes, *ces esprits doués du cœur de la femme*, comme l'a si bien dit M. Fortoul dans sa thèse sur Virgile.

A la vue de ces lacs, sans rivages visibles ; de ces fleuves, sans sources connues ; de ces forêts majestueuses, où l'imagination se perd dans la distance ; de ces prairies illimitées, ondoyantes comme des mers ; à la vue de

tout ce globe, nouveau dans son aspect, mystérieux par son origine, peuplé de nombreuses tribus qui disparaissent chaque jour, et ne laissent pour histoire que des tombeaux, des *tumuli*, ces pyramides de l'Occident, vous le comprenez, des cœurs se sont émus, des imaginations se sont exaltées, un cri de réveil intellectuel a été entendu dans le désert; et la poésie a débordé, intarissable et pure, comme une source naturelle. — La voix tonnante du Niagara, qui tombe dans un abîme; le bruit de l'ouragan, qui courbe les pins gigantesques comme des roseaux; mille soupirs confondus, mille chants d'oiseaux, tout un orchestre d'harmonies ravissantes, tout, dans le Nouveau-Monde, appelait à la vie des poètes; et des poètes sont nés. — Écoutez cette voix tendre, mélancolique et religieuse, qui gémit comme la colombe dans la solitude; c'est la voix de Bryant, aussi pure que celle d'Hégésippe Moreau :

The Death of the Flowers. — Bryant.

The melancholy days are come, the saddest of the year,
Of wailing winds, and naked woods, and meadows brown and sere.

1.

Heap'd in the hollows of the grove, the wither'd leaves lie dead;
They rustle to the eddying gust, and to the rabbit's tread.
The robin and the wren are flown, and from the shrub the jay,
And from the wood-top calls the crow, through all the gloomy day.

Where are the flowers, the fair young flowers, that lately sprung
and stood

In brighter light and softer airs, a beauteous sisterhood?
Alas! they all are in their graves, the gentle race of flowers
Are lying in their lowly beds, with the fair and good of ours.
The rain is falling where they lie; but the cold November rain
Calls not, from out the gloomy earth, the lovely ones again.

The wind-flower and the violet, they perish'd long ago,
And the wild-rose and the orchis died amid the summer glow;
But on the hill the golden-rod, and the aster in the wood,
And the yellow sun-flower by the brook in autumn beauty stood,
Till fell the frost from the clear, cold heaven, as falls the plague
on men,
And the brightness of their smile was gone from upland, glade and
glen.

And now, when comes the calm, mild day, as still such days
will come,
To call the squirrel and the bee from out their winter home,
When the sound of dropping nuts is heard, though all the trees
are still,
And twinkle in the smoky light the waters of the rill,
The south wind searches for the flowers whose fragrance late he
bore,
And sighs to find them in the wood and by the stream no more.

And then I think of one who in her youthful beauty died,
The fair, meek blossom that grew up and faded by my side :
In the cold moist earth we laid her when the forest cast the leaf,
And we wept that one so lovely should have a life so brief;
Yet not unmeet it was, that one, like that young friend of ours
So gentle and so beautiful, should perish with the flowers.

Quelle est cette autre voix, inspirée comme celle
d'un prophète ancien, qui éclate tout-à-coup pour
chanter la plus grande merveille de l'Amérique, la
chute prodigieuse du Niagara? C'est la voix de l'insou-

cieux Brainard, précoce dans sa renommée comme dans sa mort.

The Falls of Niagara. — Brainard.

The thoughts are strange that crowd into my brain,
 While I look upward to thee. It would seem
 As if God poured thee from his "hollow hand,"
 And hung his bow upon thine awful front;
 And spoke in that loud voice, which seemed to him,
 Who dwelt in Patmos for his Saviour's sake,
 "The sound of many waters;" and had bade
 Thy flood to chronicle the ages back,
 And notch His cent'ries in the eternal rocks.

Deep calleth unto deep. And what are we,
 That hear the question of that voice sublime?
 O, what are all the notes that ever rung
 From war's vain trumpet, by thy thundering side:
 Yea, what is all the riot man can make,
 In his short life, to thy unceasing roar!
 And yet, bold babbler, what art thou to Him,
 Who drowned a world, and heaped the waters far
 Above its loftiest mountains?—a light wave,
 That breaks, and whispers of its Maker's might.

Après celle-là, s'élève une autre, plus forte, plus haute; c'est la voix de l'inculte et sauvage Dana, l'apologiste sublime de l'*immortalité de l'âme*.

Immortality. — Dana.

O, listen, man!

A voice within us speaks that startling word,
 "Man, thou shalt never die!" Ce'estial voices
 Hymn it unto our souls: according harps,
 By angel fingers touched when the mild stars
 Of morning sang together, sound forth still
 The song of our great immortality:
 Thick clustering orbs, and this our fair domain,
 The tall, dark mountains, and the deep-toned seas,
 Join in this solemn, universal song.
 O, listen, ye, our spirits; drink it in
 From all the air! 'Tis in the gentle moonlight;
 'Tis floating 'midst day's setting glories; Night,
 Wrapped in her sable robe, with silent step
 Comes to our bed, and breathes it in our ears:
 Night, and the dawn, bright day, and thoughtful eve,
 All time, all bounds, the limitless expanse,

As one vast mystic instrument , are touched
 By an unseen , living Hand , and conscious chords
 Quiver with joy in this great jubilee.
 The dying bear it ; and as sounds of earth
 Grow dull and distant , wake their passing souls
 To mingle in this heavenly harmony.

Mais quelle voix faible et plaintive de jeune fille vient se marier à ces voix solennelles , et les adoucir comme une harmonie céleste ? C'est celle de Lucretia Maria Davidson , cette frêle et sensitive créature , qui aimait tant la musique ; et qui , à l'âge de quatorze ans , exprimait si poétiquement , et avec une si déchirante tristesse , *sa crainte de devenir folle*.

The Fear of Madness. — Lucretia Maria Davidson.

There is a something which I dread ;
 It is a dark , a fearful thing ;
 It steals along with withering tread ,
 Or sweeps on wild destruction's wing.

That thought comes o'er me in the hour
 Of grief, of sickness, or of sadness ;
 'Tis not the dread of death,—'tis more,—
 It is the dread of madness.

Oh ! may these throbbing pulses pause ;
 Forgetful of their feverish course ;
 May this hot brain , which, burning, glows
 With all a fiery whirlpool's force,
 Be cold, and motionless, and still ,
 A tenant of its lowly bed ;
 But let not dark delirium steal—

Après avoir fait connaître Bryant , Dana , Brainard et Davidson , nous pourrions nommer encore Percival , Withier , Everett , Sigourney , Flint , Pierpoint , Wilcox , etc. Tous , ils sont religieux , et presque tous ils ont dans l'âme quelque chose de grave et d'élevé. Comment ne penserait-on pas à Dieu , comment ne rêverait-on pas l'infini , l'éternité , en présence d'une nature aussi magnifique ?

Mais une voix du Midi , une voix sympathique de la Louisiane , devait répondre à toutes ces voix fra-

ternelles du Nord et de l'Orient. Et voilà que *Bonsouca*, entouré de ses forêts de pins et de magnolias, se glorifie aussi de son enfant, rêveur comme Virgile; insouciant comme le Chactas; tour à tour indifférent, croyant ou sceptique, comme tant de pauvres exilés sur cette terre. Il est né à l'ombre d'arbres chargés de fruits; il a dormi dans un hamac de lianes fleuries, suspendu aux rameaux flexibles du manglier; il a joué, il a grandi dans les forêts, sur le bord du lac, près des eaux du fleuve, qu'il devait chanter plus tard. Amant de la solitude, amant de la nature, il éprouve une joie ineffable à s'égarer dans la prairie, pour y cueillir des fleurs inconnues aux savants; à écouter le chant nocturne du *wip-poor-will*, qui lui rappelle la Philomèle des *Géorgiques* : *Philomela sub umbrâ*. Pour lui, voyager est un besoin; vivre, c'est courir, c'est changer de patrie. Son âme ardente, inquiète, altérée comme le cerf poursuivi, ou l'Arabe épuisé, soupire après une source qu'elle ne trouve pas dans le désert de la vie. Il a cru un moment que l'amour lui donnerait le bonheur; l'amour n'a été qu'une amertume de plus! Il l'a cherché dans les cités; les cités ont at-

tristé son cœur ! Comme René, il a été de monde en monde ; et, après avoir parcouru des plages lointaines, il est revenu au sein de la famille, dans les bois de la patrie ; et il a senti que là seul était le plus grand bonheur possible ici-bas. Éloigné des villes bruyantes et populeuses, il s'est écrié avec enthousiasme : *O beata solitudo ! ó sola beatitudo !* — On devine aisément que je veux parler de l'auteur des *Meschaccéennes*, ces poésies ardentes et colorées comme les fleurs qui s'épanouissent au soleil des Antilles, ou comme le plumage des oiseaux du Mexique.

Oh ! j'irai, je veux voir

Sous le feu des cristaux nos vierges à l'œil noir,
 Radieuses Péris, toutes ces jeunes roses
 Au souffle des printemps dans nos forêts écloses,
 De notre ciel d'azur pléiade de beautés,
 Ces anges qu'à genoux, poète, j'ai chantés !
 J'irai, j'irai.... Mais non, habitant sybarite,
 Sous l'arbre au long rideau qui m'évente et m'abrite,
 Aux rives des bayoux où croît le vert tala (1),

(1) Tala, latanier, palmier d'Amérique.

Je ne veux plus rêver d'idéale Atala ;
Au pied des noirs volcans où bout la flamme esclave,
Je n'irai plus bâtir ma hutte sur la lave ;
Loin des mers où le vent soulève chaque flot,
Je berce mon hamac, indolent matelot :
Après l'amour, après la jeunesse ravie,
Mon cœur désenchanté n'a plus foi dans la vie.
Ainsi qu'à l'Indien, il me faut le sommeil,
L'éternel far-niente, le jour au jour pareil,
L'existence au désert, insoucieuse et douce,
Paisible, s'écoulant comme l'eau sur la mousse.
A vous, cœurs de vingt ans, à vous seuls les beaux jours,
Les rêves enivrants des premières amours !
Mais toujours dans mes vers, échos plaintifs de l'âme,
Je veux chanter, bénir, diviniser la femme !
On ne me verra point, frères ! d'un bras brutal
Sans pitié l'arrachant de son blanc piédestal,
Ainsi que l'Africain dans sa colère folle,
Profaner tout-à-coup et briser mon idole.
Non !.... pour fêter l'amour et ses chimères d'or,
Ma lyre fraternelle aura des chants encor,
Aura des chants toujours !.. De ma forêt profonde,
Mes vers inattendus jailliront comme l'onde,
Quand, ainsi qu'une fleur sur un volcan éteint,
Refleurit en mon âme un souvenir lointain,

Quelque amour oublié d'enfance et de jeunesse ,
Que mon front, malgré moi, s'incline de tristesse,
Et qu'en mon cœur ému des songes d'autrefois
Le passé chante et pleure avec toutes ses voix !....

La muse qui a inspiré les poésies que nous donnons au public est sœur de celle qui a inspiré *les Meschacébennes* : elle a rêvé au bord du même lac, dormi sous les mêmes pins, erré dans les mêmes prairies. Inconstante, voyageuse aussi, elle a traversé cinq fois l'Atlantique. Dans l'exil, elle a regretté le désert, la famille, la vie libre des nomades tribus ; au sein de la famille, sous l'arbre du désert, elle a pleuré et chanté la capitale du monde, la grande ville, la seule ville, Lutèce ! Mais son inconstance, son désir inquiet de voyager ne venait pas du doute : elle a toujours cru à la chaîne qui lie le ciel à la terre, elle a toujours été catholique. Chaste et timide comme une vierge des bois, elle n'a consenti à se montrer au public qu'après une longue et violente hésitation ; et si elle a consenti enfin, ce n'est pas qu'elle espère exciter sa bienveil-

lance et se faire aimer, ne pouvant se faire admirer de lui ; non, elle n'a pas dit, avec une orgueilleuse illusion :

Puisqu'il faudra qu'un jour, feuille d'un jour, je tombe ;
Que dans le champ des morts s'élève aussi ma tombe ;
Puisqu'à l'horrible faux, qui frappe sans choisir ,
Nul ne peut échapper ; puisqu'il faudra mourir,
D'une lente agonie ou d'une mort soudaine ;
Mourir, et n'être plus qu'une poussière vaine ,
Ah ! que du moins je laisse aux siècles à venir
Une trace légère, un faible souvenir !
A la presse livrant mes plus chères pensées ,
Les seules que ma main ait encore tracées ,
Que j'échappe en partie à la plus dure loi ,
Et qu'il reste après moi quelque chose de moi !!

Elle sait qu'elle donne peu de chose, et elle ne demande rien. Ce n'est pas l'amour de la gloire, le rêve de l'immortalité qui l'a fait chanter ; c'est l'amour de Dieu, l'amour de la nature, de la famille et de la patrie. Elle a chanté, comme chante l'*oiseau-moqueur* ;

sa voix n'a été qu'une voix de plus dans le concert universel.

Mais, après avoir parlé de la poésie d'outre-mer, et pour terminer cette préface, parlons de la poésie en général. Platon voulait qu'on bannît le poète de sa République; Aristote le mettait au-dessus de l'historien; et Leibnitz disait : « Toute poésie, qui est pour ainsi » dire une *éloquence plus divine et comme la langue des* » *anges*, n'a pas de plus noble emploi, comme on le » croyait à la naissance de l'art, et comme à présent » encore on doit le croire, que de chanter des canti- » ques sacrés, et de célébrer le plus parfaitement pos- » sible les louanges de Dieu. » Depuis Homère, Virgile, le Dante, Milton, Corneille, jusqu'à Pollok et Barthélemy, que n'a-t-on pas dit contre la poésie ? Que n'a-t-on pas dit pour sa défense ?

Qu'on le veuille ou non cependant, la poésie est une langue divine, qui ne s'adresse qu'à un petit nombre de cœurs, parce qu'elle demande des cœurs recueillis, élevés, pleins d'enthousiasme et de généreuses sympathies. Le poète écrit pour des lecteurs d'élite, pour des intelligences choisies. Serait-ce donc à la foule de

vouloir le comprendre, le juger et se plaindre? Non, la foule ne le peut pas; elle doit rester indifférente et dédaigneuse; mais ni son indifférence ni son dédain n'étonnent et n'émeuvent le poète :

Le Dieu , poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs!

Aussi est-ce la foule qui s'en va répétant sans cesse : « On ne veut plus de poésie, le temps de la poésie est passé, la poésie est morte, elle ne mène à rien de positif, elle ne se *vend* pas. » Eh! qui vous a dit qu'on faisait de la poésie pour la vendre? Qui vous a dit que le poète, qui s'isole et travaille, n'est animé que d'une pensée de cupidité? Hommes du monde, hommes d'argent, vous vous trompez, si vous le croyez : la poésie est fille du ciel, et elle ne perd jamais de vue sa céleste origine. Oui, nous pouvons le dire : *Est deus in nobis!* C'est l'Esprit-Saint, c'est l'esprit de Dieu qui a inspiré des psaumes à David : Dieu a donc con-

sacré la poésie; il a été le premier à allumer le feu sacré dans le cœur de l'homme.

C'est depuis la naissance du christianisme surtout que la poésie est fille du ciel, et que la terre pour elle n'est qu'une vallée où elle passe en étrangère, et les yeux levés vers la patrie éternelle. « C'était une pieuse » croyance des premiers temps du christianisme, que » la sainte Mère du Sauveur prenait sous sa protection » spéciale les poètes dont les *chants étaient purs*. Elle » était, disait-on alors, *bonorum poetarum magis-* » *tram*..... La poésie entraîne puissamment vers le » catholicisme, qui accueille toutes les grandes idées » et les dirige sans les éteindre. Les poètes, qui sont » tout ardeur et tout enthousiasme, se trouvent à l'é- » troit entre les quatre murailles nues où les étroit le » protestantisme; leur esprit manque d'essor, et leur » imagination ne sait à quoi se prendre au milieu de » ce labyrinthe de sectes, qui se subdivisent et se » ramifient, comme les cent vingt mille ruisseaux de » Basra. — La poésie et la peinture sont sœurs, disait » le sauvage Salvator Rosa, et il disait bien. Le pein- » tre, comme le poète, aime le grandiose et l'antique

» dans la foi, l'imposant dans les rites et dans le culte ;
» tous deux inclinent naturellement vers le catholi-
» cisme qui a protégé le berceau des beaux-arts avec
» une magnificence inouïe, et qui fournit encore les
» plus beaux thèmes, les conceptions les plus larges,
» et le coloris le plus chaud. C'est au catholicisme seul
» que la peinture (et par conséquent la poésie) est re-
» devable d'un type qui a fait pâlir les plus beaux
» types de l'antiquité, type que les grands maîtres de
» l'école italienne ont entrevu, artistes croyants qu'ils
» étaient, dans des songes du ciel, beaux comme des
» extases ; type qui porte l'artiste chrétien sur les hau-
» teurs d'un monde idéal où nul ne saurait le suivre,
» Marie! » (*Orsini*, la Vierge.)

Ainsi, la poésie doit se faire catholique, si elle veut atteindre toute la hauteur de sa mission. Elle doit parler de Dieu à l'homme, du ciel à la terre. Son culte, c'est le culte de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau et noble, de tout ce qui arrache l'homme à la matière, le spiritualise et l'élève jusqu'aux plus grandes pensées, jusqu'aux plus saintes espérances d'une vie nouvelle, dont cette vie n'est qu'une prépa-

ration laborieuse, un pénible acheminement. Tout ce qui tient au catholicisme tient à l'éternité. Il y a au sein de l'Eglise un souffle de vie céleste, qui ranime tout ce qu'il touche; une sève d'immortalité, qui circule et surabonde. La religion, dit le comte de Maistre, est le plus grand véhicule de la science. Elle ne peut sans doute donner le talent qui n'existe pas; mais elle l'exalte sans mesure partout où elle le trouve.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à dire, comme si c'étaient les dernières paroles que nous dussions laisser à la terre : Dieu, la famille et la patrie, voilà le triple et inépuisable océan de toutes nos inspirations. Que nous serions heureux de ne pas offenser Dieu, en faisant une si pauvre offrande à lui d'abord, que nous aimons et craignons tant; à notre famille ensuite, qui nous est si chère; et à notre patrie enfin, dont nous sommes si fier, et que nous croyons appelée à de si hautes et glorieuses destinées.



INVOCATION A DIEU.



. Not he, who sold,
The incommunicable, heavenly gift
. To folly but he,
The bard, by god's own hand anointed, who,
To virtue's all delighting harmony,
His numbers tuned : who, from the fount of truth,
Poured melody, and beauty poured, and love,
In holy stream, into the human heart.

(POLLOCK.)

C'est toi seul que j'invoque, ô mon guide ; c'est toi,
Qui donnes le génie, et qui donnes la foi ;
Qui fis luire les temps aux regards des prophètes,
Et qui d'un saint délire embrases les poètes ;

C'est toi seul que j'invoque : inspire mon esprit ;
Mon esprit, qui du beau , du vrai seul se nourrit.
Que ma voix , s'accordant à la voix de l'archange ,
N'ait pas un seul accent pour ce qui passe et change ;
Mais qu'au-dessus d'un monde ivre d'impiété ,
Elle fasse tonner la sainte vérité !
Que jamais je n'abuse (abus toujours infâme)
Du don que tu me fis , pour égarer la femme.
Loin de moi ce poison, qu'un hypocrite auteur
Cache au fond des replis de son vers corrupteur.
Que je ne passe pas de criminelles veilles
A verser du venin en des coupes vermeilles ;
A colorer le vice , avec un art divin ,
Pour en faire un aimant à tout cœur enfantin ;
Pour tendre à la vertu , vierge au manteau de neige ,
Chaste fille du ciel , le plus coupable piège ;
Et , dévouant ma muse au service du mal ,
De son souffle flétrir chaque front virginal.
Oh ! non , je ne veux pas , lâche d'hypocrisie ,
Prostituer ainsi ma chaste poésie ;

Descendré des sommets de l'Hélicon sacré ,
Où ma lyre toujours a saintement vibré ,
Pour jeter sans pudeur aux filles de la terre
Des hymnes de luxure et des chants d'adultère ;
Pour semer en tous lieux le vice et le malheur ;
Le germe, qui corrompt chaque chose en sa fleur.
A d'autres le plaisir, l'œuvre égoïste , athée,
De souiller de leurs vers toute âme immaculée ;
D'implanter dans le cœur de tout être innocent
La racine du mal , le remords flétrissant :
Moi, je souffrirais trop si , triste et solitaire ,
J'entendais s'élever comme une plainte amère ,
Un reproche sanglant contre mes vers et moi ;
Si quelqu'un m'accusait d'avoir tué sa foi !
Béni de mes lecteurs , à mon heure dernière ,
Quand fuiront devant moi le temps , l'homme et la terre ,
Plein d'un céleste espoir je veux pouvoir mourir ;
Saus crainte , saluer l'éternel avenir ;
Attendre le grand jour , le jour si redoutable ,
Où le Christ doit juger et punir tout coupable ;

Je veux pouvoir m'asseoir calme à son tribunal ,
En songeant qu'ici-bas je n'ai pas fait le mal !
Oh ! qu'il me serait doux , dans une paix sublime ,
D'expirer , sans laisser après moi de victime ;
De prendre mon essor vers l'immortalité ,
En songeant que partout , prêchant la vérité ,
A tous , j'ai dit : Aimez le Dieu de l'Évangile ;
Croyez , priez , aimez : tout le reste est fragile !

(A bord du *Zampa* , au milieu de l'Atlantique.)

18 juin 1840.



A M. de Chateaubriand.



Les paysages de M. de Chateaubriand ressemblent à des tentes repliées qu'il aurait dressées ; ils existent de cette façon (et cette façon est la plus grande) tant qu'il est là , et parce qu'il est là. Mais lui parti , ses paysages s'en vont et le suivent.

(D. NISARD.)

Bientôt je vais revoir les arbres d'Ingouville ;
Les coteaux verdoyants qui couronnent la ville ;
Le rivage escarpé , de la Manche battu ;
Le rocher , que les flots de leur algue ont vêtu ;

La *jetée*, où chacun vient respirer à l'aise ;
Où vient se ranimer la languissante Anglaise ,
La femme qui s'exalte au bruit de l'Océan ,
Comme aux chants de Morven les vierges d'Ossian.
Bientôt , quittant le Havre , et ses bassins tranquilles ,
Qui découpent le sol en riantes presque îles ;
Fuyant loin de la Manche , au terrestre horizon ,
Je sentirai bondir ma flottante prison...
Et je voguerai vers les Açores bénies ,
Îles que Dieu peupla d'heureuses colonies ;
Îles d'où vient un air de suave oranger ,
Qui rafraîchit la vie au cœur du passager...
Et les *vents alisés* vers la zone brûlante
Pousseront le Salem sur sa quille tremblante ;
Le Salem , rencontrant quelque frais *sirocco* ,
Volera , frémissant , au lointain Abaco (1) ;

(1) *Abaco* est une des îles Lucayes , et c'est la première terre qu'on aperçoit avant d'arriver aux bancs de Bahame , en revenant d'Europe. Au bout de cette île est une roche que les flots ont percée , *the hole in the wall*.

Il jettera son chant de retour à cette ile ,
A la *Roche-Percée* , au rivage infertile ,
A tous ces vieux écueils où les oiseaux de mer
Viennent bâtir leurs nids , mouillés du flot amer ;
Et glissant , incliné , sur les bancs de Bahame ,
Effleurant chaque roc , où bouillonne la lame ,
Fougueux , et décrivant un sillon lumineux ,
Comète océanique , il filera dix *nœuds* !...
Oh ! c'est alors qu'un golfe , une mer moins aride
M'apparaîtra baignant le sol de la Floride ;
La Floride d'où souffle un doux et tiède vent ,
Qui porte des parfums au vaisseau dérivant.
C'est alors que l'oiseau , dont la plume étincelle ,
Dont la gorge au soleil de diamants ruisselle ,
Egaré , dans son vol , des fleurs d'un chaud climat ,
Eblouissant , viendra se poser sur le mât...
Puis , terminant enfin mon long pèlerinage ;
Découvrant comme un jonc , un roseau qui surnage ,
Joyeux , je salûrai , sous un ciel nébuleux ,
Des flots tout jaunissants , des flots tout argileux ;

Flots que roule mon fleuve , en son cours magnifique ,
Et qui troublent l'azur des vagues du Mexique...
Mais je n'espère pas... oh ! non , Chateaubriand !
Qu'un site d'Italie , un bosquet d'Orient ,
Un autre paradis , une *terre promise* ,
Comme un rêve enchanteur , surgisse à la Balise :
Non ; mon pays est triste ! et toi , chantre breton ,
En te l'imaginant , tu fis comme Milton :
Poète , mais aveugle , et peignant sans modèle ,
Tu créas à ton gré tout un monde infidèle !
Oui , lorsqu'à dix-huit ans je lus ton Atala ,
J'admirai ! j'admirai ! mais rien ne me parla !
Oh ! je connais mon fleuve ! oh ! j'ai vu son rivage !
Je connais mon pays âpre , inculte , sauvage ;
Mes roseaux , mes sapins , mes chênes , mes cyprès ;
Oh ! oui , je les connais , je les ai vus de près ;
Je les ai vus , touchés , embrassés à tout âge ;
Ils sont sacrés pour moi ; c'est un saint héritage :
Eh bien ! Chateaubriand , ta prose a blasphémé !
Ta prose n'a rien peint : elle a tout transformé !

Voyant tout à travers un prisme poétique ,
Elle a tout coloré de son reflet magique !
Elle a parlé de grâce , au lieu de majesté ;
D'Eden , quand c'est un sol monotone , attristé ;
De savane fleurie , et de champs de verdure ,
Quand tout , oui , tout ici n'est qu'austère nature !
Partout elle a trouvé de gracieux tableaux ,
Mais nulle part ces lieux si sauvagement beaux ;
Nulle part , ces déserts , ces mornes cyprières (1) ,
Qui l'eussent rappelé tes natales bruyères !
Non , elle n'a pas vu ces océans de joncs ,
De cannes , de roseaux , d'arides sauvageons ,
D'où s'élève , en grondant , l'imposante musique ,
Qu'écoute , près du feu , l'immobile cacique ;
Musique qu'accompagne un sublime concert
D'ouragans , promenés de désert en désert !
Ah ! comme toi , j'ai l'âme en extase ravie ,
Lorsqu'au sein des forêts se dilate ma vie ;

(1) Cyprières , forêts de cyprès.

Quand je marche, exalté par les dômes vibrants ,
Les sonores rameaux qu'animent tous les vents ;
Et que, fuyant au loin la foule qui me gêne ,
Je m'enfonce au désert avec un indigène ;
Au désert , où je vis , religieux amant
D'un ascétique exil , d'un calme isolement.
Oui, j'aime, comme toi , la paix , la solitude ,
La liberté sans frein, l'indépendante étude ;
Tout enfin dans ces bois : la hutte du Chactas ,
Sa pirogue, son arc ; tout ce que tu chantas :
Oh ! oui, mais autrement ; car c'est là ma patrie',
C'est mon berceau sacré, c'est ma terre chérie !
Je suis né sous ce ciel ! Je suis fils des déserts !
Les vents m'ont balancé , suspendu dans les airs !
J'ai bu dans ces *bayoux* ! j'ai joué sous ces chênes !
Ah ! moi , j'y marche et cours , libre de toutes chaînes !
Je veux aller , je vais ! Je veux dormir, je dors !
Je suis fier, je suis grand , je suis roi sur ces bords !
Mais , toi, quand donc as-tu visité cette terre ?
Quand l'as-tu visitée , ô René solitaire,

T'exilant du vieux monde, et cherchant au nouveau
La source où retremper ton âme et ton cerveau?
Quand l'es-tu reposé sous les vertes arcades,
Pour écouter le bruit d'écumantes cascades;
Pour inspirer ton âme au murmure lointain
Du feuillage, oscillant aux brises du matin?
Oui, quand l'as-tu foulée, avec ta caravane
Traversant la prairie, errant dans la savane,
Et rencontrant partout une suite sans fin
De forêts de cyprès et de forêts de pin;
De forêts, surgissant vers la voûte infinie,
Sublimes d'étendue et de monotonie?
Dis-moi, quand l'as-tu fait, enfant de Saint-Malo,
Chassant avec Chactas l'ours et le *buffalo*;
Sous notre ciel ardent, où le *carancro* (1) plane
Courant de bois en bois, de cabane en cabane,
Et saluant partout le nomade Indien,
Qui donne à l'étranger son pain quotidien?

(1) Le *carancro*, oiseau de proie noir, qu'on voit toujours planant sous la voûte limpide des cieux; toujours élevé au-dessus des nuages transparents, pour reposer l'œil dans l'espace monotone.

Dis-moi , grand voyageur ; toi , qui vis toute terre ;
Qui de tout l'Orient remuas la poussière ;
Qui baisas le Calvaire et le tombeau du Christ ;
Toi que le monde entier reçut , triste et proscrit ;
Enfin , enfin , dis-moi ; poëte que j'admire :
Avais-tu vu ma terre , avant de la décrire ?

Oh ! non : tu t'arrêtas au bord de l'Ohio ,
Dans la prairie où pait la vagabonde Io.
Loin du fleuve géant , à l'eau trouble et rapide ,
Tu t'arrêtas aux lieux où coule un flot limpide ;
Et , là , tu vis , rêveur à l'ombre d'un bouleau ,
Le hison se jeter à la nage dans l'eau ;
Et , là , rêveur , tu vis passer la *flotte d'îles* ,
Sur laquelle , embarqués , de *jeunes crocodiles* ,
D'*émeraudes-serpents* , des *hérons azurés* ,
Paisibles passagers , s'endorment rassurés :
Pour voiles entr'ouvrant *mille fleurs à la brise* ,
Ils viennent échouer aux joncs de la Balise ;
Et , s'enfonçant dans l'anse , où soupire le vent ,
Jettent l'*ancree-racine* en un terrain mouvant.

Mais, jamais, Indien agile et plein de force,
Tu ne poussas plus loin ta pirogue d'écorce !
Jamais tu ne foulas cet immense delta,
Où coulent sous des bois la rivière Ouachitta,
Le grand Meschacebé, la Fourche, l'Iberville,
Tant de *bayoux* (1) obscurs, et loin de toute ville ;
Non, jamais, attendri, ton cœur ne s'écria :
« Salut, lac Pontchartrain, lac Barataria ! »
Jamais, dans ta nacelle, au sein de ma lagune,
La nuit, tu ne rêvas l'armoricaine dune :
Oh ! non, jamais, jamais, par mon fleuve porté,
Tu ne vins où surgit la créole cité ;
Le Paris outre-mer de la France nouvelle ;
La ville, qui déjà si grande se révèle ;
L'égale de New-York, la rivale du Nord,
Le plus vaste entrepôt et le plus vaste port !
Ah ! mais si quelque jour, il te prenait envie
De voyager encor, de refaire ta vie ;

(1) *Bayoux*, rivières.

Voguant loin de la plage où souffre Lamennais,
Vers l'Amérique encor si tu t'acheminais;
Si tu venais un jour !... Oh ! crois-en le poète :
Pour nous tous, ce serait le plus grand jour de fête !
La Louisiane , émue en sa robe de feu ,
Breton , te salûrait , comme on salue un dieu ;
Et , fier en t'accueillant , ô fils de l'Armorique ,
Sous ton *poids pencherait le globe d'Amérique!*

(1837).



LA JEUNE CHACTAS.



I can conceive nothing more likely to set the youthful blood into a flow than a wild wood life, and the range of a magnificent wilderness.

(W. IRVING.)

Un jour, las de la ville, où l'âme est prisonnière,
Je voulus voir encore, admirer la pinière.
Dans une goëlette, informe enfant de l'eau,
Joyeux je m'embarquai. Sur le même bateau
Était un vieux Sachem avec sa caravane.
De son noir calumet aspirant la boucane (1),

(1) Boucane, fumée.

Grave en son attitude , on eût dit qu'il rêvait ;
Et l'accent de sa voix jamais ne m'arrivait.
Pensif et recueilli , mon œil errait sans cesse
Du vieux Sachem , assis près de sa sauvagesse ,
A tous ces fronts tannés , ces visages cuivrés ;
Et je voulais trouver quelques restes sacrés
Du type européen , de l'image divine ;
Une marque , un cachet de céleste origine :
Mais ils me semblaient tous sans vie , inexpressifs ;
Ils n'avaient conservé rien des traits primitifs ,
Hommes dégénérés par l'âme et la pensée ,
En eux l'image sainte était presque effacée !
Alors je me disais , tout triste : Quoi ! c'est là
Le type qu'a choisi le chantre d'Atala !
C'est celui dont il parle avec tant d'harmonie ,
Le pèlerin breton , l'homérique génie !
Et j'allais blasphémer , lorsque je vis... Vraiment ,
Je ne pourrai jamais oublier cette enfant !
Quelle figure , auprès de ces autres figures !
Quels traits éblouissants ! quelles vives allures !

Sans comprendre sa langue , oui , je m'entretenais
En silence avec elle , et je la comprenais !
Comme elle s'agitait , curieuse , inquiète ;
Au moindre mouvement , à bondir toute prête ;
S'approchant de mes pieds , ou fuyant à l'écart ,
Comme elle me dardait son farouche regard :
Du grand mâât où j'étais , je la voyais , naïve ,
S'élançer et courir , si légère , si vive ,
Qu'il me semblait alors voir le craintif chevreuil ,
Qu'à travers la forêt suit à peine notre œil ;
Ou bien je croyais voir l'oiseau-mouche , dont l'aile ,
Comme un rubis aux yeux , un moment étincelle ;
Un moment étincelle , et puis , disparaissant ,
Laisse après lui dans l'air un point éblouissant .
Je la voyais , flexible ainsi qu'un jonc sonore ,
Se courber , osciller , frémir ; et puis encore ,
S'élançer tout-à-coup ; et , dans un seul élan ,
Se trouvant à dix pas , haleter comme un faou ;
Haleter , rebondir , et mille fois plus vive ,
S'irriter de se voir sur la barque captive!...

Oh! qu'elle avait de grâce , en bondissant ainsi ;
Et que j'aurais voulu bondir , courir aussi ;
Comme elle me suspendre aux lèvres de sa mère ,
Et comme elle ignorer toute pensée amère.
Elle allait et venait , riait ; puis , tout-à-coup ,
Immobile et muette , elle restait debout ;
Et je la contemplais , immobile et muette ,
Tant je la trouvais belle à ravir un poète ,
Tant elle avait de grâce et de naïveté ,
Tant éclatait aux yeux sa sauvage beauté !
Et tandis que , rieuse , elle prenait ses poses ,
Sur son sein je voyais des colliers bleus et roses ,
Des coquilles de nacre et des anneaux d'argent
Reluire , étinceler comme un prisme changeant ;
Je les voyais , semés en lignes monotones ,
Sur son pagne d'azur , sur ses *mitasses* jaunes (1) ;
Et , dans ses longs cheveux , plus noirs que le corbeau ,
Je voyais rayonner des plumes en faisceau ,

(1) Mitasses , souliers des Chactas.

Des plumes de héron et des plumes d'aigrette ,
Celles de tout oiseau qu'au vol sa flèche arrête.
Oh ! qu'elle était joyeuse et belle , cette enfant ;
Et que je contemplais sa gaité tristement !
Cette jeune Chactas , disais-je , elle est heureuse ;
Elle a pour l'adorer une mère amoureuse ;
Elle passe sa vie en l'inculte forêt ,
Sans répandre de pleurs , sans connaître un regret ;
Au milieu des déserts et des vertes savanes ,
Des océans de joncs et des forêts de cannes ;
Sans trop s'inquiéter du temps et du chemin ,
Sans penser aux soucis d'un obscur lendemain ,
Heureuse , elle poursuit sa vagabonde course ,
Mange tout fruit des bois , s'abreuve à toute source ;
Et , quel que soit l'endroit où la nuit la surprend ,
Elle bâtit sa hutte , et dort , heureuse enfant !...
Enfant , enfant des bois , oh ! que ta vie est douce ;
Que le sommeil est pur , lorsqu'on dort sur la mousse ;
Que l'on se sent à l'aise , et que l'âme jouit ,
Lorsque , libre au désert , elle s'épanouit ;

Lorsqu'au grand air du ciel , l'air de l'indépendance ,
S'élevant avec l'aigle , elle plane en silence ;
Lorsque rien ne l'enchaîne, et qu'en sa liberté ,
Elle a pour se mouvoir un cercle illimité.
Aussi, que je voudrais, menant ta belle vie ,
Comme toi , voyager de prairie en prairie ,
Depuis le sol couvert de buttes de Chactas ,
Jusqu'au pays herbeux qu'arrose l'Arkansas ;
Depuis la Louisiane, aux tristes cyprières,
Jusqu'aux bords inconnus de limpides rivières ;
Jusqu'aux vallons fleuris , où coule l'Illinois ,
Où poussent des forêts d'arbres chargés de noix.
Oh ! que je voudrais voir, loin du *fleuve créole* ,
Le tronc d'arbre où l'abeille emplit son alvéole ;
Le fertile Arkansas, qu'abrite un si beau ciel ;
Ces bois où l'homme errant trouve partout du miel (1) ;

(1) Dans l'Arkansas , où les prairies sont si belles , si émaillées de fleurs , il y a une prodigieuse quantité de miel. Voici ce que Washington Irving dit de l'Arkansas : « Il me semble que ces magnifiques régions répondent exactement à la description de la *terre promise*, *d'une terre coulante de miel et de lait*, » en effet le pâturage exubérant des prairies peut nourrir des troupeaux innombrables de bestiaux, et les fleurs qui les parent en font comme un paradis pour l'abeille avide de nectar. »

Où je pourrais encor , sans quitter la patrie ,
Vivre ainsi que les saints au désert de Nitrie ;
Me nourrir de laitue et de miel embaumé ;
Et n'aimant que le Christ , libre enfin , n'être aimé
Que du Christ , Homme-Dieu , Fils divin de Marie ,
Qui donne à qui le suit une immortelle vie.
Oui , j'ai souvent rêvé de te suivre en ces bois ,
De dormir où tu dors , et de boire où tu bois ;
De faire avec le monde un éternel divorce ,
Pour vivre avec toi seule en ta hutte d'écorce ;
Pour apprendre ta langue , et nommer chaque oiseau
Qui se pose , en chantant , sur l'inculte arbrisseau ;
Nommer le daim , l'élan , le bison , chaque chose ,
Et l'arbre gigantesque , et toute fleur éclosé ,
L'arbre , l'oiseau , la fleur , chaque chose au milieu
De ce grand univers , si petit près de Dieu !
Je voudrais la parler comme le vieux *Talence* (1),
Lui qui parle si bien qu'on l'écoute en silence ;

(1) *Talence*, vertueux et vénérable vicillard de la Lo usiane, l'homme le plus hospitalier, le plus aimé de sa paroisse. Il parle le chactas comme sa

Qu'attentif on l'admire , et qu'on se dit tout bas :
Si je parlais ainsi , je me ferais Chactas !
Oui , si je la parlais, ta langue harmonieuse ,
Ton sonore idiome, enfant folle et rieuse ,
Comme un frère idolâtre . avec toi je fuirais
Dans les prés infinis , dans les grandes forêts ;
Je fuirais, je fuirais loin du bruit de la ville ,
Et je n'aurais que toi pour ange et pour famille ;
Tous deux , nous nagerions dans le même torrent ;
Nous aurions pour dormir le hamac odorant ;
Nous aurions mille fleurs , mille fraîches corolles...
A peine avais-je dit ces dernières paroles,
Qu'au fond de la forêt la jeune enfant plongeait :
Et je fus triste alors ; car je l'aimais déjà !

langue maternelle, et il n'est pas un Indien qui, l'ayant vu une fois, ne l'aime, et n'emporte son souvenir au désert.



PROMENADE DANS LA PINIERE,

Après une lecture de l'Enfer du Dante.



DIEU ET LE DÉSERT.



Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita :
E quanto a dir qual' era, è cosa dura
Questa selva selvaggia, et aspra e forte
Che nel pensier rinnuova la paura.

(Dell' *Inferno*, DI DANTE.)

Je me suis éloigné par la fuite, et j'ai demeuré
dans la solitude.

(DAVID.)

La solitude ramène en partie l'homme au bonheur
naturel, en éloignant de lui le malheur social.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

**Un soir que j'avais lu l'Enfer d'Alighieri,
Chaque pin à mes yeux semblait jaune et flétri ;**

Chaque feuille avait pris je ne sais quelle teinte ,
Et toute voix était devenue une plainte.
Mon livre sous le bras , une tige à la main ,
Dans le bois , je suivais comme un vague chemin ;
Je marchais , en songeant à la *forêt* du Dante ;
Et mes pieds remuaient une poussière ardente !
A chaque cri d'oiseau , ma chair se contractait !
D'effroi je bondissais quand un arbre craquait ;
Quand la branche , qui froisse une écorce scabreuse ,
Faisait vibrer des pins la voûte ténébreuse !
Sous mes pieds , je sentais le sable blanc grincer ;
Dans l'herbe , j'entendais les reptiles glisser .
Le nomade Chactas , de ses hymnes sauvages ,
Fatiguait chaque écho des sonores rivages ;
Et le long des *bois-forts* , sur le bord des bayous ,
Hurtaient , dans le lointain , de faméliques loups (1).

(1) Le loup est très commun dans le pays de chasse. On dirait que cet animal, trop faible pour attaquer le bœuf en troupeaux, vient avertir qu'on le tue pour en avoir la curée. Les loups sont, en effet, si familiers, qu'ils vont et viennent de tous côtés pour trouver de quoi manger.

(ALMANACH AMÉRICAIN, ASIATIQUE ET AFRICAÏN, 1 vol. in-18, p. 214).

Et moi je m'en allais lentement dans la route ,
Où l'âme parle à Dieu, quoique l'oreille écoute ;
Je m'en allais pensif, regardant vaguement
La fleur dans le désert, l'étoile au firmament ;
Je cheminais, suivant à travers le feuillage,
Comme une ombre qui fuit, un oiseau qui voyage ;
Je cheminais, rêveur, solitaire et muet ,
A travers le *bois-fort*, la plaine et la forêt...
Oh ! que de fois , perdu dans la savane nue ,
Pensant à l'Orient, j'ai suivi dans la nue
La grue au blanc plumage, à l'éclatante voix ,
Dont l'aérien chant bondit de bois en bois !
Que de fois , en esprit, voyageant avec elle ,
J'ai cru que je parlais et que j'avais une aile...
Oh ! j'aime ces oiseaux , ces pèlerins des airs ,
Qu'on voit passer, le soir, sur tous nos grands déserts ;
Qui , volant sous le ciel par bandes angulaires ,
Ébranlent de leurs cris nos arbres séculaires ;
Et qui , dans nos climats, vers l'automne émigrant ,
Nous paraissent des points dans l'espace si grand.

Oui, j'aime à saluer la peuplade qui passe ;
Et je crois que je vole avec elle en l'espace !..
Puis mon œil découvrait , dans la clairière , au loin ,
Les bœufs, pour qui la terre a fait pousser son foin ;
Les bœufs, libres et gras, errant dans la savane ,
De l'un à l'autre bout couvrant la Louisiane ;
Les troupeaux de chevreuils qui voyagent sans fin (1),
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin.
Ah ! j'aime à contempler l'océan de verdure
Qui croît exubérante au sein de la nature ;
J'aime à voir la savane, où le fauve bétail
Vague et paît , tout le jour, l'herbe jusqu'au poitrail ;
J'aime à marcher, sans but, dans les molles prairies ;
A voir plier au vent tant de tiges fleuries ;
A sentir, le matin, ces suaves odeurs,
Ces parfums d'arbres verts et de sauvages fleurs.

(1) Le chevreuil est très commun dans cette province (la Louisiane). Il va par troupes et n'est pas fort farouche. Il est d'ailleurs très capricieux; il va et vient continuellement , et ne reste presque point en place.

(LE MÊME, p. 214.)

Oui, j'aimé toute plaine, aux herbes ondoyantes,
Qui mêle au bleu du ciel ses touffes verdoyantes ;
Le jour, j'aime surtout à suivre le chevreuil
A travers la pinière ; à le suivre de l'œil ,
Le regardant aller, paisible créature ,
Que jamais ne sevrâ sa mère, la nature ;
Le regardant aller, et désirant pouvoir
Comme lui, dans les pins, errer matin et soir ;
Comme lui m'égarer dans toute immense plaine ,
Manger tout fruit du ciel, boire à toute fontaine ;
Comme lui, me frayer mille chemins aux bois ,
Que jamais n'a foulés le pied des hommes froids ;
Et là, tranquille enfin, donner libre carrière
A cet élan du cœur qu'on appelle prière ;
Croire, prier, aimer ; à toute heure, en tout lieu
Ne voir et n'adorer que l'image de Dieu :
Car le bonheur, mon Dieu, le bonheur c'est de vivre
Seul à seul avec toi ; c'est de lire au grand livre ;
De tourner, à genoux, ces sublimes feuillets
Devant lesquels, hélas ! tous sont restés muets !

**Le bonheur, le bonheur c'est, d'extase en extase,
S'envoler jusqu'au bord de ton mystique vase;
De ce vase où, puisant la foi, la charité,
Je puise aussi l'espoir d'une immortalité!
Oui, le bonheur, mon Dieu, seul bien et seule gloire,
Pour l'homme et pour l'enfant, c'est d'aimer et de croire!**

(1838.)



L'Arbre des Chactas.



O sublimes forêts, vieilles filles du monde,
Tombez et périssez sous la hache féconde.

(A. BARBIER.)

**C'était un arbre immense ; arbre aux rameaux sans nombre ,
Qui sur tout un désert projetait sa grande ombre.
Ses racines , plongeant dans un sol sablonneux ,
Rejaillissaient partout , boas aux mille nœuds ;**

Et, se gonflant à l'œil, comme d'énormes veines ,
On eût dit d'un haut-bord les câbles et les chaînes.
Arbre immense et géant , les arbres les plus hauts
A son pied s'inclinaient comme des arbrisseaux.
Déployant dans les cieux sa vaste et noire cime ,
Il s'y plaisait aux chocs que l'ouragan imprime.
De sa circonférence embrassant l'horizon ,
Sous son dôme sonore , en l'ardente saison ,
Il pouvait abriter, endormis sur les herbes ,
Tout le peuple Chactas et ses troupeaux superbes.
Dans ses feuilles, sa mousse, entre tous ses rameaux ,
Vivaient, rampaient, grimpaient des milliers d'animaux ;
Insectes et serpents, oiseaux et bêtes fauves ,
Tous logeaient , retirés sous ses vertes alcôves ;
Et , là , cachés, tapis dans leurs profonds abris ,
Tous , en chœur, ils poussaient d'épouvantables cris !
Puis, autour de cet arbre, arbre aux rameaux immenses,
Voltigeaient colibris , aux changeantes nuances ;
Papes verts , geais d'azur, flamboyants cardinaux ,
Nuages d'oiseaux blancs et de noirs étourneaux ;

Et leurs plumés semblaient d'éblouissantes pierres !
Et l'aigle , en les voyant , eût baissé les paupières !..
Oh ! vraiment , on eût dit le monde de Noé ;
L'Arche attendant au port que le sol fût noyé !
Entre l'homme et les cieux , mystérieuse échelle ,
L'arbre allait de la terre à la voûte éternelle ;
Et tout fort ouragan , l'arrachant des déserts ,
Avec ses habitants , eût peuplé l'Univers !
Puis , quand le vent passait sous son dôme sauvage ,
Dans ses feuilles sans nombre , et ses branches sans âge ;
Lorsqu'à son tronc noueux chaque branche pliait ,
Et qu'à chaque rameau la feuille tressaillait ,
Oh ! comme il en tombait une étrange harmonie ;
Un bruit semblable au bruit de la mer en furie ;
Un grand bourdonnement de branchages touffus ;
Je ne sais quoi de sourd , de vague et de confus ,
Qui roulait dans l'espace immense et magnifique ,
Et que l'homme n'entend qu'aux déserts d'Amérique !
Eh bien ! cet arbre-roi , ce géant des forêts ,
Cette arche , cette échelle aux infinis degrés ,

Un homme aux muscles forts , un homme à rude tâche ,
Suant des mois entiers , l'abattit de sa hache !
Il l'abattit enfin ; et puis , s'assit content ;
Car , dans l'arbre , il voyait quelques pièces d'argent !
Oh ! l'argent , c'est le dieu qui domine chaque âme ;
C'est le dieu de l'enfant , de l'homme et de la femme ;
C'est pour lui que tomba l'obélisque vivant ,
Le premier-né du sol , l'orgueil du continent...
Honte à l'Américain , honte au froid mercenaire !
Il ne reste aujourd'hui de l'arbre séculaire ,
Il ne reste qu'un tronc et des rameaux épars ;
Des rameaux desséchés , semés de toutes parts ;
Qu'un tronc , devant lequel le voyageur s'arrête ,
S'incline et s'agenouille , et sent grossir sa tête
De méditations , et sent gonfler son cœur ,
Son cœur tout oppressé d'indicible douleur .
O les hommes d'argent , les fils de la matière ,
Pour eux , il n'est donc rien de sacré sur la terre ,
Rien de sacré dans l'âme ? — O froid Américain ,
Ta seule passion , c'est donc l'amour du gain ;

A sa voix, tout se tait, tout s'efface et se brise ;
Elle seule ici bas t'emporte et t'électrise ;
Par elle tout entier ton cœur est possédé ;
C'est ta religion, c'est ta divinité ;
Et pour elle ta main mutilé et défigure
Les chefs-d'œuvre de l'art et ceux de la nature !..

Mais si tu fus vainqueur de l'arbre des Chactas,
Impie, il en est un que tu n'abattras pas ;
Un arbre bien plus haut, bien plus fort, et dont l'ombre
Couvre l'Éden si frais et l'univers si sombre.
Et cet arbre est celui que Dieu même planta,
L'arbre saint de la Croix, l'arbre du Golgotha ;
L'arbre que l'homme en vain frappe aussi de sa hache ;
Il le frappe en tous points, et rien ne s'en détache ;
Rien : car l'arbre toujours, gigantesque, éternel,
S'élance, et va se perdre aux abîmes du ciel !
Il se rit des efforts de tous les nains impies,
Qui s'endorment, lassés, sous ses tiges fleuries :
S'étendant sur le monde, il abrite l'oiseau,
Donne à l'homme une couche, à l'enfant un berceau,

Une cellule au saint , à tous une patrie ,
A celui qui maudit , comme à celui qui prie ;
Car c'est l'arbre de vie et d'immortalité ,
Qui nourrit de ses fruits toute l'humanité ;
Oui , c'est l'arbre sacré , dont la puissante sève
Est le sang pur du Christ , fils d'une seconde Ève :
Or, celui-là jamais ne doit tomber, périr ;
Sur le monde en débris , seul , il doit refléurir ;
Seul , il vivra toujours , sur toutes les ruines ;
Car son tronc pousse en Dieu d'immortelles racines !

(1859.)



PROMENADE DU SOIR SUR LA LEVÉE.



Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse ,
Vous qui savez le secret de mon cœur !
Oh ! laissez-moi , pour unique richesse ,
De l'eau dans une fleur,
L'air frais du soir

(DOVALLE.)

**Me voilà cheminant , le soir sur la *Levée* ,
L'œil à terre baissé , l'âme au ciel élevée !
Plus de hâve Irlandais , de rouge matelot ,
Qui roule le baril , ou pousse le ballot ;**

Plus de ces *drays* (1) pesants , à la chaîne bruyante ,
Qui voilent le soleil de poussière étouffante ;
Mais la foule , au bruit sourd , ce flot calme et mouvant ,
Qui cause et qui regarde un navire arrivant ;
Le gros négociant , l'âme tout inquiète ,
Qui cherche à lire au loin : Salem , ou Lafayette (2) ;
La mère , qui vient voir s'il arrive un enfant ;
L'ami , s'il vient à bord un ami qu'il pressent ;
Le marchand qui , cupide , attend ses modes neuves ,
Modes de jeune fille et d'oublieuses veuves ;
Et tandis que groupés , et dans l'anxiété ,
Ceux-ci pleins de tristesse , et ceux-là de gaieté ,
Ils causent , moi , je passe ; et , poursuivant mon rêve ,
Je m'en vais , parcourant la longue et blanche grève ;
Contemplant , tour à tour , les bois et le ciel bleu ;
Jetant mes vers au fleuve , et ma prière à Dieu !

(1) *Drays* , camions , haquets.

(2) *Salem* et *Lafayette* , navires marchands.

(1837.)



DÉTACHEMENT DE LA TERRE

ET RECUEILLEMENT EN DIEU.



Dans le jeune âge on aime beaucoup, parce qu'on croit beaucoup; on n'a l'expérience ni des hommes, ni des choses, ni des temps. Plus tard le cœur se resserre, parce que la foi diminue; quand elle est tout-à-fait éteinte, il se ferme. (LAMENNAIS.)

Christus est veritas. (JEAN, I. 5, 6.)

Cælestes sequitur motus. (LINNÉ.)

**Autrefois, sur tes bords, sombre Meschacebé,
Mon cœur cherchait le cœur de quelqu'aimante Hébé;
De quelque jeune fille, en sa chambre captive,
Ou sur sa galerie, inclinée et pensive;**

Pensive, et regardant le *steam boat* mugissant ,
Le monde de *Fulton* , qui remonte ou descend.
Ah ! si Dieu l'eût voulu !... d'une jeune créole
J'eusse fait pour toujours ma poétique idole !
Vers un cœur virginal , vers d'angéliques yeux ,
Mon cœur eût gravité du plus profond des cieux
Aux champs de l'*idéal* abandonnant mon rêve ,
J'eusse aimé le *réel* , auprès de ma blonde Ève !
Consummant , à l'autel , l'indissoluble hymen ,
Ici , j'eusse vécu comme dans un Eden !
Ah ! si Dieu l'eût voulu !... quand j'étais jeune encore ;
Lorsqu'au plus frais amour mon cœur pouvait éclore ;
Lorsque j'avais la foi , l'illusion , l'espoir ,
Ces fleurs que l'enfant cueille en son riant terroir ;
Oh ! que je t'eusse aimée , Ève de Louisiane ,
Blonde fille du fleuve , où s'abreuve la canne ;
Que j'eusse fait de toi mon ange idolâtré ;
Ange , dont le regard m'eût partout enivré ;
Partou. , où l'un à l'autre on peut se rendre un culte ;
Sous les verts orangers , comme au désert inculte !

Mais , aujourd'hui , quelle onde , en tombant sur mon cœur ,
Quelle onde lui rendrait sa première fraîcheur ?
Quelle rosée , à flots sur ce cœur épanchée ,
Raviverait en lui la tige desséchée ?
Oh ! quelle chaste Hébé , vierge aux cheveux tout blonds ,
Me pourrait arracher à mes rêves profonds ;
Et , me versant l'amour , comme un torrent de vie ,
Ferait renaitre en moi l'illusion ravie?...
Nulle ! — J'ai trop vieilli , depuis que j'ai souffert !
Mon cœur s'est trop fermé , pour s'être trop ouvert !
Non , je ne rêve plus ma créole amoureuse ;
Car je n'ai plus l'ambour qui la rendrait heureuse!...
Et puis , pourquoi l'amour , quand je sens que la mort ,
Dans la paix du chrétien , loin du monde , m'endort ;
Quand je sens qu'au désert , où s'isole mon âme ,
Du soleil éternel brille déjà la flamme ;
Que déjà ma pensée , heureuse , a reflété ,
En mystique arc-en-ciel , son immortalité ?
Oui , l'homme est immortel ! L'homme meurt pour revivre ;
Il ferme un livre obscur , pour ouvrir le vrai livre ;

Le livre où l'on voit tout , où le *mot* est écrit ;
Où notre âme , en lisant , illumine l'esprit ;
Où le regard de Dieu brille sur toutes choses ;
Le livre dans lequel *rien* n'est plus lettres closes ;
Et quand , tous , dans le ciel , nous l'aurons épelé ,
Ce livre , alors , pour nous , tout sera révélé :
Comme un rayon tombé de la voûte profonde ,
L'*unique vérité* luirà sur l'Autre Monde!

(1838.)



L'HOMME,

OISEAU DE PASSAGE SUR LA TERRE.



Such is the glorious independance of man in a savage state!

(W. IRVING.)

Non, les plus opulentes villes ne pourraient procurer à mon cœur autant de plaisirs que les simples beautés de la nature, dont je jouissais librement dans ce sauvage lieu.

(DANIEL BOON.)

A M. D... R...

Frère, j'ai lu tes vers : douce et fraîche rosée ,
Ils ont rendu la sève à mon âme épuisée ;
Et , pourtant , je suis triste ! en ces jours si mauvais ,
Je ne sais où je suis , je ne sais où je vais :

Coquille, que la vague a jetée au rivage ,
J'entends gronder le bruit de l'Océan sauvage ;
Météore, égaré de sa route d'azur,
Je tourne , en chancelant , sur un axe moins sûr...

Oh ! que je voudrais donc me créer une vie
Dans quelque coin de terre ignoré de l'Envie ;
Loin du bruit qui nous trouble au sein de la cité ,
Comme Daniel Boon , dans un désert jeté ;
Comme lui , m'exilant de la famille humaine ;
Et , comme lui , courant , libre dans mon domaine !

O Boon ! ô vieux chasseur (1) ! que de fois m'ont souri
Ton chien et ta cabane , au bord du Missouri ;

(1) Daniel Boon , chasseur et héros célèbre des forêts d'Amérique. C'est lui qui a fait appeler par les Indiens le Kentucky, *la sombre et sanglante terre*. Après avoir long-temps combattu contre les Peaux-Rouges et mille fois exposé sa vie, il espérait pouvoir posséder un coin de la terre qu'il avait conquise, la cultiver, y vivre et mourir en paix. — Pauvre Boon ! — Une formalité avait été omise dans le titre par lequel tel coin de terre lui était concédé, et le voilà dépossédé, chassé; et, comme le Fils de l'homme, il n'a pas où reposer sa tête. — Croyez-vous qu'il va se désespérer, maudire la société et ses lois ? Non ; mais impassible, fier comme un enfant des bois, il prend sa carabine et sa Bible, appelle son chien, dit adieu à sa famille et aux hommes ; et le voilà parti, le voilà voyageant vers les régions lointaines de l'ouest, vers les bords du Missouri. C'est là qu'il bâtit sa cabane; et, avec sa Bible, son fusil et son chien, il vivra, sinon en saint, du moins en sage, dans la paix et la solitude du désert.

Que de fois m'ont souri, dans ma tristesse amère,
 Ta Bible et ton fusil, ton calme et ta prière ;
 Tes haltes sous tout arbre, et ta course en tout lieu ;
 Ton mépris de nos biens, et ton amour pour Dieu !

Oui; mais, jeune alcyon, sous la natale zone (1),
 A tout souffle orageux je tends mon aile jaune ;
 Et, traînant mon nid d'algue au bord de l'Océan,
 Je crie ; impatient, j'appelle l'ouragan !..

C'est que je ne suis pas un oiseau de la grève :
 Tout flot qui nous emporte, est le flot que je rêve !

(1) On voit quelquefois sur les côtes de la Louisiane les alcyons, si fameux à la Chine et dans tout l'archipel indien ; ils ressemblent beaucoup à l'hirondelle, et ils ont l'extrémité de l'aile d'un *jaune aurore*. Ces oiseaux ne volent que par bandes et pendant la tempête, qu'ils annoncent toujours ; ils suivent au loin les vaisseaux, effleurent du bont de l'aile les vagues écuman-tes, se croisent en tous sens, et tracent dans leur vol mille lignes, mille courbes gracieuses. Leur nid, tout blanc, est d'une transparence de cire et ressemble à un vase d'argile, plus ou moins léger ; ce nid est composé de goémon, espèce d'algue marine, dont l'odeur est extrêmement suave. Les matelots superstitieux, qui vénèrent les alcyons au point de ne pas oser en tuer, racontent que ces oiseaux, pendant le beau temps, traînent leur nid odorant sur le bord de la mer ; que là ils attendent une brise de terre, et que dès qu'elle souffle un peu, ils tendent une aile qui leur sert de voile, et qu'alors la brise poissant au large le petit vaisseau de goémon, ils voguent ainsi au milieu des eaux, et saluent de leurs cris les plus affreuses tempêtes. (Voyez l'ALMANACH AMERICAIN, ASIATIQUE ET AFRICAÎN. 1^{er} vol. in-18, 1857, pages 232 et 235.)

Oui , brille à l'horizon la voile d'un vaisseau ;
Vibre en l'air quelque chant de voyageur oiseau ;
Viennne , viennne le vent , la tempête sublime :
Et l'on verra flotter l'alcyon sur l'abime !

Ah ! luise au loin surtout le phare de Sion ,
L'étoile de la croix ; et , joyeux alcyon ,
On verra le chrétien , ouvrant enfin son aile ,
Voler de cette vie à la vie éternelle ;
Abandonner ce globe , avec calme et dédain ;
Et , planant au dessus du céleste jardin ,
Saluer de sa voix la mystique patrie ,
Dieu , les anges , les saints , les élus et Marie ! —

Nouvelle-Orléans , 1837.



A MA VILLE NATALE.



Nécropolis, la ville des morts !

(CHATEAUBRIAND.)

La cloche funèbre sonne à chaque instant les funé-
railles d'un mort , sans qu'on se demande seulement :
pour qui ?

(SHAKSPEARE.)

La Nouvelle-Orléans, Nécropolis en deuil ,
Pleure , ainsi qu'une mère , en serrant un cercueil ;
Une mère que rien ici bas ne console ,
Dès que sur son enfant s'est incliné le saule !

Le front pâle , ombragé d'un rameau de cyprès ,
Embrassant une croix , elle soupire auprès...
Sur un autel d'ébène , au sein des cyprières ,
Sa voix , lente et lugubre , exhale des prières...
C'est que depuis un mois la fièvre jaune , hélas !
Désole la cité de son funèbre glas !
C'est qu'à chaque moment , pour le froid cimetière ,
La mort délie une âme , et dissout la matière !
C'est que , partout le deuil , partout le long drap noir
Va , tombant du plus riche au plus pauvre manoir !
Partout , l'oreille entend un bruit de pas , la foule ,
Une bière qui passe... Hélas ! celui qui foule
L'herbe et rit aujourd'hui , demain la nourrira...
Et , nous aussi , bientôt , nous irons... tout ira !
Et moi , qui trace ici ces rimes si plaintives ;
Moi , plante si chétive entre les plus chétives ;
Qui sait ?... dans quelques jours , peut-être , enseveli ,
Aurai-je aussi ma fosse , une croix et l'oubli !
Oh ! oui , l'épidémie , à chaque heure qui sonne ,
Dans la morne cité , froidement nous moissonne ;

Faisant jaunir la peau sous son souffle de feu ,
Sans choix , elle moissonne avec la faux de Dieu..
Elle fauche... et qu'importe , ou l'âge , ou la victime ?
Ami , c'est toi qu'il faut ; c'est ton amie intime ;
C'est toi , vierge du Nord , à peine en fleur d'amour ;
C'est toi qui , de l'esprit montant la haute tour ,
As fait étinceler le cercle des idées ;
C'est vous , sages vieillards , aux figures ridées :
Allez donc , tous poussés dans le même chemin :
Sceptiques aujourd'hui , vous croirez tous demain !
Ah ! mais tremblez , vous tous , qui vivez dans le doute ;
Vous qui , sans croire à rien , voyez finir la route !
Tremblez , vous qui vivez et mourez sans la foi !
Craignez , je vous le dis , l'inexorable loi !
Je vous le dis , placez au ciel votre espérance ;
Car la terre est un point , et le ciel est immense ;
Car , que sont tous nos jours , près de l'éternité ?
Tous nos biens , près de ceux de la Divinité ?
Qu'est l'amour de la femme ou l'ivresse charnelle ,
Près de l'amour de Dieu , de l'extase éternelle ?

**Sur terre , oh ! vivez donc et mourez en chrétiens ,
Et vous aurez au ciel d'incorruptibles biens ;
Et vous aurez un jour , sur les saintes collines ,
La couronne de gloire , après celle d'épines !**

(1837.)



LE CIMETIÈRE ABANDONNÉ,

A M. A... M...



Si l'homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là mêmes qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire, tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis.

(CHATEAUBRIAND.)

Un soir qu'un ciel de plomb pesait sur la nature,
Et le spleen sur le cœur de toute créature,
Quittant la chambre, où calme, avec les poids de Dieu
J'ai pesé tout, et vu... que *tout* était bien *peu* !

Je pris un de ces cœurs où mon cœur se reflète,
Un tendre ami d'enfance, et comme moi poète ;
Et nous marchions, heureux , après un long travail ,
De sentir d'un air frais l'amoureux éventail ;
Heureux de fuir la ville où la foule se presse ,
Nous marchions à travers une atmosphère épaisse ,
Parcourant chaque rue où se prolonge l'œil ,
Et rencontrant souvent la bière et le cercueil !
Attristés, oppressés par la ville si morne ,
Nous heurtâmes enfin la plus lointaine borne ,
Et nous vîmes les bois, les bois silencieux ,
Comme nous assombris par le brouillard des cieux !
La nuit, sur les cyprès et dans l'immense plaine ,
Faisait tomber déjà ses nuages d'ébène...
Tout dormait à l'entour, et dans l'espace obscur ,
Dans l'espace brumeux, flottait un gaz impur ,
Mortelle exhalaison de l'infecte matière...
C'est alors qu'à nos yeux surgit un cimetière !
Sans le savoir, déjà, nous foulions de saints lieux ,
Asile déserté des hommes oublieux ;

Terre un jour fréquentée , et maintenant sauvage ;
Marécage autrefois , aujourd'hui marécage !
Nous foulions de saints lieux , éternelles prisons ,
Calmes abris des morts , où recroissent les joncs ;
Où , près du marbre blanc et de la rouge brique ,
Reflleurissent au ciel les plantes d'Amérique ;
Où , dans un sol humide , et parmi des tombeaux ,
L'herbe pousse si verte , et les arbres si beaux !
Et moi , je me disais , en regardant ces marbres ,
Vêtus d'herbe , ombragés par tant d'immenses arbres :
Tous sont là pêle-mêle , endormis , oubliés !
Tous sont là confondus... nous les foulons des pieds !
Ah ! qui se souvient d'eux ? Qui , dans le cimetière ,
Vient encore brûler l'encens de la prière ?
Qui , près du froid couvercle , à genoux , attendri ,
Vient redire , en pleurant , un nom toujours chéri ?
Nul , hélas ! nul ne vient !.. L'oubli , nuage sombre ,
Entre l'homme et la tombe interpose son ombre ;
Et l'homme , qui survit à l'homme enseveli ,
Se remet à jouir... et jouit dans l'oubli !

Il oublie? il jouit?—Oh ! l'homme est bien fragile ,
S'il ne s'est pas nourri du divin Évangile ,
S'il ne voit pas la vie au-delà de la mort,
S'il rêve que pour lui le sépulcre est un port !
S'il est impie, athée, oh! l'homme, sur la terre,
N'est qu'orgueil, vanité, maladie et misère :
Par le torrent fangeux des vices emporté ,
Il glisse avec le temps vers son éternité ;
Et , sans s'inquiéter des peines de son crime ,
Stupide jusqu'au bout, il tombe dans l'abîme !

(1839.)



SOUVENIR DU KENTUCKY.



Kentucky, the bloody land !

**Le Seigneur dit à Osée : « Après cela , néanmoins , je
» attirerai doucement à moi , je l'amènerai dans la so-
» litude , et je lui parlerai au cœur. »**

(La Bible , OSÉE.)

Enfant , je dis un soir : Adieu , ma bonne mère !

Et je quittai gaiement sa maison et sa terre.

Enfant , dans mon exil , une lettre , un matin ,
(O Louise!) m'apprit que j'étais orphelin !
Enfant , je vis les bois du Kentucky sauvage ,
Et l'homme se souvient des bois de son jeune âge !.
Ah ! dans le Kentucky les arbres sont bien beaux :
C'est la *terre de sang* , aux indiens tombeaux ,
Terre aux belles forêts , aux séculaires chênes ,
Aux bois suivis de bois , aux magnifiques scènes ;
Imposant cimetière , où dorment en repos
Tant de *rouges-tribus* et tant de *blanches-peaux* ;
Où l'ombre du vieux Boon , immobile génie ,
Semble écouter , la nuit , l'éternelle harmonie ,
Le murmure éternel des immenses déserts ,
Ces mille bruits confus , ces mille bruits divers ,
Cet orgue des forêts , cet orchestre sublime ,
O Dieu ! que seul tu fis , que seul ton souffle anime !
Quand au vaste clavier pèse un seul de tes doigts ,
Soudain , roulent dans l'air mille flots à la fois ;
Soudain , au fond des bois , sonores basiliques ,
Bourdonne un océan de sauvages musiques ;

**Et l'homme , à tous ces sons de l'orgue universel ,
L'homme tombe à genoux , en regardant le ciel !
Il tombe , il croit , il prie ; et , chrétien sans étude ,
Il retrouve , étonné , Dieu dans la solitude !**

(1858.)



Enfant, dans mon exil, une lettre, un matin,
(O Louise!) m'apprit que j'étais orphelin !
Enfant, je vis les bois du Kentucky sauvage,
Et l'homme se souvient des bois de son jeune âge !.
Ah ! dans le Kentucky les arbres sont bien beaux :
C'est la *terre de sang*, aux indiens tombeaux,
Terre aux belles forêts, aux séculaires chênes,
Aux bois suivis de bois, aux magnifiques scènes;
Imposant cimetière, où dorment en repos
Tant de *rouges-tribus* et tant de *blanches-peaux* ;
Où l'ombre du vieux Boon, immobile génie,
Semble écouter, la nuit, l'éternelle harmonie,
Le murmure éternel des immenses déserts,
Ces mille bruits confus, ces mille bruits divers,
Cet orgue des forêts, cet orchestre sublime,
O Dieu ! que seul tu fis, que seul ton souffle anime !
Quand au vaste clavier pèse un seul de tes doigts,
Soudain, roulent dans l'air mille flots à la fois ;
Soudain, au fond des bois, sonores basiliques,
Bourdonne un océan de sauvages musiques ;

**Et l'homme , à tous ces sons de l'orgue universel ,
L'homme tombe à genoux , en regardant le ciel !
Il tombe , il croit , il prie ; et , chrétien sans étude ,
Il retrouve , étonné , Dieu dans la solitude !**

(1858.)



AU CAPITAINE DESTEBECHO.

LE SALEM.



The sea was lashed into tremendous confusion, there was a fearful, sullen sound of rushing waves, and broken surges. Deep called unto deep!.. As I saw the ship staggering and plunging among these roaring caverns, it seemed miraculous that she regained her balance, or preserved her buoyancy. Sometimes an impending surge appeared ready to overwhelm her, and nothing but a dexterous movement of the helm preserved her from the shock.

(WASHINGTON IRVING.)

Salut , mon beau Salem ! — Mon beau Salem , salut !

Frémis , mon fier navire , en volant à ton but !

Baigne tes flancs à l'onde ; et , de ta proue aiguë ,

Scinde et rejette au loin la vague tout émue !

Comme au dos d'un coursier l'Arabe vagabond ,
Qui s'enfonce au désert, et s'y perd d'un seul bond ,
Monte au dos de la vague, à la blanche crinière ,
Qui s'irrite et voudrait arrêter ta carrière ;
Et , tandis qu'elle écume , en fuyant avec bruit ,
Et qu'une autre à son tour s'agite, écume et fuit ,
Poursuis, poursuis ta course, imposant et sublime ,
Sur l'Océan d'azur où ta quille s'imprime ;
Poursuis, mon beau Salem, ta course à l'Occident :
Tu vas bien ; je t'admire , ô mon navire ardent !
Tu vas bien ; je t'admire , à travers l'Atlantique
Creusant ta voie en feu , ton sillon phosphorique !
Je t'admire ; et depuis l'Arche de l'Éternel ,
Qui voguait solitaire , et qui touchait au ciel ,
Non , jamais sur la mer , scintillante d'étoiles ,
Vaisseau n'a déployé de plus rapides voiles !
Jamais . jamais vaisseau , soulevé , tourmenté
Par le souffle orageux de l'abîme agité ,
Plus calme , en se jouant des vagues dans leur crise ,
N'a bondi, n'a glissé du Havre à la Balise !

Salut , mon beau Sælem ! — Mon beau Salem , salut !
Frémis, mon fier navire, en volant à ton but !
Baigne tes flancs à l'onde ; et , de ta proue aiguë ,
Scinde et rejette au loin la vague tout émue !

Avril 1837.



LA TAÏQUE SURPRISE AU BAIN. (1)



. . . All the winds slept soundly. Nature seemed
In silent contemplation, to adore
Its maker. (POLLOK.)

. . . . Young Damon sat,
Pensive, and pierced with love's delightful pangs.
. . . . Conducted by the laughing Loves,
This cool retreat his Musidora sought.—
(THOMPSON.)

Un jour que le soleil brûlait l'herbe et le sol ;
Que de l'arbre l'oiseau cherchait le parasol ;

(1) *Taïque*, femme Chactas.

Que sous un frais berceau , dans une fleur aimée ,
Le colibri trouvait une couche embaumée ;
Qu'au nègre fatigué , revenant du travail ,
Le palmier d'Amérique offrait un éventail ;
Qu'assoupis par les feux de la zone torride ,
Les animaux gisaient sur le gazon aride :
Que tout était sommeil , morne immobilité ,
Invincible apathie ; enfin , un jour d'été ,
A midi , quand au loin chantaient mille cigales ;
Quand les plantes tombaient , languissantes et pâles ;
Lorsque les papillons , émaillés de couleurs ,
S'abaissaient , indolents , pour dormir sur les fleurs ;
Et que , seules dans l'air , les vives demoiselles
Faisaient luire au soleil leurs têtes et leurs ailes :
Moi , je quittai ma chambre ; et , sans craindre le feu ,
J'errais dans la forêt , l'âme perdue en Dieu !
Dans les pins je faisais mon lent pèlerinage ,
Quand , soudain , j'aperçus un nombreux cabanage :
Chaque Indien , semblable au riche et vieux colon ,
Cultivait le maïs , la canne et le melon ;

Il avait un jardin au milieu des pinières ,
Et ses jeunes enfants étaient les jardinières .
Long-temps , avec tristesse , autour des ajoupas ,
En tout sens , au hasard , s'égarèrent mes pas ;
Long-temps j'interrogeai , plein de mélancolie ,
La famille indienne , en ces bois établie ;
L'homme à qui le terroir donne son aliment ,
Et qui jamais ne pousse un seul gémissement .
Tout près de là coulait une fraîche ravine ,
Un limpide torrent , sous l'arbre qui s'incline .
Comme la vierge grecque aux flots de l'Eurotas ,
Dans ce torrent venait se baigner la Chactas ,
La Taïque aux yeux vifs ; haletante , joyeuse ,
Elle y plongeait son corps ; et puis , folle baigneuse ,
Elle nageait , flottait , en suivant le courant ;
Et sur elle pendait un feuillage odorant...
Dans son enivrement , dans sa joie extatique ,
Elle frappait le flot de son bras élastique ,
S'avançait avec grâce , avec grâce plongeait ;
Et l'onde , devant elle , écumante , fuyait ,

Comme devant le col d'un beau cygne qui nage ;
Et j'enviais le sort de la jeune Sauvage ;
Je songeais , ô Thompson , à ta Musidora ;
A la chaste beauté que Damon adora ;
Aux vierges de la Grèce , aux Naïades si belles ,
A tout ce qu'ont rêvé de plus pur les Apelles ;
Et je voulais , alors , et je n'osais pourtant !
Je voulais m'élancer au milieu du torrent ;
La voir, surprise , émue , avec un cri sauvage ,
Faire écumer les eaux , en gagnant le rivage ;
Et, plus vive en courant qu'Atalante autrefois ,
S'enfoncer et se perdre en l'infini des bois !

(1840.)



AMOUR FILIAL ET AMOUR MATERNEL.

A M. FÉLIX ***.



Fundamentum omnium virtutum pietas in parentes.

(CICERO.)

O l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie.
Table toujours servie au paternel foyer !

Chacun en a sa part , et tous l'ont tout entier.

(VICTOR HUGO.)

Félix , t'en souvins-tu ? — loin de la même branche,
Oiseaux du même nid , sur le vieux Holybranche (1),

(1) L'*Holybranche*, bateau à vapeur qui faisait , il y a quinze ans , le voyage de la Nouvelle-Orléans à Louisville. Comme tant d'autres , il a dis-

Nous montâmes, heureux, le grand fleuve, au long cours ;
Le fleuve , qui se perd en immenses détours ;
Qui traverse , en grondant , les forêts d'Amérique ,
Et nourrit de ses eaux l'abîme du Mexique.
Nous vîmes l'Ohio , le riant Ohio ,
Qui sur de blancs graviers coule avec sa belle eau ;
Et puis le Kentucky, la limpide rivière ,
Le gracieux ruisseau , dont le fond est de pierre ;
Onde pure et courante, où nous avons tous deux
Plongé , nagé , lutté , bondissants et joyeux !
Hélas ! t'en souviens-tu ? — c'était un soir d'automne ,
A l'âge où rien n'émeut , où rien ne nous étonne ;
Où l'adieu se dit vite , et n'est jamais amer ;
Où l'on quitte sans pleurs son parent le plus cher...
Pauvres fils... rien alors ne disait à notre âme ,
Qu'il mourrait loin de nous une mère ! une femme !
Oh ! vraiment, ce fut là notre plus grand chagrin ;
Car la vie est bien dure à tout cœur orphelin :

paru sous les eaux du grand fleuve ; et aujourd'hui , il n'existe peut-être plus que dans le souvenir de celui qui n'oublie rien , et qui a un tribut de reconnaissance pour tout ce qu'il a touché.

Une mère pour nous , c'est une Providence ;
C'est un ange gardien , qui nous suit en silence.
Une mère , c'est l'astre ami , doux feu qui luit ,
Soleil pendant le jour , lune pendant la nuit ;
Phare toujours le même , et qui partout s'allume ,
Dans le désert aride, et sur la blanche écume ;
Partout nous éclairant, partout montrant le port ,
Où , sauvé du naufrage , on chante et l'on s'endort !
Une mère oh ! c'est tout , c'est tout sur cette terre :
Aussi , d'être orphelin que je suis triste , frère !

(1838.)



Nous montâmes, heureux, le grand fleuve, au long cours ;
Le fleuve, qui se perd en immenses détours ;
Qui traverse, en grondant, les forêts d'Amérique,
Et nourrit de ses eaux l'abîme du Mexique.
Nous vîmes l'Ohio, le riant Ohio,
Qui sur de blancs graviers coule avec sa belle eau ;
Et puis le Kentucky, la limpide rivière,
Le gracieux ruisseau, dont le fond est de pierre ;
Onde pure et courante, où nous avons tous deux
Plongé, nagé, lutté, bondissants et joyeux !
Hélas ! t'en souviens-tu ? — c'était un soir d'automne,
A l'âge où rien n'émeut, où rien ne nous étonne ;
Où l'adieu se dit vite, et n'est jamais amer ;
Où l'on quitte sans pleurs son parent le plus cher...
Pauvres fils... rien alors ne disait à notre âme,
Qu'il mourrait loin de nous une mère ! une femme !
Oh ! vraiment, ce fut là notre plus grand chagrin ;
Car la vie est bien dure à tout cœur orphelin :

paru sous les eaux du grand fleuve ; et aujourd'hui, il n'existe peut-être plus que dans le souvenir de celui qui n'oublie rien, et qui a un tribut de reconnaissance pour tout ce qu'il a touché.

Une mère pour nous , c'est une Providence ;
C'est un ange gardien , qui nous suit en silence.
Une mère , c'est l'astre ami , doux feu qui luit ,
Soleil pendant le jour , lune pendant la nuit ;
Phare toujours le même , et qui partout s'allume ,
Dans le désert aride, et sur la blanche écume ;
Partout nous éclairant, partout montrant le port ,
Où , sauvé du naufrage , on chante et l'on s'endort !
Une mère oh ! c'est tout , c'est tout sur cette terre :
Aussi , d'être orphelin que je suis triste , frère !

(1838.)



**DÉPART DE BONFOUCA,
ET RETOUR A LA NOUVELLE-ORLÉANS.**



The quiet and silence of the forest was broken by the rustling of the yellow leaves, which the lightest breath of air brought down in wavering showers, a sign of the departing glories of the year.

(W. IRVING.)

Her form was fresher than the morning rose,
When the dew wets its leaves : mistain'd and pure,
As the lily or the mountain snow.

(THOMPSON.)

J'aime, oh ! j'aime la sensible créole,
A la paupière noire, à la taille espagnole,
Doux trésor de pudeur, d'amour et de beauté.

(POIRIÉ SAINT-AUBÈLE.)

Enfin ma barque sille : assis sur le tillac,
Je contemple, en partant, le rivage du lac,
Les roseaux des lagons dans leur monotonie,
Et la feuille des bois que novembre a jaunie.

La nature n'est plus un immense encensoir ,
Qui verse ses parfums du matin jusqu'au soir ;
Qui, parsemant de fleurs la plus inculte lande,
Suspend à chaque arbuste une fraîche guirlande ;
Mais, seuls, les pins aux cieux surgissent toujours verts
Pendant les chauds étés et les glaçants hivers.
Triste, en quittant ces lieux, je songe à mon enfance,
Age où le cœur jouit sans que la tête pense ;
Et je me dis : Hélas ! plus jamais de ces ris ,
Sans malice et sans fiel, sur les lèvres fleuris !
Plus jamais de ces mots que notre âme improvise ;
Mais le mot froid et dur , qui blesse et qui divise !
Et puis, triste, je songe à ces bains que j'ai pris
Avec un frère aimé qui toujours m'a compris ;
Et qui, lui, n'ira point d'une parole intime
Faire un mot offensant que la haine envenime ;
A ces bains, dans le lac, lorsqu'un beau soleil d'or
Illumine le front du sombre alligator (1) ;

(1) L'*alligator*, crocodile d'Amérique. Il est assez inoffensif, et on se baigne à quelques brasses de lui sans la moindre crainte.

Et que le ciel natal , avec sa teinte rose ,
Éveille la gaité dans toute âme morose.
Oh! bienheureux celui qui possède un ami :
Contre les plus grands maux son cœur est affermi ;
Il a, dans cette vie, un port contre l'orage ;
Dans la triste vallée un bâton de voyage ;
Il a pour s'épancher un cœur toujours ouvert ,
Et l'onde qui jaillit au milieu du désert...
Mais, adieu : je vois fuir la terre sablonneuse ;
Adieu, prés onduleux, pinière résineuse,
Bords ombreux et touffus des sauvages bayoux,
Forêts de mangliers ⁽¹⁾, de cyprès et de boux !
Adieu la *Grande Plaine* ⁽²⁾ où vole au soir l'aigrette :
Les huttes d'Indiens, où le chasseur s'arrête ;

(1) Le manglier, arbre très commun dans toute la partie occidentale de l'Amérique du Nord ; il croît surtout au bord de la mer et autour des marais. Un seul manglier forme bientôt toute une forêt ; car de ses rameaux, étendus et flexibles, partent des filaments qui descendent jusqu'au sol, s'y enracinent et croissent en arbres aussi gros que le tronc original. Ceux-ci se multiplient de la même manière à l'infini, en sorte qu'on peut dire à la lettre, la forêt du manglier.

(2) La grande Plaine, et en général toute plaine, est une immense clairière, circonscrite d'arbres, où poussent d'épaisses et hautes herbes

Le lointain cabanage, où des feux allumés
 Éclairent les Chactas fumant leurs calumets ;
 Et, sur de fauves peaux, le groupe de *taïques*
 Avec ses pagnes bleus brodés en mosaïques !
 Adieu tous les grands pins, que la flamme a noircis ;
 Sous lesquels tant de fois, seul, je me suis assis ;
 Où respirant un air que tant de fleurs parfument,
 Au loin j'ai regardé les noirs tisons qui fument,
 L'insecte qui bourdonne, et le *moqueur* qui chante,
 Tout ce qui calme l'âme, et tout ce qui l'enchanté.
 Adieu chaque arbre aimé, qui murmure et qui tremble,
 Le chêne, l'olivier, le copalme (1) et le tremble (2).

presque toujours fleuries. C'est un beau coup d'œil que celui de cette mer ondoiyante de verdure, toute parsemée de corolles mobiles, et où se dessinent çà et là des formes de chevreuils et de bisons, paissant tranquillement dans leur sauvagement liberté. Oh ! que de fois je m'y suis égaré ! que de fois j'ai surpris mon cœur enviant le sort de ces libres enfants de la nature, enviant le sort du Chactas indépendant, pour qui la terre est bien un lieu de passage ; et qui, lui, n'a pas besoin de *citè permanente* : il mange le fruit de l'arbre inculte, il boit l'eau du torrent, et il tombe à terre et dort là où la fatigue ou la nuit le surprend.

(1) Le *copalme*, arbre d'Amérique, dont il découle une gomme d'une senteur enivrante.

(2) Le *tremble*, autre arbre, infiniment plus curieux. Ses feuilles sont découpées et disposées de telle sorte que le vent, en les agitant, y pro-

Adieu, sonores bois, mystérieux berceaux,
 Temple immense et sublime où chantent mille oiseaux,
 Ravins, plaines, forêts, lieux si chers à mon âme,
 Adieu. — Je sens bondir l'impétueuse lame !
 Emporté par le vent, et poussé par le flot,
 Dans le char à vapeur je roulerai bientôt ;
 Et traversant les joncs, les cyprès et la plaine
 Avec une vitesse à faire perdre haleine,
 Saluant comme un fils la Nouvelle-Orléans,
 Et ses vaisseaux connus de tous les Océans,
 Je m'écrierai, joyeux : Enfin l'épidémie,
 Sous les brumes d'hiver, froide s'est endormie !
 Enfin *la fièvre jaune*, au vent glacé du nord
 Ouvrant son aile noire, a quitté notre port !
 Enfin, fuyant le sol tout blanchi de gelée (1),
 Vers la zone torride elle s'est envolée !

duit un bruit tout-à-fait semblable à celui de la pluie. Ce bruit fait rêver,
 et endort peu à peu : celui qui vient s'abriter sous cet arbre magnifique,
 et que nous appelons aussi *arbre de la pluie*.

(1) Après la première gelée, la fièvre jaune cesse ses ravages, et s'envole
 vers d'autres climats, pour y porter le même deuil qu'elle laisse dans les
 nôtres.

Aussi voyez la ville : après un lourd sommeil ,
Elle s'épanouit aux rayons du soleil ;
Orgueilleuse cité, sous les cieux d'Amérique,
Elle ouvre ses bazars et ses maisons de brique.
Dans sa bruyante *bourse*, aux vulgaires encans,
Elle assemble, à midi, son peuple de marchands ;
Mais le peuple, gêné dans cette espèce d'ancre,
Fier de sa liberté, circule, sort et rentre ;
Et partout dans la rue , et le long des grands quais ,
Se croisent en tous sens les hommes et les drays (1).
Voyez le fleuve : accru des ondes tributaires ,
Il déborde, imposant, sur les plus hautes terres ;
Prenant sa source au sein du vaste Michigan,
Il élève sa voix comme un bruit d'ouragan ;
Il salue en passant les champs de vertes cannes,
La chaude sucrerie et les grises cabanes ;
Chaque habitation et son riant jardin ,
Tout planté d'orangers, où l'on voit, le matin,

(1) Dray, mot anglais (*carruca*), espèce de camion.

Quand au rouge orient l'astre éclatant se lève,
Quelque amoureux Adam avec sa créole Eve ;
Il court en écumant vers sa fille Orléans ,
Qu'entourent des marais et des cyprès géants ;
Vers Orléans qui n'a que l'argent pour idole,
Orléans de ses bords païenne métropole ,
Et passant près des quais que dévorent ses eaux ,
Il caresse, orgueilleux, ses milliers de vaisseaux...
O vieux fleuve, ô vieux roi des fleuves d'Amérique,
Mon fleuve, je comprends qu'un fils de l'Armorique,
Qu'un fils de sang breton, que *René* t'ait chanté,
Ayant cru deviner ton austère beauté !....
Voyez tous ces *fulltons* aux écumantes proues :
Animés jour et nuit d'infatigables roues,
Ils tourmentent le fleuve, et jettent à ses bords
Les sauvages débris d'arbres flottants et morts ;
Ses bords sombres et gris d'humide terre glaise ;
Ses bords nourris des os de la milice anglaise...
Oh ! oui, fleuve sauvage, âpre Meschacebé,
Dans tes marais fangeux l'Anglais a succombé !..

Ah ! qu'ils viennent encor, les fils de la grande Ile ;
Qu'ils viennent arroser notre terre fertile ;
Nous brûlons de les voir, nous, fils de l'Occident :
Le sang de l'Angleterre est un sang fécondant !...
Tout s'agite et renaît sur l'onde et sur la rive ,
Et chaque soir au port le *Remorqueur* arrive (1),
Le *Whale*, en mugissant, traîne ses lourds trois mâts ,
Qui portent les trésors des plus riches climats ;
Et les gais passagers, sur la blanche *Levée*,
Avec les armateurs fêtent leur arrivée !
Oh! c'est alors surtout, vers la brune, le soir.
Que souvent sur un bois, triste, je viens m'asseoir ;
Car j'aime la *Levée*, en hiver, quand la foule,
Par chaque rue, à flots, vers le fleuve s'écoule ;
Quand tout dans Orléans n'est que vie et que bruit,
Le matin et le soir, le jour et puis la nuit ;

(1) *Remorqueur*, bateau à vapeur qui remorque les navires de l'embouchure du fleuve à la Nouvelle-Orléans. Animé d'une machine à double pression , le majestueux et puissant bateau prend cinq ou six navires, et il remonte le fleuve avec eux , effrayant chaque écho du tonnerre de sa voix. Le jour, quoi de plus beau, de plus imposant à voir ? la nuit , quoi de plus inspirant , de plus sublime à entendre ?

Lorsque l'Américaine, en sa mante de soie,
Aux brises de l'hiver, ressuscite à la joie :
Pâle vierge du Nord, il lui faut un air pur,
Un beau ciel sans nuage, une voûte d'azur ;
Et, l'été, notre ciel est comme un ciel profane
Sous lequel cette fleur s'étiole et se fane.
Quand la vive créole, après l'exil d'été,
Plus belle nous revient dans la folle cité ;
Elle vient s'émouvoir aux drames du théâtre,
Tourbillonner au bal, ou rêver près de l'âtre ;
Incrédule ou croyante, elle sort, le matin,
Et chemine à l'église en robe de satin.
Dans le vieux monument de la foi catholique,
Priant, ou méditant la parole biblique,
Comme un ange pécheur, que de fois je la vis
Venir s'agenouiller sur le sacré parvis.
La regardant prier, à genoux, sur la pierre,
Et pour la contempler oubliant ma prière,
Oubliant que j'étais à genoux au saint lieu,
Que de fois, que de fois je t'offensai, mon Dieu !

Mais, pardon : car il est de si chastes figures ;
Des fronts d'ange, ombragés de blondes chevelures ;
De suaves beautés , comme on en rêve au ciel ;
Et comme en a laissé leur peintre... Raphaël !
Oh! qu'ils sont loin ces jours de folle idolâtrie,
Desdémones du Nord, vierges de la patrie,
Vous à qui je jetais ma poésie en fleur,
Mon âme de jeune homme en toute sa candeur !
Maintenant, maintenant, ô ma ville natale !
J'ai pour me consoler ma mystique vestale ;
Et, quand je souffre trop, je trouve en celle-là
Plus qu'en l'Américaine ou la brune Atala.
Stella, type idéal, céleste fiancée (1),
Épouse de mon cœur, rêve de ma pensée !

(1) L'étoile (*Stella*), blanche et rayonnante fleur éclose au milieu de l'azur, l'étoile a toujours été l'objet d'un culte poétique, le symbole d'une amante mystique et chaste, comme tout ce qui vient du ciel. C'est en contemplant, en adorant les étoiles, que les premiers pères chaldéens sont devenus astronomes ; c'est une étoile qui a long-temps remplacé la boussole inconnue, et guidé le navigateur à travers la solitude des eaux ; c'est une étoile qui a conduit les Mages près de la crèche du *Soleil* de vérité ; Marie enfin, veut dire *Étoile de la mer*.

**Stella, phare divin, qui sans cesse m'a lui,
Étoile qui sur moi brille encore aujourd'hui,
Et qui sur mon tombeau, sur mon blanc mausolée ,
Brillera funéraire, éternelle, isolée !
Stella, seul ange ami, consolateur, gardien,
Qui m'éloigne du mal et me conduit au bien !**

(1840.)



Regrets de Paris.



Il n'est pas de vertu attractive mieux prouvée que celle de Paris.

(FONTENELLE.)

Mais Paris, c'est le lieu des arts et des écoles ;
Ici toute science a ses temples ouverts.

(BRIZEUX.)

**Oh ! oui, vous l'avez dit, je pleure de tristesse ;
Dans le désert natal, je regrette Lutèce !
Oui, près de vous, amis, sous l'arbre américain,
Sous le ciel enflammé du sol républicain,**

**Je regrette Paris ; mais Paris littéraire !
Paris , où chaque coin est marqué d'un libraire ;
Paris , où le savoir , mis en communauté,
Aux cerveaux desséchés rend leur fécondité ;
Où l'esprit , chaque jour , s'abreuve de science ;
Où l'homme , qui s'isole et médite en silence ,
Peut feuilleter partout tant de livres poudreux,
D'éloquents manuscrits des siècles ténébreux.
Oui , je pleure Paris , et ses mille ressources ;
Paris , ville-univers , d'où coulent tant de sources ;
D'où jaillit la lumière , en flots resplendissants ;
Le soleil de l'esprit , qui rayonne en tous sens !
Paris , foyer magique , attractif , où gravite
Tout génie inquiet , qu'un vague instinct agite ;
Vaste et brillant miroir des lettres et des arts ,
Qui concentre en lui seul tous les talents épars.
Oui , je pleure et gémis , sur la terre natale ,
Quand m'apparaît au loin la grande capitale ,
Pôle intellectuel , centre de gravité.
Oui , quand je pense à toi , lumineuse cité ,**

Joyeux , que je voudrais , loin de ma grève austère ,
M'élançer d'un seul bond dans ta lointaine sphère !
Que je voudrais.. Mais non ; Prométhée enchainé ,
L'aigle me ronge au cœur : c'est un chagrin inné ;
C'est cet ennui pesant , cette aride tristesse ,
Ce nuage de spleen qui partout nous oppresse ;
C'est ce profond souci , cette vague douleur ,
Qui dévora les jours de René voyageur...
René ! Quel nom sublime, et qui creuse à notre âme
L'abime des douleurs de l'enfant de la femme !
Ah ! je comprends René , tout accablé de maux ,
Pleurant avec Chactas sous les mêmes rameaux ;
Exilant au désert sa tristesse infinie ;
Recherchant des forêts la sauvage harmonie ;
Allant de monde en monde, et toujours poursuivi
Des rêves orageux d'un cœur inassouvi !
Oui, je comprends René : partout l'homme est le même ;
Il tend , sans le trouver , vers un bonheur suprême ;
Vers une autre patrie il se sent attiré ;
Il sent que sur la terre il est comme égaré ;

Banni, dépossédé, dans sa vie agitée,
D'un immense besoin son âme est tourmentée ;
Il cherche quelque chose, au dedans, au dehors ;
Il le cherche partout, dans l'esprit, dans les corps ;
Mais ce bien inconnu, dont son âme est avide ;
Ce bonheur qu'il poursuit ; il n'est pas ! c'est le vide !
Pour l'atteindre en ce monde il se fatigue en vain :
Le bonheur n'est qu'au ciel, et dans l'amour divin !

Nouvelle-Orléans, 1833.



A UN JEUNE VOYAGEUR.



L'Amérique, loin d'être un nouveau monde, n'est qu'un détachement de l'ancien, opéré par une simple révolution de terre ou de mer, ou peut-être par l'oubli ou l'ignorance de l'histoire.

(BIOGRAPHIE DES CROYANTS CÉLÈBRES.)

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte ;
Mourez dans la maison où votre mère est morte.

(BRIZEUX.)

Ami, fils exilé, « mon frère en poésie, »
Un grand vide dans l'âme, un dégoût de la vie,
Je ne sais quel souci, quel désolant chagrin,
Soulevant votre cœur, vous a fait pèlerin.

Séduit d'un songe heureux, d'un espoir chimérique,
 Votre esprit avec fièvre a rêvé l'Amérique.
 Sous le beau ciel natal, au foyer paternel,
 Vous étiez dévoré par un ennui mortel;
 Je ne sais quel besoin inquiet de voyage
 Vous a fait désirer quelque inconnu rivage:
 Et, joyeux, vous avez quitté votre doux port,
 Pour venir visiter l'Amérique du Nord,
 L'Amérique et ses bois, l'Amérique et ses plantes,
 Et ses fleuves profonds, semés d'îles flottantes;
 Pour venir visiter les mille *tumuli* (1),
 Où dort dans le mystère un peuple enseveli;
 Les errantes tribus, les indiens villages,
 Et le sol d'Arkansas, pavé de coquillages (2);
 Les débris de colonne et de marbre sculpté
 Qui du monde *nouveau* prouvent l'*antiquité*!

(1) Les *tumuli*, ou tombeaux indiens, sont très nombreux dans l'Ohio, le Missouri et l'Illinois. Mystérieux comme les pyramides, ils ne renferment que les ossements d'une race éteinte, dont les fils ont dégénéré.

(2) On rencontre dans l'Arkansas des lits de coquillages marins. — Comment sont-ils arrivés là? — Que doit penser le voyageur? (Voyez Flint. *Mississippi Valley*.)

Pour venir visiter , méditatif poète ,
Qu'agite incessamment quelque envie inquiète ,
Tout ce que nous avons ici de curieux ,
De grand , d'inexplicable et de mystérieux ;
Car nous avons aussi nos ruines antiques ,
Notre occident couvert de tombeaux poétiques ;
Notre histoire inconnue, et qui remonte au temps
Des obscurs Pharaons , des fabuleux Titans ;
Nous avons un passé , passé grand de mystère
Que nous conteste en vain la jalouse Angleterre.
Pour chanter l'Occident, le sol de sang rougi,
Déjà , pleins d'avenir des bardes ont surgi...
Qui sait ? peut-être un jour, quelque immortel Homère
Nous recomposera notre histoire première ;
Dans une âpre épopée , aux vers étincelants ,
Fera luire des faits et des noms éclatants ;
Et , confondant enfin la jalousie anglaise (1) ,
Du monde de Colomb donnera la genèse !

(1) Les Anglais prétendent qu'il nous faudra des siècles encore avant que nous ayons une littérature nationale , et surtout des poèmes épiques.

Vous êtes donc venu !... Votre muse a voulu ,
 Après le monde ancien , le monde vermoulu ,
 Voir l'Amérique aussi, la rayonnante zone
 Où de la liberté règne encor l'amazone.
 Dans les belles forêts , les antiques déserts ,
 Les bois sont résonnants d'harmonieux concerts ,
 Au bord du Pontchartrain où la lame se brise ,
 A l'ombre des cyprès chargés de mousse grise ,
 Elle a mêlé sa voix , son chant triste d'exil ,
 Aux nocturnes refrains, au chant du wip-poor-will (1) ;

Pour cela , disent-ils , il nous manque un passé ; il nous manque de vieilles annales historiques , couvertes d'une poussière religieuse. — Mais n'avons-nous pas l'histoire de nos tribus éteintes et vivantes ? Notre histoire ne tient-elle pas à toutes les autres histoires , qui toutes elles-mêmes remontent jusqu'à Adam , jusqu'à Dieu ? Notre origine n'est-elle pas l'origine de tous les peuples ; et la poésie ne brille-t-elle pas à l'aurore , aussi bien qu'à l'époque de gloire ou à la chute d'une grande nation ?

(1) Le wip-poor-will (*caprimulgus americanus*), l'épervier de nuit , est un oiseau d'Amérique , qui ne chante , comme le rossignol , que la nuit ; mais dont la voix ne rappelle pas celle de ce chantre harmonieux. Son chant se compose de quelques notes brèves , rapides , saccadées et monotones. Dès que l'ombre de la nuit a enveloppé la terre , que tout fait silence et que le génie de la prière descend du ciel , les wip-poor-will commencent leur chant plaintif , et de distance en distance ils se répondent dans l'immense étendue de la forêt aux mille échos mystérieux. Quel voyageur , quel poète surtout , ne s'est pas arrêté un moment pour écouter cette

Fuyant la foule impure, aux ivresses profanes,
Elle s'est égarée au milieu des savanes;
Elle a du magnolia cueilli la blanche fleur,
Respiré des sapins l'enivrante senteur;
Erré, mélancolique, en de vastes prairies,
Après elle attirant l'essaim des rêveries.

voix infatigable, cette voix si mélancolique dans sa monotonie ? Hélas ! ne serait-ce pas la voix de quelque ami qui vient dire à la terre, que la tombe aussi a ses douleurs ?

O triste wip-poor-will, j'ai souvent écouté
Ton chant plein de douleur, ton hymne saccadé.
Pendant les longues nuits, au sein de ces pinières
Où notre âme se fond en ardentes prières,
Lorsque rien ne troublait le silence des airs,
J'ai souvent écouté, triste oiseau des déserts,
Ta voix frappant l'écho de sa sonore plainte,
Ta voix retentissant dans cette immense enceinte,
Comme celle d'un cœur qui s'y retirerait
Pour pouvoir mieux chanter quand l'univers se tait.
O triste wip-poor-will, la nuit sombre, imposante,
Qui verse à chaque front sa myrrhe assoupissante,
Sa limpide rosée aux plantes du désert,
La nuit te trouve seul, et toujours l'œil ouvert;
Seul, et chantant toujours; et, pensif, muette,
Elle écoute ta voix que chaque écho répète.

Puis , revenant des bois , elle a , dans Orléans ,
Sur des fronts gracieux , des fronts purs et rians ,
Versé sa poésie , effeuillé la guirlande ,
Qu'elle avait composée en parcourant ma lande.
Enfin, elle a tout vu, tout vu, tout visité ;
Mais, hélas ! votre cœur est toujours attristé :
Aujourd'hui, vous partez ; votre navire sille ;
Et je pars avec vous ; à mon tour , je m'exile ;
Je m'exile, et pourtant , je suis fou, je le sais,
De quitter mes bayoux, pour les fleuves français ;
De quitter les parfums de ma terre sauvage ,
Pour aller respirer ceux d'un autre rivage ;
Pour aller demander à des mondes vieillis
L'oubli de la famille et l'oubli du pays :
Mais n'importe partons !... Que loin de la *balise* ,
Dans le golfe azuré nous emporte la brise ;
Que loin du sol natal, couronné de roseaux ,
Le rapide *Zampa* glisse à travers les eaux.
Que sous le vent du nord , s'inclinant avec grâce ,
Il creuse en frémissant le sillon qui s'efface ;

Qu'il se meuve, orgueilleux, sur l'abîme écumant ,
Comme un monde animé que dirige l'aimant ;
Et que, dans trente jours , au bout de sa carrière ,
Il jette un cri de joie aux tours de Saint-Nazaire !

(A bord du *Zampa* , 1840.)



L'ENFANT VOYAGEUR ET LA FAMILLE.



Multa attrahit exilium mala secum.

(EURIPID. IN MED.)

**Cui peregrinatio dulcis est, non amat patriam;
Si dulcis est patria, amara est peregrinatio.**

(AUGUST.)

**N'avoir pas l'habitation paternelle, c'est n'avoir pas
de patrie.**

(BONAPARTE.)

**Que de fois on m'a dit: Pourquoi fuir ta patrie ;
A tous les sols d'exil semer ainsi ta vie ;
Voler , comme l'oiseau , de climats en climats ,
Saluant chaque ciel , sans jamais être las ?**

Pourquoi quitter la tombe où repose ta mère ;
 La maison où ton œil s'ouvrit à la lumière ;
 Le grand désert natal où ton enfance a fui ,
 Où tu pourrais encor vivre heureux aujourd'hui ?
 Pourquoi donc la quitter la terre vers laquelle
 L'âme revient toujours ; la maison paternelle ,
 Où tant de souvenirs retiennent notre cœur ,
 Souvenirs mélangés de joie et de douleur ?

Crois-nous , jeune poète ; un jour, loin d'Amérique ,
 Dans les champs d'Italie ou les déserts d'Afrique ,
 Sous un ciel nuageux ou sous un ciel riant ,
 Au milieu des tombeaux , des villes d'Orient ,
 Partout où le génie a jeté ses racines ,
 Où le temps a semé d'imposantes ruines ,
 Où chaque pas qu'on fait remue un souvenir ,
 Et réveille un passé plus beau que l'avenir ,
 Lorsque tu fouleras, suivant ta fantaisie ,
 Le berceau de l'histoire ou de la poésie ;
 Dans tous les lieux du monde , à chaque heure, à tout pas,
 Le sol américain , tu le regretteras ;

Tu pleureras tes pins, et leur vague murmure ,
L'aspect si solennel d'une austère nature ,
Les fleuves , les torrents , aux noms harmonieux ,
Tant de vierges forêts, tant de sauvages lieux ,
Ces bois peuplés d'oiseaux , ces mouvantes savanes ,
Ces champs illimités de maïs et de cannes ,
Ces innombrables fleurs que l'on cueille partout :
Et le mal du pays , cet ennui , ce dégoût
Qui saisit notre cœur au milieu d'un voyage ,
Tout te ramènera vers le natal rivage.
Et tu voudras revoir, tu voudras retrouver
Le chêne où tu venais pour prier et rêver ;
L'arbre où la mousse croit , où le *moqueur* sautille ,
Où tu fis tant de fois des repas de famille ;
Et puis l'*enceinte* aussi , le solitaire enclos ,
Où la voix de ta mère est dans tous les échos !..
Ah ! la voix de Louise , ineffable musique ,
Tu voudras l'écouter, pensif, mélancolique ;
La nuit , en l'égarant dans les profonds ravins ,
Tu voudras l'écouter gémir avec les pins ,

Se plaindre avec l'oiseau nocturne et solitaire ,
Avec le vent dans l'arbre et l'herbe sur la terre ,
Avec tout ce qui sort de l'orgue universel ,
Tous les terrestres bruits , mêlés au bruit du ciel...
Oh ! oui , tu reviendras , fatigué , mais plus sage ,
Vers le fleuve natal et son grand paysage ;
Triste , tu maudiras tout soleil étranger ,
Et tu ne voudras plus , plus jamais voyager .
Voilà ce qu'on m'a dit ; mais , moi , sourd et rebelle ,
J'ai cru que la patrie était partout ; mon aile
A tressailli de joie au bruit des flots amers ;
Et j'ai quitté pays , famille , amis si chers ;
Hélas ! j'ai tout quitté , sans répandre de larmes :
Pour moi la Louisiane avait perdu ses charmes ;
Je m'y sentais malade , et mon cœur languissant ,
Pour partir , n'attendait , n'appelait que le vent !
Aussi , quel cri d'amour j'ai poussé sur l'abîme ,
Lorsque je vis s'ouvrir l'horizon maritime ;
Lorsque loin de la terre et de toute cité ,
Je vis autour de moi la seule immensité ;

Le spectacle inspirant de la mer infinie
Berçant chaque vaisseau de sa molle harmonie ;
Livrant ses flots d'azur au caprice du vent ,
Ses flots qu'avec extase on regarde en rêvant ;
Et qui , venant baiser la barque au flanc d'ébène ,
Lui chante comme un chant d'amoureuse Sirène...

Océan ! Océan ! j'aime à prier au bruit
De tes immenses flots , où l'étoile reluit ;
A voir ton bleu miroir , qui partout s'illumine ;
A sentir sous le vent la barque qui s'incline ,
Qui s'élève et s'abaisse avec le flot brillant ,
Qui bondit dans sa joie ou glisse en oscillant.
J'aime à saisir , le soir , la grande voix des vagues ,
Mêlée aux cris perçants des blanches ossifragues ;
A voir sur ton beau sein , berceau des alcyons ,
La blonde Cynthia verser tous ses rayons.
Sombre Océan , je t'aime ; oui , je t'aime , Atlantique ,
Et souvent je t'adresse un hymne poétique ,

Lorsque isolé le soir, recueilli sur le pont ,
A tes flots orageux mon cœur ému répond ;
Et qu'oubliant la terre et les cris de l'envie ,
Je m'endors sur ton sein, et pense à l'autre vie !

(A bord du *Zampa*, juillet 1840, au-dessous des Açores.)



REGRETS D'UN ÉTUDIANT CRÉOLE

EXILÉ A PARIS.



D'autres font le tour du monde ; ils cherchent quelque chose de plus que la patrie : mais la patrie des esprits (l'Église) est comme celle qui nous donna le jour, *le seul lieu du monde où se repose la pensée.*

(LACORDAIRE.)

We send our youth abroad to grow luxurious and effeminate in Europe : it appears to me that a previous tour on the prairies would be more likely to produce that manliness, simplicity and self-independence most in unison with our political institutions.

(WASHINGTON IRWING.)

Oui , je regrette enfin la pinière natale !

Je suis las de Paris , las de la capitale !

Tout ce bruit des plaisirs, au cœur désenchanté

N'apporte que l'ennui d'un chagrin agité !..

Ah ! je sens , aujourd'hui , qu'en vain l'homme voyage ,
Pour effacer du cœur les choses du jeune âge ;
Qu'en vain , sous un beau ciel , sur un sol étranger ,
Il cherche à s'enivrer d'un oubli passager :
L'enfance a dans le cœur sa profonde racine !
Le ciel de la patrie est un ciel qui fascine !
Je le sens , il me faut mon grand fleuve et mes bois ;
Ma pirogue et mon lac ; et tous ces bruits , ces voix ,
Ces chants , dont l'harmonie éternellement dure ;
Ces parfums qu'à toute heure exhale la nature ;
Le pin , rouge colonne , au frais chapiteau vert ;
Le chêne , d'un linceul de mousse recouvert ;
Le cèdre qui soupire , et balance son cône
A tous les tièdes vents de la créole zone ;
Le sombre magnolia , qui de sa blanche fleur ,
Comme d'un pur calice , épand toute l'odeur ;
Et la liane , errant sur tous ces bois antiques ,
En forme de hamacs , de ponts , de verts portiques.
Il me faut , je le sens , l'idiome et le chant
Du nègre , qui revient vers le soleil couchant ;

Et qui , près de son feu lui servant de veilleuse ,
Conte aux petits enfants l'*histoire merveilleuse* (1).
Oh ! surtout , il me faut ta hutte , heureux Chactas ;
Il me faut la prairie où s'égarant tes pas !
Oui , fils de la forêt , ton sort me fait envie ;
Je voudrais , avec toi , recommencer ma vie :
Libre alors , je vivrais , comme l'oiseau dans l'air ,
Ayant pour nid de l'herbe , et pour toit un ciel clair ;
Libre alors , je vivrais , voyageur solitaire ,
N'ayant qu'un chien chéri qui m'aime sur la terre ;
Libre enfin , je mourrais sur de sauvages bords ,
Étendu sur le sol comme les arbres morts ;
Et mon chien , près d'un corps sans croix , sans mausolée ,
Triste , mourrait aussi , mais l'âme inconsolée !
Oui , Chactas , je le dis ; je voudrais être toi :
J'aurais d'autres besoins , j'aurais une autre loi ;

(1) Il y a des nègres qui sont doués au plus haut degré du don de la narration. Rangés en cercle autour d'un vieux nègre conteur, les enfants créoles passent des nuits entières à l'écouter avec une infatigable attention : l'enfance est si avide de merveilleux !

J'irais boire aux torrents qu'a creusés la nature ;
Je mangerais le fruit qui mûrit sans culture ;
Nomade , indépendant , sans l'éternel souci ,
Sans un vernis menteur , et sans science aussi ,
J'aurais devant les yeux un horizon immense ;
J'adresserais à Dieu ma naïve romance ;
Et , jetant aux grands bois mes chants improvisés ,
J'errerais , en fuyant tous lieux civilisés !
Oh ! qu'il est donc heureux , celui qui naît sauvage ;
Qui jamais n'a connu notre dur esclavage ;
Qui , conservant intacts ses droits illimités ,
Fier , n'agit qu'en suivant ses libres volontés !
Il est si doux d'errer , de respirer à l'aise ,
Dans un vaste désert , sous un ciel qui nous plaise ,
Partout où la nature , en sa virginité ,
Verse au cœur enivré la fraîche volupté ;
Ce bien-être qui calme et ravive notre âme ;
Et pénètre le cœur comme un regard de femme ,

(Janvier, Paris, 1856.)

VOYAGES ET PATRIE.



J'irai, je foulerai, car j'en ai l'espérance,
Les champs.... (A. BARBIER.)

Chaque pas qui nous éloigne de notre patrie ne fait
qu'allonger la chaîne que nous trainons.
(GOLDSMITH.)

**Il faudra donc bientôt, quittant l'Europe antique,
Rebondir à travers les flots de l'Atlantique!
Dans deux mois, emporté loin d'un monde vieilli,
Au sol vierge et natal j'aurai donc tressailli!**

Il faudra donc partir, quitter encor la France !
Oh ! quand mon cœur y songe il s'attriste d'avance !...
Quoi ! je fuirai bientôt, vers l'Occident poussé,
Et je n'ai pas foulé ces terres du passé !
Je quitterai l'Europe, et je n'ai pas encore
Vu l'Orient, berceau que tout poète adore !
Quoi ! je serai bientôt captif sur le Salem ,
Et je n'ai pas prié près de Jérusalem ;
Je n'ai pas visité les restes de Palmyre ;
Parcouru la Syrie où coule tant de myrrhe ;
Je n'ai pas vu Byzance ; et Rome, la cité ,
Le centre de la foi, l'arche de vérité ;
Je n'ai pas vu la Grèce et le forum d'Athènes
Où tonnait en plein air la voix de Démosthènes.
Oh ! que je voudrais donc, voyageur inconstant,
Bruni par le soleil, fatigué, haletant ,
Traverser les déserts plantés de pyramides,
Effrayant de mes cris les gazelles timides,
Bondissant sur le sable et fuyant au devant
Du *simoun* enflammé, de l'homicide vent ,

· Qui, parfois, surprenant l'errante caravane,
L'ensevelit au sein de la blanche savane ;
Et qui, montant au ciel en nuage de feu ,
Rappelle à ces climats la justice de Dieu !
Que je voudrais, marchant vers l'aride Judée ,
Où de saintes douleurs notre âme est inondée ,
M'avançant, tout pensif, dans l'immense chemin
Qui mène aux oliviers du funèbre Jardin ,
Fouler l'herbe autrefois de tant de pieds foulée ,
L'herbe qui croît autour du divin mausolée !
Que je voudrais, la nuit , au pied du mont Carmel ,
Sur le bord des torrents où tout parle du ciel ,
M'abriter sous le saule, arbre à la voix plaintive
Qui baigne ses rameaux dans l'onde fugitive ;
Et , pèlerin , venu de la *terre des pins* ,
Voir ces lieux visités de tant de pèlerins ;
Contempler en priant toute la Terre-Sainte ;
Et , là , me rappeler ma solitaire enceinte (1)...

(1) L'enceinte est une terre entourée et plantée d'arbres , où l'on enferme les bœufs et les chevaux dont on a besoin pour le travail de l'habi-

Oh ! oui, toujours mon cœur, saisi d'amers regrets,
Retourne à ses bayoux, ses arbres, ses forêts ;
Toujours, malgré mon vol vers de lointains rivages,
Je reviens et me perds dans mes forêts sauvages ;
Je reviens plein de joie, et je retrouve, ému ,
Tous ces objets aimés de notre âge ingénu :
La pirogue indienne, et la douce cabane
Où l'ange avec l'enfant vient partager sa manne ;
Et la *vieille-maison* où Louise, autrefois,
Fit chanter à mon cœur sa maternelle voix.
Oui, c'est en vain qu'une aile à l'Orient m'entraîne :
Une autre aile plus forte à mes bois me ramène !
C'est en vain qu'en mon vol je veux suivre l'oiseau :
Chacun rêve sa tombe où Dieu mit son berceau !

(Paris, 1836.)

tation. C'est une espèce de parc où l'on peut aller rêver à l'ombre des chêneaux et des pins, et où l'on rencontre, çà et là, quelques croix de bois, quelques tombes de famille.



Le Voyageur créole.



Placer son bonheur où l'on n'est pas , c'est la sottise
du genre humain. (CHAMPION de PONTALIER.)

Il y a des esprits qui ne sont jamais sortis du même
lieu , qui n'en connaissent point d'autre , qui ne soup-
çonnent pas qu'il y ait quelque chose au-delà de leur
petit empire. Ces esprits s'inquiètent quand on les
quitte. Si vous dépassez leur frontière, ils vous croient
perdu. (LAMENNAIS.)

**Dans un jour le Salem , s'élançant sur l'abîme ,
Ébranlera d'adieux le Havre maritime ;
A son chant de départ , de mille échos frappé ,
Partout retentira le rivage escarpé ;**

Fendant le flot limpide où brille la dorade,
De joie il bondira loin de l'étroite rade ;
Pointé vers l'Occident, vers mon golfe si cher,
Fougueux, sans dévier il franchira la mer ;
Et, tressaillant au bruit du *Fulton* qui l'entraîne,
Las, il plira la voile, inclinera l'antenne.
Ah ! c'est alors qu'au fleuve, effleurant les roseaux,
J'entendrai comme un bruit de vagues et d'oiseaux ;
C'est alors qu'attendri, moi poète créole ,
Moi qu'enfant a bercé l'américain Éole ,
Immobile et pleurant, en extase et muet,
Je reverrai ma hutte en la grande forêt ;
Ma pirogue voguant sur l'amoureuse lame ;
Mon ciel, si beau le soir quand le soleil l'enflamme ;
Mes bois, coupés partout de sinueux chemins ;
L'onduleux horizon, couronné de verts pins ;
Et les chênes, plantés sur des grèves de sable,
Où l'on se parle à deux d'amour impérissable,
Où s'égarant, le soir, des cœurs amis, jumeaux,
S'épanchent l'un à l'autre et se disent leurs maux.

Oh ! je le sens ; poussé par l'instinct chimérique,
J'ai trop long-temps souffert loin de mon Amérique :
Trop long-temps , trop long-temps , agité dans le cœur
Comme Chateaubriand , créole voyageur ,
J'ai fui le sol natal pour la rive étrangère ;
Car partout , sans plaisir , dans ma tristesse j'erre ;
J'erre , et partout je vois que chaque homme , ici-bas ,
Du fardeau de sa vie à tout âge est bien las !
Et pourtant , je le sens , il faut que je voyage ,
Que je hèle tout vent qui souffle du rivage ;
Qu'emporté loin de terre et de tout arbrisseau ,
Inquiet alcyon , je suive le vaisseau ;
Oui , déployant mon aile à tout vent qui me pousse ,
Volant de mer en mer , de secousse en secousse ,
Allant , courant toujours , je ne veux aucun frein
A mon instinct puissant de voyages sans fin ;
A ce vaste désir , visitant chaque monde ,
D'emporter de tout sol une image profonde !
Qu'il dorme le créole au bruit que fait le vent :
Moi je voudrais fouler les terres du Levant !

Qu'il chérisse, indolent, d'immobiles pénates :
Moi je voudrais rêver sur d'arabesques nattes !
Je voudrais, parcourant des lieux poétisés,
Méditer sur des fûts, des chapiteaux brisés !
Satisfait, libre à lui de vivre à sa manière,
Que le monde pour lui se borne à la pinière ;
Mais qu'il me laisse, moi, suivre des flots changeants,
Battu de la tempête et de jours affligeants !
Ah ! s'il savait, l'heureux, l'insoucieux créole,
Que tout front n'est pas ceint de la même auréole,
Que nous sommes pétris en des moules divers,
Que l'un n'est qu'en un point, l'autre dans l'univers ;
S'il savait que le cœur, étroit ou bien immense,
N'étreint que l'horizon ou par-delà s'élance :
Mais non, le colon dort et veut qu'on dorme aussi ;
L'ignorant Biloxien ne voit que Biloxi ;
Il contemple, orgueilleux, la grève sablonneuse
Où croit le pin chétif, la plante vénéneuse ;
Mais si pour l'Orient quelque oiseau prend son vol,
Rien n'entraîne son âme enracinée au sol ;

Non, jamais il ne suit au-dessus, dans l'espace,
La phalange émigrante et joyeuse qui passe;
Jamais il ne se dit : où vont donc ces oiseaux
Qui s'élèvent aux cieux et franchissent les eaux ?
Jamais, donnant une aile à sa lourde pensée,
Il ne fit avec eux la longue traversée ;
Aussi, comme il essaie en sa cage de plomb
De lier, d'enfermer l'impatient aiglon !
Non, il ne comprend pas que, loin d'arides sables,
On veuille empreindre ailleurs ses pas ineffaçables :
Il naît, végète et meurt sous l'arbre enseveli ;
Et, ses os dispersés par le vent de l'oubli,
Lorsqu'un Chateaubriaud vient visiter ces plages
Où la mer roule encor quelques blancs coquillages,
Il cherche en vain le nom du créole indolent :
Il est mort tout entier et dort dans le néant !
Il est mort... et tranquille en son lit d'agonie,
Ignorant toute loi du Christ ou du génie,
Après l'Aigle de Meaux il n'a point répété :
La mort n'est qu'un passage à l'immortalité !

ADIEU D'UN FRÈRE.



Fare well ! a word that must be, and hath been—
A sound which makes us linger—yet—farewell !

(BYRON.)

When that hour
Wan'd to the farewell moment.....
.....The deep spring tide
Of nature then swell'd high.

(MRS HEMANS.)

Quoi ! c'est un cri d'adieu, de départ, de voyage,
Que ta barque me jette, en creusant son sillage ?
Près du port, où j'étais à l'abri de tout flot,
Elle jette, en passant, un chant de matelot ?

A terre , où reposait mon arche poétique ,
Quoi ! j'entends me héler au sein de l'Atlantique ?
Tu pars , ô frère ? — adieu ! — Mon âme qui va loin .
Te suivra sur toute onde , à tout pôle , en tout coin...
Adieu , frère chéri , qu'emporte la tempête ;
Toi que soulève en l'air l'aile que rien n'arrête ,
Adieu ! Sur quelque pierre , en ton vol incertain ,
Grave , grave mon nom , dans quelque lieu lointain ;
Le soir , quand tu verras , les paupières humides ,
L'astre , qui semble un phare au front des pyramides ;
Lorsque errant à travers la *ville des palmiers* ,
Tu verras s'élever la forêt des piliers ,
Pensif , ému , pleurant , étouffé de tristesse ,
Jetant un long regard au soleil qui s'abaisse ,
A genoux , et tourné vers l'horizon en feu ,
Dis , oh ! dis , en songeant à notre amer adieu :
« Pauvre frère ! au-delà , seul , et l'âme en prière ,
» Je le vois , égaré dans la morne pinière ;
» Je le vois méditant , le front pâle et ridé ,
» Sous le sombre cyprès au feuillage évidé ;

» Sous le cèdre, où bruit comme une âme qui pleure ;
» Dans l'herbe, que l'oiseau d'une aile blanche effleure.»

Adieu! — puisqu'il le faut , loin du berceau natal ,

Va dilater ton âme au ciel oriental ;

Va dans la Béotie, où la suave brise

Agite, en murmurant , les ondes du Céphise ;

Loin du sol de Colomb , loin du Mississipi ,

Va fouler l'Orient, l'*Iaguéné sipi* (1) ;

Poète, t'inspirer où s'inspirait Homère ;

Voyageur, t'égarer jusqu'où finit la terre !

Va : voyager, c'est vivre, et vivre chaque jour ;

C'est jouir , en changeant de langue et de séjour ;

C'est étendre son être , agrandir sa patrie ,

Multiplier les lieux de son idolâtrie ;

C'est raviver le cœur, retremper le cerveau ,

Dépouiller le vieil homme , et renaître nouveau ;

Voyager, c'est surtout vivre par la pensée !

Non , ton âme n'est pas de chimères bercée :

(1) *Iaguéné sipi* , en langue chactas : vieille terre , ancien continent.

Ce qui t'agite et pousse est un instinct divin ;
Ce qui fermente en toi , c'est l'immortel levain !
Oui , le bras qui te lance en l'infini domaine ,
C'est le puissant levier de la pensée humaine :
Suis donc ce vague instinct ; suis cet élan donné ;
Suis cet aimant occulte , impérieux , inné ;
Instinct révélateur , voix intime et secrète
De tout cœur que Dieu fit pour devenir poète.
Pars, et voyage au loin ; va saluer tous lieux ,
Les plus riants vallons, et les monts les plus vieux :
Tout voyage ici-bas , tout court pèlerinage
N'est qu'un prélude au grand , à l'éternel voyage !
Ah ! qu'un frais vent partout, faisant vibrer tes mâts ,
Te pousse avec amour vers les plus doux climats ;
Que la mer, te berçant sur sa vague limpide ,
S'entr'ouvre sous le soc de ta barque rapide ;
Et que , rêvant le soir au bruit d'immenses flots,
Ton cœur, sur l'Océan , trouve enfin le repos !

(1837.)



UNE TOMBE.



Le culte des tombeaux est le culte du cœur,
.....
Quelquefois, contemplant cette tombe chérie,
J'y voudrais apporter les fleurs de la prairie,
Moins nombreuses, hélas! que les douces vertus
Que le ciel déposa dans ce cœur qui n'est plus.
(BRES.)

Death lies on her like an untimely frost
Upon the sweetest flower of all the field.
(SHAKESPEARE.)

A l'ombre des chêneaux d'une déserte enceinte,
Pour tout homme rêveur, dont l'âme est pure et sainte,
Pour tout homme souffrant, brille au milieu des bois
Une croix qui l'attire; une humble et blanche croix !...

**Autour de cette croix est une palissade ;
Quelques pieux , ombragés d'incultes arbrisseaux...
Aucun nom ! aucun marbre, à pompeuse façade !
Pauvre mère !.. c'est là qu'elle dort en repos !**

**Quand j'étais en exil, hélas ! ma mère est morte !
Morte dans sa jeunesse, alors que le cœur porte
Le bonheur de se voir environné d'enfants
Qui surgissent joyeux de l'abîme des ans ;**

**Le bonheur de les voir, de partager leur joie,
De pouvoir chaque jour les aimer, les bénir,
Leur enseigner du bien l'évangélique voie,
Et puis rêver pour eux un si doux avenir !**

**Elle est morte et repose... Au-dessus l'oiseau vole ;
Tout autour l'herbe croît, meurt, renaît au printemps ;
Poussé là vers le soir, son fils vient, se désole ;
Puis s'éloigne en priant, en marchant à pas lents.**

**Il s'éloigne tout triste... Oui, mais au fond de l'âme
Il emporte l'espoir de l'immortalité :
Séparés par le temps l'enfant, l'homme et la femme
Doivent se réunir pendant l'éternité!**

**Oui, le Christ nous l'a dit; et je crois et j'espère :
Notre corps avec l'âme un jour resplendira ;
Et l'homme tout entier, s'élançant de la terre,
Dans sa beauté divine aux cieux s'envolera !**

(1855.)



TRISTESSE DÉCOURAGEANTE.



On his cheek is a smile, on his bosom is care;
And daily and hourly the waves of his life
Dash breaking in foam on the waves of despair.
(MOIR.)

Oh! memory! thou fond deceiver,
Still importunate and vain!
(GOLDSMITH.)

Car, que faire ici-bas quand les parents sont morts;
Que faire de son âme orpheline et voilée?
(SAINTE-BEUVE.)

De mon cerveau malade où germe la folie,
Mon cerveau, noir foyer de la mélancolie,
Abîme de douleur, océan agité,
Sombre enfer à jamais de l'espoir déserté;

De mon cerveau terni d'une vapeur épaisse
Sous le dôme de plomb qui pèse sur Lutèce,
De ce miroir, ce prisme où se peint l'univers,
Puisse un jour rayonner le soleil de mes vers!
Puisse enfin sur mon front, qu'aucun feu ne colore,
Éblouissante fleur, la poésie éclore!

Mais non!... car à quoi sert?.. je n'ai plus de parents,
De père ni de mère, amis toujours aimants!
Je n'eus pas de baisers pour mes prix de collége :
Si j'avais de la gloire, à qui la donnerais-je?
Lorsqu'on est orphelin, qu'importe le renom
Qui laisse dans le temps un glorieux sillon!
N'est-ce pas? si la gloire est un bien sur la terre,
C'est lorsqu'on peut en faire un présent à sa mère;
Lorsqu'heureux de l'avoir pour en parer son front,
En lui rendant ce fruit de son amour profond,
On lui dit : O toi seule, en qui mon cœur veut croire,
Tiens, je te donne tout, ma fortune et ma gloire;

Oui, tout ; et c'est bien peu pour tes soins, ton amour !
Prends donc tout, ô ma mère ! et sois riche à ton tour ;
Sois riche des trésors que je dois à ton âme ,
O toi ma seule amie, ô toi l'unique femme !

Ah ! mais je suis tombé de cette sommité
Où l'aile de la muse, enfant, m'avait porté ;
Et si je n'aime plus la céleste chimère ,
C'est qu'il faut pour l'aimer avoir encor sa mère !

Oh ! que j'ai donc changé depuis qu'en la cité,
M'arrachant du désert, le vent m'a transplanté ;
Depuis qu'abandonnant les cieux de la patrie
J'ai demandé l'amour aux vierges de Neustrie,
Aux savants la science, à Jésus-Christ la foi,
A Rome, arche de Dieu, son pilote et sa loi !
Hélas ! que je voudrais n'avoir pas vu la France !
Que je voudrais pouvoir oublier mon enfance !
Mais le passé sans cesse à mon œil attristé
Ouvre un livre où je lis mon ancienne gaité...

J'ai donc été joyeux? — Oui, quand j'avais ma mère :
Mais Louise, elle est morte; et moi, sans guide, j'erre ;
Sans celle qui m'aimait , sans celle que j'aimais ,
Solitaire en tous lieux j'errerais désormais ;
Car que fais-je en ce monde où chaque vent m'emporte,
Ainsi qu'un grain de sable ou qu'une feuille morte?
Qui n'a vu quelquefois, jouet de l'ouragan ,
Un pauvre oiseau perdu sur le vaste Océan?
Eh bien ! je suis l'oiseau que l'orage inquiète ,
Loin du nid où chaque heure est une heure de fête ;
Mais, hélas ! moins heureux sur le grand désert d'eau ,
Je ne rencontre pas d'hospitalier vaisseau
Qui m'abrite à son bord et me ramène à terre :
Seul, je lutte entouré d'un effrayant mystère ;
Je lutte, et l'Océan, grondant autour de moi ,
S'agite ; mais au ciel m'élevant sans effroi ,
Et de ma voix couvrant le bruit de la tempête,
Je chante à Jéhova mes hymnes de poète !

(Paris , 24 septembre 1836.)



UNE MALADIE A PARIS.

AMOUR FILIAL.



Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs!
(GILBERT.)

Je me suis exilé pour apprendre les lois,
Et je souffre à Paris ce qu'a souffert Gallois (1)!

(1) Qui n'a lu l'éloquente histoire d'Imbert Gallois par M. V. Hugo, dans ses *Mélanges de philosophie et de littérature*?

Dans la cité brumeuse où gravite l'Europe ,
Comme un linceul, l'air froid, le ciel gris m'enveloppe!...
L'esprit découragé, le cœur triste, abattu,
Je n'ose plus marcher dans un chemin ardu ;
Mais, *faible*, je m'endors sur la couche épineuse
Où ma lampe est encor *faiblement* lumineuse :
Pauvre lampe! — Sans huile elle mourra bientôt...
Et moi je passerai comme passe tout flot ,
Toute fleur au désert, toute feuille jaunie...
Et ma voix se taira sans aucune harmonie
Si ce n'est le soupir précurseur de la mort...
Et j'atteindrai la tombe... abri sûr... dernier port!
Oh! je donnerais tout, jeunesse, amour, chimère,
Si je pouvais, hélas! ressusciter ma mère!
Mais je l'appelle en vain dans la terre des morts!
Après des cris perdus, d'inutiles efforts ,
Je retombe accablé sur la couche d'épines
Où j'élève en priant mes deux mains orphelines ;
Et je demande à Dieu qu'une âme, douce fleur,
Du miel de son amour guérisse ma douleur!..

**Mourir sans un parent pour soutenir ma tête!
Mourir seul, exilé! — mourir l'âme muette!
O mon Dieu, c'est horrible; et pourtant, je le sens,
Déjà la mort sur moi pose ses doigts glaçants!
Comme un arbre abattu sans sève et sans racine,
Loin du sol où tu dors, Louise, je m'incline;
Je souffre! Je suis seul! Je me meurs à Paris!
Je songe que ton cœur ne bat plus pour ton fils!
Que celui de ton fils bat toujours pour sa mère!
Et je me meurs, hélas!.. mais en mourant j'espère!
Dieu, sublime ouvrier, aurait-il en jouant
Dans son moule pétri l'homme pour le néant?
Non; la tombe du corps, c'est le berceau de l'âme!
L'homme des jours passés y ressaisit la trame!
La tombe, c'est un point entre deux univers!
Après cette âpre vie, après des jours amers,
Dans le ciel où jamais la fleur ne s'étiole,
Je te reverrai donc, ô ma mère créole!**

(Paris, 1855.)

8/8

LA RECONNAISSANCE.



Vous m'avez fait renaitre, et vous êtes ma mère !
.....
Oh ! patience ! un jour j'acquitterai ma dette. . .
. . . Et de mon frais butin parfumant vos genoux,
Prenez, dirai-je alors ; tout cela c'est à vous !
(HÉGÉSIPPE MORREAU.)
.....
Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs est la reconnaissance.
(DU BELLOY.)

Je suis seul, étranger dans Paris, cette ville
Où l'on achète tout, où la foule est si vile !
Dans Paris, où le riche a tout pour de l'argent ;
Où, triste et délaissé, souffre et meurt l'indigent !

Je suis seul et malade , à l'hôtel où je pleure ;
A l'hôtel où bientôt il faudra que je meure !
Oui , sans soins , je mourrai dans la grande cité ;
Mais qu'importe une tombe à ce monde agité ?
Qu'importe à cet essaim qui, fiévreux, tourbillonne ;
A ce volcan central , qui sans cesse bouillonne ;
A ce gouffre orageux qu'importe un flot de moins ?
Oh ! oui, qu'importe à tous, qu'un fils meure sans soins... ?
Je n'ai pas un parent dont l'œil sur moi s'arrête ;
Pas un créole ami qui soutienne ma tête !
Je suis seul , et je souffre ; à Paris , je suis seul !
Et je sens que sur moi pèse comme un linceul !
Je souffre , et je sanglote , et j'appelle ma mère ;
Et ma voix frappe en vain la chambre solitaire !
Je suis seul , et je pleure ; et je baise , en pleurant ,
Un dessin adoré , le portrait d'un parent !
Je suis seul , et je lis , d'une voix presque éteinte ,
Tes vers , pauvre Gilbert , ta désolante plainte ,
Cette ode improvisée au fond de l'Hôtel-Dieu ,
Ce chant de cygne amer, ce déchirant adieu ;

Ces strophes qu'en mourant, à travers le délire,
Tu jetas... derniers sons d'une immortelle lyre !
Ah ! qui dira jamais tout ce que j'ai souffert,
Exilé dans Paris comme dans un désert ?
Qui dira ma douleur, ma sombre inquiétude... ?
Hélas ! c'est vous, madame ! — Oui, dans ma solitude,
Je vous ai vue, un soir, venir à mon chevet,
O vous l'ange gardien que ma douleur rêvait ;
L'ange consolateur de mon âme attristée ;
Vous en qui j'ai trouvé Louise ressuscitée !
Vous que j'adore enfin d'un amour filial,
Et que je porte en moi comme un saint idéal,
Comme un type sacré de tout ce qu'une femme
Peut nous verser de miel en nous ouvrant son âme !
Oui, seule, vous savez ; car dans le grand Paris,
Le désert populeux, oh ! vous avez compris
Ma profonde douleur, mon angoisse secrète,
Le supplice mouï du créole poète ;
Et le soignant alors, comme eût fait une sœur,
Vous avez soulevé le poids de sa douleur... !

Aussi, je vous l'ai dit, je vous le dis encore :
Quel que soit le rayon dont mon ciel se colore,
Quel que soit le rivage où me poussent les flots,
L'inculte Thébaïde où je prie en repos ;
Partout je sentirai la puissance attractive ,
L'aimant du souvenir , ô ma mère adoptive !
Partout je bénirai la femme , au cœur aimant ,
Qui prodigua ses soins au poète mourant.
Oui , partout et toujours , ô ma mère de France ,
Vous aurez mon amour et ma reconnaissance !...
Et toi, mon frère aimé ! toi, son fils , qui m'aimes ,
Si le sort t'exilait dans mes lointains climats ,
Oh ! crois-le , cher enfant , loin de ta grande ville ,
Tu trouverais chez moi l'amour de la famille ;
Tu trouverais l'amour et l'hospitalité ;
Le trésor qu'à Paris ta mère m'a prêté !
Crois-le ; si tu venais , malheureux , solitaire ,
Dans ta course , heurter la hutte de ton frère ;
Si tu venais , enfant , oh ! comme tu serais
Mon hôte , mon Pylade , au milieu des forêts !

Comme nous bâtirions , tous deux , loin de Lutèce ,
Un abri fraternel dans la ravine épaisse !
Comme nous briserions le pain de l'amitié ,
Ce pain si doux au cœur de l'homme expatrié !
Comme nous dormirions, nos têtes reposées
Sur les feuilles de pin, de larmes arrosées!...
Et puis, comme la nuit nous parlerions , tous deux ,
De notre bonne mère, amie aux blancs cheveux ;
Pauvre femme restée en sa ville natale ,
Tandis que nous suivons la tourmente fatale...
Où , nous parlerions d'elle , à l'ombre des grands bois ,
Où l'on parle si bien des heures d'autrefois ;
Des heures de bonheur , que nous avons passées
A faire étinceler nos joyeuses pensées ;
Ces heures où , tous trois, assis dans le salon ,
Nous écoutions siffler le glaçant aquilon ;
Où , sur la *tab'e ronde*, aux reflets de la lampe ,
Nous commentions la Bible, où l'âme se retrempe ;
Ce code révélé, ces sublimes versets,
Qu'ont lus et médités tous les hommes versés

Dans les choses de Dieu , les sciences divines ;
Ce livre qui contient les célestes doctrines.
Partout, dans notre exil, l'hiver comme l'été,
Aux jours d'ennui, de deuil, comme aux jours de gaité,
Enfants pleins de tendresse, oh ! nous parlerions d'elle,
De son cœur excellent, de son âme modèle !
Errant sous les rameaux de la vaste forêt,
Sous le toit résineux qui nous abriterait,
Au murmure des pins agités par la brise,
Nous mêlerions le nom, le nom cher de Louise...
Puis, las enfin d'errer, de souffrir en exil,
Las d'user de nos jours le monotone fil,
Comme vers le printemps deux oiseaux de passage
Tout prêts à s'envoler pour un autre rivage,
Assis au bord des flots, nous rêverions le jour,
Le bonheur du départ, l'extase du retour ;
L'ineffable baiser du fils et de la mère ;
Tout ce qu'on peut rêver de plus saint sur la terre !

(1859.)



A MA SOEUR ABSENTE.



Par le méchant qui règne, et le sot qui prospère,
Condoyé, si je pleure et si je désespère,
Elle est là : son souris me défend de pleurer.
Son œil ardent de foi m'ordonne d'espérer.

(HÉGÉSIPPE MOREAU.)

Une sœur !... ô ma sœur, ange tant regretté,
Femme en qui j'admirais et l'âme et la beauté,
N'est-ce pas, ô ma sœur, Louise, notre mère,
De son amour pour nous te fit seule héritière :

Tu nous aimes comme elle , et , comme elle, pour nous
Tu trouves de ces mots amoureux et si doux ,
Si doux qu'on les écoute , et que l'âme enivrée
Croit entendre parler comme une voix sacrée?

Une sœur !... oh ! qui donc pourrait comme une sœur,
Trouver ces mots, empreints d'ineffable douceur ;
Ces mots, tombés du ciel? — Quelle femme en ce monde
Pour nous aurait jamais une âme plus profonde ,
Un cœur plus maternel ; quelle femme pourrait
Descendre au fond de nous , comme une sœur le fait ,
Lire tous nos secrets, deviner nos tristesses ,
Et pour nous , à toute heure , avoir tant de caresses ,
Tant d'héroïque amour? — Quelle autre, auprès de nous,
Dès l'enfance , a dormi sur les mêmes genoux ;
A bu le même lait, à la même mamelle ;
Quelle autre nous connaît , nous devine comme elle ,
Jouit de notre joie, ou souffre de nos pleurs ,
Et sur nos jours de gloire effeuille plus de fleurs?
Quelle autre femme?... Hélas ! je sens au fond de l'âme
Que , notre mère morte , il n'est plus qu'une femme

Qui résume en son cœur toute espèce d'amours,
Qui nous aime vraiment, qui nous aime toujours;
Et cette femme unique, héritière de l'autre;
Cette femme, dont l'âme est unie à la nôtre
Par un si doux lien, un lien si puissant;
C'est celle que Dieu fit naître d'un même sang;
C'est notre sœur, qui tient à nous par la racine;
Notre sœur, seule amie adorable et divine!

Une sœur!... O ma sœur, ange tant regretté,
Femme en qui j'admiraïs et l'âme et la beauté,
N'est-ce pas, ô ma sœur, Louise, notre mère,
De son amour pour nous te fit seule héritière;
Tu nous aimes comme elle, et, comme elle, pour nous
Tu trouves de ces mots amoureux et si doux,
Si doux qu'on les écoute, et que l'âme enivrée
Croit entendre parler comme une voix sacrée?

(Paris, août 1840.)



Amour Fraternel.

A M. F. R...



On demandait à Caton d'Utique, encore enfant, quel était son meilleur ami dans le monde. — *C'est mon frère*, répondit-il. — Eh bien ! quel est celui qui tient le second rang dans votre cœur ? — *C'est mon frère !* — Et le troisième ? — *C'est aussi mon frère !* Et il ne cessa de faire cette réponse que quand on eut cessé de le questionner.

(*Dictionnaire de morale.* — CAPELLE.)

Frère, tu m'aimes bien ; je le sais, je le sens :
Ce n'est pas d'un amour plein de mots caressants ;
C'est d'un amour secret, profond, immense, intime.
Oui, si j'ai bien sondé de ton âme l'abîme ;

Si j'ai bien ressenti le sympathique aimant ,
L'instinct révélateur de tout fort sentiment ;
Si j'ai bien deviné , moi mystique poète ,
Ce que nourrit de bon ton âme si muette ,
Ce qu'elle cache encore, en ses plus chers replis ,
De rêves douloureux , amers , inaccomplis ;
Frère , tu m'aimes bien ! Sous une froide écorce ,
Le sang bout dans ton cœur, ton cœur bat avec force !
Oui , tu m'aimes , Félix ; et je crois à l'amour
Qui brûle au fond de toi , plus sacré chaque jour ;
Et je bénis l'enfant , le frère au regard sombre ,
Qui pour son bien-aimé m'a choisi dans le nombre ;
Qui venant visiter mon solitaire abri ,
Au poète attristé tant de fois a souri.
Oh ! comment t'exprimer cette amitié jalouse ,
Qui fait que pour mon cœur ton âme est une épouse ;
Qui fait que je te suis d'un regard , toujours plein
De vague inquiétude , ô mon frère orphelin ;
Et qu'au moindre accident qui menace ta vie ,
Accourant tout ému , je chancelle et dévie

Dans le triste univers , où seul m'apparaît Dieu ?
Ah ! c'est que j'ai bien peur de ce dernier adieu !
Oh ! oui , j'ai peur , Félix ; et ma seule prière ,
C'est que , le même jour , nous quittions cette terre ;
C'est que , d'un même vol , anges silencieux ,
Nous tenant par la main , nous remontions aux cieux !

Nouvelle-Orléans , 1837.



REGUEILLEMENT.



Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme ,
n'est-il pas de vouloir être où il n'est pas ; de rappeler
le passé et de vivre dans l'avenir ?

(XAVIER DE MAISTRE.)

A MES AMIS A... C... ET D... R...

Oui, lorsque je t'écoute, oh ! ta voix fait gémir ,
Fait soupirer en moi l'orgue du souvenir :
Et je songe , Anatole , à ce passé de flamme ,
Idéal arc-en-ciel qui brille au fond de l'âme...

Et je songe à l'amour, crépuscule doré ;
A la femme, cet ange un instant adoré :
Mais tandis que , pensif, et creusant cette tombe ,
Qu'on appelle , *autrefois* ! vaste abime où tout tombe ,
Je cherche à suivre au cœur l'invisible sillon ,
Où la mémoire encor laisse luire un rayon ;
Tandis que je replonge en cet obscur abime ,
Pour y trouver encore une pensée intime ;
Une perle de foi , d'amour évanoui ;
Un souvenir divin , que je pleure aujourd'hui ,
J'entends une autre voix , une voix poétique ,
Qui chante le Calvaire et la Terre mystique !
Tout ému , ja l'écoute ; et me voilà , soudain ,
Avec toi , Dominique , errant près du Jourdain ;
Loin du fleuve natal et de ses sombres rives ,
Me voilà parcourant le Jardin des Olives ;
Traversant à pas lent ces immenses déserts ,
Où tant de saints priaient loin d'orageuses mers ;
Où , fuyant les cités , et leurs gloires si vaines ,
Ont vécu dans la paix tous les pieux Arsènes!..

(1839.)

LE POÈTE MÉCONNU.



... Laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.

(V. HUGO.)

L'envie est l'ombre de la gloire.

(HOFFMAN.)

Celui qui cherche de la gloire parmi ses conci-
toyens, est un fou qui sème sur des rochers : ils lui
pardonneraient peut-être quelque chose de bon, mais
rien de grand, de hardi et de libre.

(ZIMERMANN.)

O toi qui vis en Dieu, créole, amant du *beau*,
Gardien du feu sacré, du céleste flambeau ;
Toi, dont l'âme exaltée est encor virginale,
Pure des passions de la tourbe vénale ;

Toi, dont le front rayonne en sa divinité,
D'une auréole d'or, d'une sainte clarté ;
Poète, ange exilé que méconnaît la foule,
Quoi ! tu veux nous refondre en ton sublime moule ?
De ton rythme brûlant, de tes magiques chants,
Tu veux électriser un peuple de marchands ;
Tu veux poétiser ces *hommes de la prose* ?
Ah ! crois-nous ; le Parnasse, ici, c'est le Potose !..
Un jour, tu le sauras ; dans notre ville encor
L'homme s'estime et pèse avec des lingots d'or ;
Enfiévré par le gain, du Pactole idolâtre,
Il n'entend point gémir Gilbert ou Malfilâtre ;
Hostile à toute Muse, ennemi des *Beaux-Arts*,
Il n'érige partout que banques et bazars !
Oh ! oui, tu l'apprendras, dans ta pénible course ;
Son seul dieu, c'est l'*Argent* ! son panthéon, la *Bourse* !
Il ne pense pas, lui ; mais, envieux censeur,
Il voudrait couper l'aile à tout homme penseur !
Jaloux, dans son orgueil, qu'un créole s'élève,
Qu'au-dessus de la terre il poursuive son rêve,

**Il voudrait , l'arrachant du céleste Hélicon ,
Le voir s'étioler dans l'aride vallon ;
Le voir, poussant ainsi qu'un champignon immonde ,
Végéter et mourir en un coin de ce monde !...**

**L'envie ! impur gramen , pauvre et stérile gui ,
Toujours au pied du chêne impuissante a languir !
S'attachant à son tronc , s'abreuvant de sa sève ,
Il voudrait épuiser le chêne qui s'élève ;
Mais le chêne a pitié du languissant gramen ,
Qui consomme avec lui son éphémère hymen !**

(1839.)



LE GÉNIE.



L'exotique aloès , mystérieuse plante ,
Traîne dans nos jardins une jeunesse lente.
.....
L'arbre subit vingt ans cet odieux affront ;
Tout-à-coup , à minuit , il redresse son front ;
Et d'un choc imprévu , pulvérisant le verre ,
Il grandit de vingt pieds dans un coup de tonnerre.
(BARTHELEMY.)

**Toute grande pensée enfante un grand martyr ,
Et le sort du génie est de beaucoup souffrir !
Chacun s'arme et lui livre une éternelle guerre ,
L'ignorant , l'envieux et le riche vulgaire.**

Pour faire avorter l'homme , ils torturent l'enfant ;
Mais l'enfant , plein de foi , s'isole , ou se défend.
Oh ! qui sait ce que souffre , entouré de mystère ,
L'homme prédestiné que Dieu jette à la terre ;
L'homme qui sonde , à part , l'océan des esprits ;
Qui , s'isolant de tous , de tous est incompris ;
Qui , sans dire à quel but son étoile chemine ,
Pressent un avenir que la gloire illumine ;
Et qui grandit à l'ombre , en secret et sans bruit ,
Comme l'arbre au désert croît et porte son fruit !
Oh ! celui-là toujours , le monde le renie :
Mais , qu'importe ? la foi , c'est l'arche du génie !
Le génie a ses lois , ses moyens , ses secrets ;
Il suit le mouvement d'un infini progrès ;
Orbe mystérieux , qui toujours se dilate ,
Il attend qu'une voix d'en haut lui dise : éclate !
Alors , ceux qui si tôt avaient désespéré ;
Qui riaient , en disant : cet homme est égaré ;
Qui , le croyant pétri dans un vulgaire moule ,
S'étonnaient qu'il rêvât , dédaigneux de la foule ;

Tous , inclinant leurs fronts sous ses regards de feu ,
Diront , en le nommant : « le Génie est un dieu ! »
Et le dieu passera dans la foule étonnée ,
Calme et silencieux , jouant sa destinée ;
Son drame nécessaire et providentiel ;
Son prophétique rôle , inspiré par le ciel.

(1837.)



Le premier voyage de Colomb.

(FRAGMENT D'UN POÈME.)



Pour admirer, il faut comprendre : le courage est mystère à la peur ; la médiocrité nargue le génie.

(CHATEAUBRIAND.)

Ce fut vous , ô grand Dieu , qui m'inspirâtes et me conduisîtes au Nouveau-Monde.

(CHRISTOPHE COLOMB.)

Un jour naquit à Gène un enfant ; cet enfant ,
C'est Christophe Colomb ! — Dans un air étouffant ,
Sous de verts orangers , où les brises marines ,
Comme un souffle embaumé , dilatent les poitrines ,

La Méditerranée , amoureuse , berça
Colomb sur les genoux de Fontanarossa.
Du bruit des tièdes vents et de la vague amie ,
Son âme se sentait mollement endormie.
La voix du rossignol qui chante dans les bois
Se mêlant aux doux sons d'italiennes voix ,
Triste , il les écoutait , en regardant sa mère ;
En regardant au loin écumer l'onde amère...
Déjà , l'enfant rêvait la barque du marin ;
Déjà , germait en lui cet inquiet chagrin ,
Cet instinct du génie , infallible boussole ;
Ce tourment incompris de tout cœur qui s'isole !
Oh ! qu'il eut à souffrir pendant plus de seize ans !
Quels dégoûts ! quels ennuis ! quels jours longs et cuisans !
Pauvre , il ne demandait qu'une barque légère
A sa ville natale , à la rive étrangère ,
A tous les rois d'Europe ; et les rois ignorants
L'accusaient d'ignorance avec les faux savants !
Colomb ne demandait qu'un vaisseau pour aumône ,
Et sur lui le dédain tombait de chaque trône ;

Et les vulgaires fous disaient , en le narguant :
Mais c'est un insensé , c'est un extravagant !
Oui , tous les froids esprits , d'une voix unanime ,
Condamnaient comme fou le grand homme sublime ;
Aucun d'eux ne comprit sa profonde raison :
Le génie eut pour tous un trop vaste horizon !
Gènes , le Portugal et l'avare Angleterre ,
Tour à tour , le traitaient comme un visionnaire !
Et cependant , ce globe , il existe , il est là ;
Ce continent nouveau , Dieu le lui révéla.
Aristote et Sénèque avaient parlé d'un monde ,
D'une île qu'ils plaçaient aux limites de l'onde ;
Le grand polyhistor , le savant Elie ,
D'une immense contrée à l'infâme Adrien ;
Platon avait décrit sa lointaine Atlantide ,
Plus vaste que l'Asie et l'Afrique torride ;
Tous , ils avaient rêvé comme un monde inconnu ,
Et jusques à Colomb ce rêve était venu.
Dans les livres sacrés , dans la science antique ,
Il découvrait la clef d'un monde outre-Atlantique ;

Il croyait à ce sol , que tout lui révélait ;
Prophète , il y croyait , comme au sol qu'il foulait!..

Il y croyait?— Qu'importe?—Il faudra qu'il subisse
Le joug de l'ignorance unie à l'avarice :

Eh bien! pendant seize ans, il vivra torturé;

Il sera patient , car il est inspiré ;

Un instinct le conduit vers la mer infinie ,

Mystérieux instinct que donne le génie ;

Il saura tout braver, appuyé sur la foi ,

Le rire de tout sot , le dédain de tout roi ;

Rien n'ébranlera plus sa sublime espérance ;

Pour elle, il se fera martyr de la souffrance!

Il ira proclamant cet autre continent ,

Jusqu'à ce qu'Isabelle et le roi Ferdinand ,

A son rêve de fou devenus moins rebelles ,

Fassent lancer sur mer trois rondes caravelles.

Enfin, il va partir, il va quitter Palos ;

Enfin, il va franchir l'immensité des flots.

Loin du fleuve Odiel , loin de l'île de Salte ,

Au bruit de l'Atlantique, il tressaille et s'exalte ;

Loin d'un tranquille abri, d'une morne cité,
De la grève où se tient tout un peuple attristé;
Loin de l'Andalousie, aux plaines si fleuries,
Plein de joie et d'audace, il cingle aux Canaries!..
Ah! maintenant son âme à l'aise peut rêver
Au sol qu'à l'occident il est sûr de trouver;
Incliné sur la carte, il peut marquer sa route
Vers ces lointaines mers que tout autre redoute;
Oui, maintenant il peut, dans un calme dédain,
Toucher par la pensée à ce monde lointain;
Il peut tranquillement, comme au fond de lui-même,
Le voir étinceler, plus beau qu'un diadème.
Aussi, qu'il est heureux! — Plein de l'esprit de Dieu,
Immobile, entouré de son grand manteau bleu,
Maitre de l'Océan, il devance en pensée
La route que sa barque aura bientôt tracée;
Il invoque le ciel, il appelle le vent,
Et répète à toute heure : Occident! Occident!



LE DÉSENCHEANTEMENT.



. La beauté la plus divine
N'est pas celle qu'on voit, mais celle qu'on devine.
(DELILLE.)

L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
(V. HUGO.)

L'amour nous ranime et nous excite.. Il est comme
le premier degré, d'où l'âme, mécontente ici-bas, s'é-
lance vers le Créateur.
(MICHEL-ANGE. *Sonnets.*)

Oui, de loin, dans l'exil, dans mon triste collège,
Je te rêvais divine, en ta robe de neige!

Je rêvais ! j'admirais ! dans mon cœur exalté ,
Je créais une femme , un ange de beauté ;
Ange que je plaçais au-dessus de tout ange
Créé par Raphaël ou bien par Michel-Ange !
Mais , ce n'était qu'un rêve ! — et , le rêve achevé ,
L'ange , d'abord , a fui ; puis , le bonheur rêvé !
Et , dès lors , je n'ai plus essayé de connaître
Quel amour pour la femme en mon cœur pouvait naître ;
Quel amour infini , divin , mystérieux ,
Qui commence sur terre , et continue aux cieux ;
Amour dont Dieu parfois nous jette la semence
Pour nous initier à son amour immense ;
Non , je n'ai plus cherché cet inquiet amour ,
Que l'on rêve éternel , en ce monde d'un jour ;
Mais , n'adorant que Dieu , de qui tout bien émane ,
Qui fait jaillir l'eau vive , et fait tomber la manne ,
Et qui seul à mon cœur peut servir d'aliment ,
Je me suis isolé sous le bleu firmament ;
Et là , pieux , je vis sans nulle inquiétude :
Le chrétien n'est jamais seul dans la solitude !

**Il sait qu'à l'exilé, qui prie et qui bénit,
Dieu prépare en tout lieu son repas et son nid,
Et qu'à travers ce monde, et ses sentiers de fange,
Il a pour le guider vers la patrie.... un ange!**



A UN JEUNE POÈTE DÉCOURAGÉ.



Son génie a brillé dans la nuit du malheur.

(LA HARPE.)

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

(GILBERT.)

La pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute ;

Je l'aime, c'est ma sœur.

(HÉGÉSIPPE MOREAU.)

Quoi ! poète, tu veux exciter la pitié ;

Par la plainte amollir tout cœur pétrifié ?

Quoi ! tu te plains, et veux des plaintes pour aumône ?

Moins homme que l'enfant, fils de Lacédémone ,

Qui, riant sous la dent d'un vorace animal,
Se laissait déchirer, sans trahir aucun mal;
Tu te plains?—Allons donc! Se plaindre, c'est faiblesse:
Martyr, il faut porter la couronne qui blesse;
Sainte image de Dieu, dans ta divinité,
Lève le front au ciel! marche avec dignité!

Enfant, ta faible voix poussa la plainte amère,
Qui trouve pour écho le doux chant d'une mère;
Mais, homme, tu dois tout refouler au dedans;
Sans crier, tout souffrir sur des brasiers ardents;
Et, martyr du génie ignoré sur la terre,
Remonter dans le ciel, sublime de mystère;
Oui, martyr, souffre et meurs; mais ne te plains jamais:
Enfant jusqu'à ce jour, sois homme désormais!
Rappelle-toi Gilbert, Chatterton, Malfilâtre,
Hégésippe Moreau; sans te plaindre et t'abattre,
Sans gloire et sans fortune, infirme et presque nu,
Consumé par ton âme, orphelin, méconnu,

**Souviens-toi de leur sort , de leur lente agonie ;
Et puis , meurs , à ton tour , de la mort du génie !**

**Mais , non ; il faut plutôt vivre et mourir en dieu ;
Errer dans le désert , comme le peuple hébreu ;
Il faut gravir le mont avec ta croix chérie ;
Souffrir ce qu'a souffert le Fils-Dieu de Marie ;
Il faut verser ton sang sur l'arbre de la croix ;
Le verser , en disant : Je suis chrétien ! je crois !
Oui , gloire , oh ! gloire à toi , qui , martyr et fidèle ,
Meurs pour Dieu ; car ta mort , c'est la vie immortelle !**

(1838.)



AUX DAMES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS ⁽¹⁾.



C'est un malheur d'être pauvre ; mais c'est un malheur plus grand encore d'être un mauvais riche.

(SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.)

Le plaisir de donner est incomparable et infini, puisqu'il est divin.

(CHAMPION DE PONTALIER.)

Dans la salle de bal, dans la salle splendide

Où tant de fois a lui votre regard limpide,

(1) Ces vers ont été composés à l'occasion d'une foire en faveur des orphelines, qui a eu lieu dans la grande salle de bal de la Bourse nouvelle.

Où le front ruisselant de reflets lumineux
Vous avez tant de fois promené vos grands yeux ;
Dans la splendide salle, oh ! vous accourez toutes
Par des motifs divers et par diverses routes ;
Oh ! oui, vous y viendrez, que ce soit par orgueil,
Folie ou vanité, triple et funeste écueil !
Ou que ce soit plutôt par l'amour seul poussées ,
Vous viendrez consoler ces filles délaissées !
Vous viendrez secourir celles qu'en leur bonté
Adoptèrent pour Dieu les Sœurs de Charité,
Ces enfants que l'Église abrite sous son aile,
L'Église, cette mère adorable, immortelle !
Oh ! oui, vous qui croyez au céleste trésor,
Chrétiennes accourez et prodiguez votre or ;
Ouvrez, ouvrez vos mains, pieuses Desdémones ;
Versez sans regarder d'abondantes aumônes ;
Versez, versez, ô vous dont le cœur maternel
Sème ici-bas le bien pour recueillir au ciel !
Et vous, brunes beautés, vous rêveuses créoles ,
Vous qui lisez aussi les saintes paraboles :

**Oh! venez et donnez ; donnez beaucoup ou peu ;
Car donner, voyez-vous, c'est ressembler à Dieu !
Donnez, car en donnant toute femme est bien belle !
Toute femme en donnant a quelque ange près d'elle !
Donnez, car en donnant au pauvre on s'enrichit ;
En donnant à Lazare on donne à Jésus-Christ !**

(1840.)



LA CONVERSION.



Learn to unlearn. (BULWER.)

Hoc unum scio, quod nihil scio. (SOCRATE.)

Vanitas vanitatum, omnia vanitas!

Chaque jour, je le sens, j'apprends pour désapprendre !

Ce qui se passe en moi nul ne peut le comprendre...

C'est un travail qui tend à tout renouveler ;

C'est Dieu qui près de lui va bientôt m'appeler ;

C'est Dieu qui, dissipant toute brume en mon âme,
L'éclaire d'un rayon d'évangélique flamme.
Chaque jour, je le sens, pour le monde et pour tout
Germe au fond de mon cœur un immense dégoût !
L'amour, la gloire et l'or, les ambitieux rêves,
Vanités que sitôt l'Océan jette aux grèves,
Débris sitôt en nous péle-mêle entassés,
Biens si lents à venir et si vite passés ;
Oh ! tout cela pour moi ce n'est plus qu'une écume
Qui s'évapore au feu du soleil qui s'allume ;
Pour moi ce n'est plus rien, et je le livre au vent
Avec tout ce qui fuit en ce monde mouvant,
Avec tous faibles nœuds et toutes fortes chaînes
Que Dieu serre ou défait de ses mains souveraines,
Et que le temps emporte en se riant de nous,
Soit que nous blasphémions ou priions à genoux !
Eh quoi ! sublime enfant à l'âme impérissable,
Je rêverais aussi de bâtir sur le sable ?
Chrétien, j'élèverais ma pyramide aussi,
Moi qu'une aile bientôt doit balayer d'ici,

Moi qui deviens penseur et vieillard avant l'âge ,
Et qui n'ai qu'un instant à vivre sur la plage
Où mugit, en montant de l'abîme profond,
L'inexorable flot que les heures nous font ?
Oh ! non ; sur l'âpre grève où la vague se brise,
Où souffle tour à tour l'ardente et froide brise,
Sur un sol qui s'ébranle, un terrain sablonneux ,
Je ne bâtirai pas : ma demeure est aux cieux !
Pendant mes jours d'exil, de souffrance et d'attente,
Pour prier ici-bas, c'est assez d'une tente.
Ah ! qu'importe au chrétien qu'il vive et meure obscur ,
Pourvu que sur la terre il vive et meure pur,
Pourvu qu'il ait au ciel le seul bien qu'il envie,
Le bonheur éternel et l'éternelle vie !
Qu'importe la vallée ou le sommet divin
D'où l'âme ait pris son vol pour s'élever sans fin :
Des palais tout de marbre ou des huttes d'écorce ,
Elle s'élance au ciel avec la même force !

(1859.)



C'est Dieu qui, dissipant toute brume en mon âme,
L'éclaire d'un rayon d'évangélique flamme.
Chaque jour, je le sens, pour le monde et pour tout
Germe au fond de mon cœur un immense dégoût!
L'amour, la gloire et l'or, les ambitieux rêves,
Vanités que sitôt l'Océan jette aux grèves,
Débris sitôt en nous pêle-mêle entassés,
Biens si lents à venir et si vite passés;
Oh! tout cela pour moi ce n'est plus qu'une écume
Qui s'évapore au feu du soleil qui s'allume;
Pour moi ce n'est plus rien, et je le livre au vent
Avec tout ce qui fuit en ce monde mouvant,
Avec tous faibles nœuds et toutes fortes chaînes
Que Dieu serre ou défait de ses mains souveraines,
Et que le temps emporte en se riant de nous,
Soit que nous blasphemions ou priions à genoux!
Eh quoi! sublime enfant à l'âme impérissable,
Je rêverais aussi de bâtir sur le sable?
Chrétien, j'élèverais ma pyramide aussi,
Moi qu'une aile bientôt doit balayer d'ici,

Moi qui deviens penseur et vieillard avant l'âge,
Et qui n'ai qu'un instant à vivre sur la plage
Où mugit, en montant de l'abîme profond,
L'inexorable flot que les heures nous font?
Oh! non; sur l'âpre grève où la vague se brise,
Où souffle tour à tour l'ardente et froide brise,
Sur un sol qui s'ébranle, un terrain sablonneux,
Je ne bâtirai pas : ma demeure est aux cieux !
Pendant mes jours d'exil, de souffrance et d'attente,
Pour prier ici-bas, c'est assez d'une tente.
Ah! qu'importe au chrétien qu'il vive et meure obscur,
Pourvu que sur la terre il vive et meure pur,
Pourvu qu'il ait au ciel le seul bien qu'il envie,
Le bonheur éternel et l'éternelle vie !
Qu'importe la vallée ou le sommet divin
D'où l'âme ait pris son vol pour s'élever sans fin :
Des palais tout de marbre ou des huttes d'écorce,
Elle s'élance au ciel avec la même force !

(1859.)



LE DÉSENCHANTEMENT.



. La beauté la plus divine
N'est pas celle qu'on voit, mais celle qu'on devine.
(DELILLE.)

L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
(V. HUGO.)

L'amour nous ranime et nous excite.. Il est comme
le premier degré, d'où l'âme, mécontente ici-bas, s'é-
lance vers le Créateur.
(MICHEL-ANGE. *Sonnets.*)

Oui, de loin, dans l'exil, dans mon triste collège,
Je te rêvais divine, en ta robe de neige!

Je rêvais ! j'admirais ! dans mon cœur exalté ,
Je créais une femme , un ange de beauté ;
Ange que je plaçais au-dessus de tout ange
Créé par Raphaël ou bien par Michel-Ange !
Mais , ce n'était qu'un rêve ! — et , le rêve achevé ,
L'ange , d'abord , a fui ; puis , le bonheur rêvé !
Et , dès lors , je n'ai plus essayé de connaître
Quel amour pour la femme en mon cœur pouvait naître ;
Quel amour infini , divin , mystérieux ,
Qui commence sur terre , et continue aux cieux ;
Amour dont Dieu parfois nous jette la semence
Pour nous initier à son amour immense ;
Non , je n'ai plus cherché cet inquiet amour ,
Que l'on rêve éternel , en ce monde d'un jour ;
Mais , n'adorant que Dieu , de qui tout bien émane ,
Qui fait jaillir l'eau vive , et fait tomber la manne ,
Et qui seul à mon cœur peut servir d'aliment ,
Je me suis isolé sous le bleu firmament ;
Et là , pieux , je vis sans nulle inquiétude :
Le chrétien n'est jamais seul dans la solitude !

**Il sait qu'à l'exilé, qui prie et qui bénit,
Dieu prépare en tout lieu son repas et son nid,
Et qu'à travers ce monde, et ses sentiers de fange,
Il a pour le guider vers la patrie.... un ange!**



A UN JEUNE POÈTE DÉCOURAGÉ.



Son génie a brillé dans la nuit du malheur.

(LA HARPE.)

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

(GILBERT.)

La pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute ;

Je l'aime, c'est ma sœur.

(HÉGÉSIPPE MOREAU.)

Quoi ! poète, tu veux exciter la pitié ;

Par la plainte amollir tout cœur pétrifié ?

Quoi ! tu te plains, et veux des plaintes pour aumône ?

Moins homme que l'enfant, fils de Lacédémone ,

Qui, riant sous la dent d'un vorace animal ,
Se laissait déchirer , sans trahir aucun mal ;
Tu te plains ? — Allons donc ! Se plaindre, c'est faiblesse :
Martyr, il faut porter la couronne qui blesse ;
Sainte image de Dieu, dans ta divinité,
Lève le front au ciel ! marche avec dignité !

Enfant, ta faible voix poussa la plainte amère ,
Qui trouve pour écho le doux chant d'une mère ;
Mais, homme, tu dois tout refouler au dedans ;
Sans crier, tout souffrir sur des brasiers ardents ;
Et, martyr du génie ignoré sur la terre ,
Remonter dans le ciel, sublime de mystère ;
Oui, martyr, souffre et meurs ; mais ne te plains jamais :
Enfant jusqu'à ce jour, sois homme désormais !
Rappelle-toi Gilbert, Chatterton , Malfilâtre ,
Hégésippe Moreau ; sans te plaindre et t'abattre ,
Sans gloire et sans fortune, infirme et presque nu ,
Consumé par ton âme, orphelin, méconnu ,

**Souviens-toi de leur sort , de leur lente agonie ;
Et puis , meurs , à ton tour , de la mort du génie !**

**Mais , non ; il faut plutôt vivre et mourir en dieu ;
Errer dans le désert , comme le peuple hébreu ;
Il faut gravir le mont avec ta croix chérie ;
Souffrir ce qu'a souffert le Fils-Dieu de Marie ;
Il faut verser ton sang sur l'arbre de la croix ;
Le verser , en disant : Je suis chrétien ! je crois !
Oui , gloire , oh ! gloire à toi , qui , martyr et fidèle ,
Meurs pour Dieu ; car ta mort , c'est la vie immortelle !**

(1838.)



AUX DAMES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS ⁽¹⁾.



C'est un malheur d'être pauvre ; mais c'est un malheur plus grand encore d'être un mauvais riche.

(SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.)

Le plaisir de donner est incomparable et infini, puisqu'il est divin.

(CHAMPION DE PONTALIER.)

Dans la salle de bal, dans la salle splendide

Où tant de fois a lui votre regard limpide,

(1) Ces vers ont été composés à l'occasion d'une foire en faveur des orphelines, qui a eu lieu dans la *grande salle de bal de la Bourse nouvelle*.

Où le front ruisselant de reflets lumineux
Vous avez tant de fois promené vos grands yeux ;
Dans la splendide salle, oh ! vous accourez toutes
Par des motifs divers et par diverses routes ;
Oh ! oui, vous y viendrez, que ce soit par orgueil,
Folie ou vanité, triple et funeste écueil !
Ou que ce soit plutôt par l'amour seul poussées ,
Vous viendrez consoler ces filles délaissées !
Vous viendrez secourir celles qu'en leur bonté
Adoptèrent pour Dieu les Sœurs de Charité,
Ces enfants que l'Église abrite sous son aile,
L'Église, cette mère adorable, immortelle !
Oh ! oui, vous qui croyez au céleste trésor,
Chrétiennes accourez et prodiguez votre or ;
Ouvrez, ouvrez vos mains, pieuses Desdémones ;
Versez sans regarder d'abondantes aumônes ;
Versez, versez, ô vous dont le cœur maternel
Sème ici-bas le bien pour recueillir au ciel !
Et vous, brunes beautés, vous rêveuses créoles ,
Vous qui lisez aussi les saintes paraboles :

**Oh! venez et donnez ; donnez beaucoup ou peu ;
Car donner, voyez-vous, c'est ressembler à Dieu !
Donnez, car en donnant toute femme est bien belle !
Toute femme en donnant a quelque ange près d'elle !
Donnez, car en donnant au pauvre on s'enrichit ;
En donnant à Lazare on donne à Jésus-Christ !**

(1840.)



LA CONVERSION.



Learn to unlearn.

(BULWER.)

Hoc unum scio , quod nihil scio. (SOCRATE.)

Vanitas vanitatum , omnia vanitas !

Chaque jour, je le sens, j'apprends pour désapprendre !

Ce qui se passe en moi nul ne peut le comprendre...

C'est un travail qui tend à tout renouveler ;

C'est Dieu qui près de lui va bientôt m'appeler ;

C'est Dieu qui, dissipant toute brume en mon âme,
L'éclaire d'un rayon d'évangélique flamme.
Chaque jour, je le sens, pour le monde et pour tout
Germe au fond de mon cœur un immense dégoût !
L'amour, la gloire et l'or, les ambitieux rêves,
Vanités que sitôt l'Océan jette aux grèves,
Débris sitôt en nous pêle-mêle entassés,
Biens si lents à venir et si vite passés ;
Oh ! tout cela pour moi ce n'est plus qu'une écume
Qui s'évapore au feu du soleil qui s'allume ;
Pour moi ce n'est plus rien, et je le livre au vent
Avec tout ce qui fuit en ce monde mouvant ,
Avec tous faibles nœuds et toutes fortes chaînes
Que Dieu serre ou défait de ses mains souveraines ,
Et que le temps emporte en se riant de nous ,
Soit que nous blasphémions ou priions à genoux !
Eh quoi ! sublime enfant à l'âme impérissable,
Je rêverais aussi de bâtir sur le sable ?
Chrétien, j'élèverais ma pyramide aussi,
Moi qu'une aile bientôt doit balayer d'ici ,

Moi qui deviens penseur et vieillard avant l'âge,
Et qui n'ai qu'un instant à vivre sur la plage
Où mugit, en montant de l'abîme profond,
L'inexorable flot que les heures nous font?
Oh! non; sur l'âpre grève où la vague se brise,
Où souffle tour à tour l'ardente et froide brise,
Sur un sol qui s'ébranle, un terrain sablonneux,
Je ne bâtirai pas : ma demeure est aux cieux !
Pendant mes jours d'exil, de souffrance et d'attente,
Pour prier ici-bas, c'est assez d'une tente.
Ah! qu'importe au chrétien qu'il vive et meure obscur,
Pourvu que sur la terre il vive et meure pur,
Pourvu qu'il ait au ciel le seul bien qu'il envie,
Le bonheur éternel et l'éternelle vie !
Qu'importe la vallée ou le sommet divin
D'où l'âme ait pris son vol pour s'élever sans fin :
Des palais tout de marbre ou des huttes d'écorce,
Elle s'élançe au ciel avec la même force !

(1859.)



LE CRI DU JEUNE CHRÉTIEN

HARCELÉ PAR LE MONDE.



Aurea nunc vere sunt secula.

(De Arte amandi, OVIDII.)

Heureux seul le croyant ! car il a l'âme pure ;
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a , sans la chercher , la parfaite beauté ,
Et les trésors divins de la sérénité.

(BABBIER.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?

Chacun me dit : « Travaille, amasse de l'argent ! »

Et moi, vers la céleste sphère

Je m'envole aussitôt, tout fier d'être indigent !

17.

LE CRI DU JEUNE CHRÉTIEN

HARCELÉ PAR LE MONDE.



Aurea nunc vere sunt secula.

(De Arte amandi, OVIDII.)

Heureux seul le croyant ! car il a l'âme pure ;
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a , sans la chercher, la parfaite beauté ,
Et les trésors divins de la sérénité.

(BABBIER.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?

Chacun me dit : « Travaille, amasse de l'argent ! »

Et moi, vers la céleste sphère

Je m'envole aussitôt, tout fier d'être indigent !

17.

LE CRI DU JEUNE CHRÉTIEN

HARCELÉ PAR LE MONDE.



Aurea nunc vere sunt secula.

(De Arte amandi, OVIDII.)

Heureux seul le croyant ! car il a l'âme pure ;
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.

(BABBIER.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?
Chacun me dit : « Travaille, amasse de l'argent ! »
Et moi, vers la céleste sphère
Je m'envole aussitôt, tout fier d'être indigent !

17.

LE CRI DU JEUNE CHRÉTIEN

HARCELÉ PAR LE MONDE.



Aurea nunc vere sunt secula.

(De Arte amandi, OVIDII.)

Heureux seul le croyant ! car il a l'âme pure ;
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a , sans la chercher , la parfaite beauté ,
Et les trésors divins de la sérénité.

(BABBIEK.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?
Chacun me dit : « Travaille, amasse de l'argent ! »
Et moi, vers la céleste sphère
Je m'envole aussitôt , tout fier d'être indigent !

17.

Faut-il qu'abandonnant tes voies,
J'entre comme un martyr dans ce monde pervers ?
Faut-il, mon Dieu, que tu me voies
Fermer encor mes yeux à ta lumière ouverts ?

Mon Dieu ! sois donc sur cette terre
Mon seul guide et sauveur ; trace-moi le chemin ;
Et fais surtout que rien n'altère
Ce que tu mis en moi de pur et de divin.

Oh ! fais que jamais rien d'immonde,
Que jamais rien de bas n'arrête mon regard ;
Et qu'ange exilé dans ce monde,
J'attende en te priant le beau jour du départ !

(1859.)



LE PÉCHEUR CONVERTI A LA VIERGE.



Quis invocavit eam, et non est auditus ab ipsa?
(SAINT BERNARD.)

Omnipotens auxilium tuum, ô Maria!
(CÔME DE JERUSALEM.)

O mère de Jésus, Reine de l'univers,
Que je t'aime en mon âme et te chante en mes vers !
Perdu sur l'Océan où m'a surpris l'orage,
C'est toi seule qui peux me sauver du naufrage ;

Faut-il qu'abandonnant tes voies,
J'entre comme un martyr dans ce monde pervers ?

Faut-il, mon Dieu, que tu me voies
Fermer encor mes yeux à ta lumière ouverts ?

Mon Dieu ! sois donc sur cette terre
Mon seul guide et sauveur ; trace-moi le chemin ;
Et fais surtout que rien n'altère
Ce que tu mis en moi de pur et de divin.

Oh ! fais que jamais rien d'immonde,
Que jamais rien de bas n'arrête mon regard ;
Et qu'ange exilé dans ce monde,
J'attende en te priant le beau jour du départ !

(1839.)



LE PÉCHEUR CONVERTI A LA VIERGE.



Quis invocavit eam, et non est auditus ab ipsa?
(SAINT BERNARD.)

Omnipotens auxilium tuum, ô Maria!
(CÔME DE JERUSALEM.)

O mère de Jésus, Reine de l'univers,
Que je t'aime en mon âme et te chante en mes vers !
Perdu sur l'Océan où m'a surpris l'orage,
C'est toi seule qui peux me sauver du naufrage ;

Qui, riant sous la dent d'un vorace animal,
Se laissait déchirer, sans trahir aucun mal;
Tu te plains? — Allons donc! Se plaindre, c'est faiblesse:
Martyr, il faut porter la couronne qui blesse;
Sainte image de Dieu, dans ta divinité,
Lève le front au ciel! marche avec dignité!

Enfant, ta faible voix poussa la plainte amère,
Qui trouve pour écho le doux chant d'une mère;
Mais, homme, tu dois tout refouler au dedans;
Sans crier, tout souffrir sur des brasiers ardents;
Et, martyr du génie ignoré sur la terre,
Remonter dans le ciel, sublime de mystère;
Oui, martyr, souffre et meurs; mais ne te plains jamais:
Enfant jusqu'à ce jour, sois homme désormais!
Rappelle-toi Gilbert, Chatterton, Malfilâtre,
Hégésippe Moreau; sans te plaindre et t'abattre,
Sans gloire et sans fortune, infirme et presque nu,
Consumé par ton âme, orphelin, méconnu,

**Souviens-toi de leur sort , de leur lente agonie ;
Et puis , meurs , à ton tour , de la mort du génie !**

**Mais , non ; il faut plutôt vivre et mourir en dieu ;
Errer dans le désert , comme le peuple hébreu ;
Il faut gravir le mont avec ta croix chérie ;
Souffrir ce qu'a souffert le Fils-Dieu de Marie ;
Il faut verser ton sang sur l'arbre de la croix ;
Le verser , en disant : Je suis chrétien ! je crois !
Oui , gloire , oh ! gloire à toi , qui , martyr et fidèle ,
Meurs pour Dieu ; car ta mort , c'est la vie immortelle !**

(1838.)



AUX DAMES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS ⁽¹⁾.



C'est un malheur d'être pauvre ; mais c'est un malheur plus grand encore d'être un mauvais riche.

(SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.)

Le plaisir de donner est incomparable et infini, puisqu'il est divin.

(CHAMPION DE PONTALIER.)

Dans la salle de bal, dans la salle splendide

Où tant de fois a lui votre regard limpide,

(1) Ces vers ont été composés à l'occasion d'une foire en faveur des orphelines, qui a eu lieu dans la *grande salle de bal de la Bourse nouvelle*.

Où le front ruisselant de reflets lumineux
Vous avez tant de fois promené vos grands yeux ;
Dans la splendide salle, oh ! vous accourez toutes
Par des motifs divers et par diverses routes ;
Oh ! oui, vous y viendrez, que ce soit par orgueil,
Folie ou vanité, triple et funeste écueil !
Ou que ce soit plutôt par l'amour seul poussées ,
Vous viendrez consoler ces filles délaissées !
Vous viendrez secourir celles qu'en leur bonté
Adoptèrent pour Dieu les Sœurs de Charité,
Ces enfants que l'Église abrite sous son aile,
L'Église, cette mère adorable, immortelle !
Oh ! oui, vous qui croyez au céleste trésor,
Chrétiennes accourez et prodiguez votre or ;
Ouvrez, ouvrez vos mains, pieuses Desdémones ;
Versez sans regarder d'abondantes aumônes ;
Versez, versez, ô vous dont le cœur maternel
Sème ici-bas le bien pour recueillir au ciel !
Et vous, brunes beautés, vous rêveuses créoles ,
Vous qui lisez aussi les saintes paraboles :

**Oh! venez et donnez ; donnez beaucoup ou peu ;
Car donner, voyez-vous, c'est ressembler à Dieu !
Donnez, car en donnant toute femme est bien belle !
Toute femme en donnant a quelque ange près d'elle !
Donnez, car en donnant au pauvre on s'enrichit ;
En donnant à Lazare on donne à Jésus-Christ !**

(1840.)



LA CONVERSION.



Learn to unlearn. (BULWER.)

Hoc unum scio, quod nihil scio. (SOCRATÈ.)

Vanitas vanitatum, omnia vanitas!

Chaque jour, je le sens, j'apprends pour désapprendre !

Ce qui se passe en moi nul ne peut le comprendre...

C'est un travail qui tend à tout renouveler ;

C'est Dieu qui près de lui va bientôt m'appeler ;

C'est Dieu qui, dissipant toute brume en mon âme,
L'éclaire d'un rayon d'évangélique flamme.
Chaque jour, je le sens, pour le monde et pour tout
Germe au fond de mon cœur un immense dégoût!
L'amour, la gloire et l'or, les ambitieux rêves,
Vanités que sitôt l'Océan jette aux grèves,
Débris sitôt en nous péle-mêle entassés,
Biens si lents à venir et si vite passés;
Oh! tout cela pour moi ce n'est plus qu'une écume
Qui s'évapore au feu du soleil qui s'allume;
Pour moi ce n'est plus rien, et je le livre au vent
Avec tout ce qui fuit en ce monde mouvant,
Avec tous faibles nœuds et toutes fortes chaînes
Que Dieu serre ou défait de ses mains souveraines,
Et que le temps emporte en se riant de nous,
Soit que nous blasphémions ou priions à genoux!
Eh quoi! sublime enfant à l'âme impérissable,
Je rêverais aussi de bâtir sur le sable?
Chrétien, j'élèverais ma pyramide aussi,
Moi qu'une aile bientôt doit balayer d'ici,

**Moi qui deviens penseur et vieillard avant l'âge,
Et qui n'ai qu'un instant à vivre sur la plage
Où mugit, en montant de l'abîme profond,
L'inexorable flot que les heures nous font ?
Oh ! non ; sur l'âpre grève où la vague se brise,
Où souffle tour à tour l'ardente et froide brise,
Sur un sol qui s'ébranle, un terrain sablonneux,
Je ne bâtirai pas : ma demeure est aux cieux !
Pendant mes jours d'exil, de souffrance et d'attente,
Pour prier ici-bas, c'est assez d'une tente.
Ah ! qu'importe au chrétien qu'il vive et meure obscur,
Pourvu que sur la terre il vive et meure pur,
Pourvu qu'il ait au ciel le seul bien qu'il envie,
Le bonheur éternel et l'éternelle vie !
Qu'importe la vallée ou le sommet divin
D'où l'âme ait pris son vol pour s'élever sans fin :
Des palais tout de marbre ou des huttes d'écorce,
Elle s'élance au ciel avec la même force !**

(1859.)



LE CRI DU JEUNE CHRÉTIEN

HARCELÉ PAR LE MONDE.



Aurea nunc vere sunt secula.

(De Arte amandi, OVIDII.)

Heureux seul le croyant ! car il a l'âme pure,
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.

(BABBIA.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?

Chacun me dit : « Travaille, amasse de l'argent ! »

Et moi, vers la céleste sphère

Je m'envole aussitôt, tout fier d'être indigent !

17.

Faut-il qu'abandonnant tes voies,
J'entre comme un martyr dans ce monde pervers ?

Faut-il, mon Dieu, que tu me voies
Fermer encor mes yeux à ta lumière ouverts ?

Mon Dieu ! sois donc sur cette terre
Mon seul guide et sauveur ; trace-moi le chemin ;
Et fais surtout que rien n'altère
Ce que tu mis en moi de pur et de divin.

Oh ! fais que jamais rien d'immonde,
Que jamais rien de bas n'arrête mon regard ;
Et qu'ange exilé dans ce monde,
J'attende en te priant le beau jour du départ !

(1859.)



LE PÉCHEUR CONVERTI A LA VIERGE.



Quis invocavit eam, et non est auditus ab ipsa?
(SAINT BERNARD.)

Omnipotens auxilium tuum, ô Maria!
(CÔME DE JERUSALEM.)

O mère de Jésus, Reine de l'univers,
Que je t'aime en mon âme et te chante en mes vers !
Perdu sur l'Océan où m'a surpris l'orage,
C'est toi seule qui peux me sauver du naufrage ;

AUX DAMES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS ⁽¹⁾.



C'est un malheur d'être pauvre ; mais c'est un malheur plus grand encore d'être un mauvais riche.

(SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.)

Le plaisir de donner est incomparable et infini, puisqu'il est divin.

(CHAMPION DE PONTALIER.)

Dans la salle de bal, dans la salle splendide

Où tant de fois a lui votre regard limpide,

(1) Ces vers ont été composés à l'occasion d'une foire en faveur des orphelines, qui a eu lieu dans la *grande salle de bal de la Bourse nouvelle*.

Où le front ruisselant de reflets lumineux
Vous avez tant de fois promené vos grands yeux ;
Dans la splendide salle, oh ! vous accourez toutes
Par des motifs divers et par diverses routes ;
Oh ! oui, vous y viendrez, que ce soit par orgueil,
Folie ou vanité, triple et funeste écueil !
Ou que ce soit plutôt par l'amour seul poussées ,
Vous viendrez consoler ces filles délaissées !
Vous viendrez secourir celles qu'en leur bonté
Adoptèrent pour Dieu les Sœurs de Charité,
Ces enfants que l'Église abrite sous son aile,
L'Église, cette mère adorable, immortelle !
Oh ! oui, vous qui croyez au céleste trésor,
Chrétiennes accourez et prodiguez votre or ;
Ouvrez, ouvrez vos mains, pieuses Desdémones ;
Versez sans regarder d'abondantes aumônes ;
Versez, versez, ô vous dont le cœur maternel
Sème ici-bas le bien pour recueillir au ciel !
Et vous, brunes beautés, vous rêveuses créoles ,
Vous qui lisez aussi les saintes paraboles :

**Oh! venez et donnez ; donnez beaucoup ou peu ;
Car donner, voyez-vous, c'est ressembler à Dieu !
Donnez, car en donnant toute femme est bien belle !
Toute femme en donnant a quelque ange près d'elle !
Donnez, car en donnant au pauvre on s'enrichit ;
En donnant à Lazare on donne à Jésus-Christ !**

(1840.)



LA CONVERSION.



Learn to unlearn. (BULWER.)

Hoc unum scio, quod nihil scio. (SOCRATE.)

Vanitas vanitatum, omnia vanitas!

Chaque jour, je le sens, j'apprends pour désapprendre !

Ce qui se passe en moi nul ne peut le comprendre...

C'est un travail qui tend à tout renouveler ;

C'est Dieu qui près de lui va bientôt m'appeler ;

C'est Dieu qui, dissipant toute brume en mon âme,
L'éclaire d'un rayon d'évangélique flamme.
Chaque jour, je le sens, pour le monde et pour tout
Germe au fond de mon cœur un immense dégoût !
L'amour, la gloire et l'or, les ambitieux rêves,
Vanités que sitôt l'Océan jette aux grèves,
Débris sitôt en nous pêle-mêle entassés,
Biens si lents à venir et si vite passés ;
Oh ! tout cela pour moi ce n'est plus qu'une écume
Qui s'évapore au feu du soleil qui s'allume ;
Pour moi ce n'est plus rien, et je le livre au vent
Avec tout ce qui fuit en ce monde mouvant ,
Avec tous faibles nœuds et toutes fortes chaînes
Que Dieu serre ou défait de ses mains souveraines ,
Et que le temps emporte en se riant de nous ,
Soit que nous blasphémions ou priions à genoux !
Eh quoi ! sublime enfant à l'âme impérissable,
Je rêverais aussi de bâtir sur le sable ?
Chrétien, j'élèverais ma pyramide aussi,
Moi qu'une aile bientôt doit balayer d'ici ,

Moi qui deviens penseur et vieillard avant l'âge,
Et qui n'ai qu'un instant à vivre sur la plage
Où mugit, en montant de l'abîme profond,
L'inexorable flot que les heures nous font ?
Oh ! non ; sur l'âpre grève où la vague se brise,
Où souffle tour à tour l'ardente et froide brise,
Sur un sol qui s'ébranle, un terrain sablonneux,
Je ne bâtirai pas : ma demeure est aux cieux !
Pendant mes jours d'exil, de souffrance et d'attente,
Pour prier ici-bas, c'est assez d'une tente.
Ah ! qu'importe au chrétien qu'il vive et meure obscur,
Pourvu que sur la terre il vive et meure pur,
Pourvu qu'il ait au ciel le seul bien qu'il envie,
Le bonheur éternel et l'éternelle vie !
Qu'importe la vallée ou le sommet divin
D'où l'âme ait pris son vol pour s'élever sans fin :
Des palais tout de marbre ou des huttes d'écorce,
Elle s'élance au ciel avec la même force !

(1859.)



LE CRI DU JEUNE CHRÉTIEN

HARCELÉ PAR LE MONDE.



Aurea nunc vere sunt secula.

(De Arte amandi, OVIDII.)

Heureux seul le croyant ! car il a l'âme pure ;
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a , sans la chercher , la parfaite beauté ,
Et les trésors divins de la sérénité.

(BABBIER.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?

Chacun me dit : « Travaille , amasse de l'argent ! »

Et moi , vers la céleste sphère

Je m'envole aussitôt , tout fier d'être indigent !

17.

Faut-il qu'abandonnant tes voies,
J'entre comme un martyr dans ce monde pervers ?
Faut-il, mon Dieu, que tu me voies
Fermer encor mes yeux à ta lumière ouverts ?

Mon Dieu ! sois donc sur cette terre
Mon seul guide et sauveur ; trace-moi le chemin ;
Et fais surtout que rien n'altère
Ce que tu mis en moi de pur et de divin.

Oh ! fais que jamais rien d'immonde,
Que jamais rien de bas n'arrête mon regard ;
Et qu'ange exilé dans ce monde,
J'attende en te priant le beau jour du départ !

(1859.)



LE PÉCHEUR CONVERTI A LA VIERGE.



Quis invocavit eam, et non est auditus ab ipsa ?
(SAINT BERNARD.)

Omnipotens auxilium tuum, ô Maria !
(CÔME DE JERUSALEM.)

O mère de Jésus, Reine de l'univers,
Que je t'aime en mon âme et te chante en mes vers !
Perdu sur l'Océan où m'a surpris l'orage,
C'est toi seule qui peux me sauver du naufrage ;

Toi le phare béni, le guide des pécheurs ;
Toi qui sais compatir aux plus grandes douleurs.
Oui, tous nous le croyons, ô divine Marie,
Quels que soient ses péchés, nul en vain ne te prie :
Ce qu'on t'a demandé tu l'as toujours donné ,
Et nul par toi jamais ne fut abandonné.
Ton cœur aime chacun, entend chaque prière ;
Pour tous ton cœur, Marie, est celui d'une mère !
Le pécheur qui t'implore est sûr d'être écouté ;
Il connaît ton amour, ton immense bonté ,
Les trésors infinis de ta miséricorde ;
Il sait tout le pouvoir que Dieu même t'accorde ;
Il le sait, ô Marie ! il le sent chaque jour ;
Aussi, brûlante encor d'espérance et d'amour,
Mon âme sur ton âme enfin s'est reposée ;
Car mon âme a besoin de céleste rosée :
Pour qu'elle refleurisse en toute sa beauté,
Qu'elle devienne encore un lis de chasteté ,
Pour qu'il ne reste en elle aucune impure trace,
Il ne faut qu'un rayon du soleil de la grâce...

**Un rayon... et c'est toi qui, du trône éternel,
Le feras luire en moi; toi qui peux tout au ciel;
Toi la femme angélique et la reine des anges
Pour qui tout l'univers n'a qu'amour et louanges!**



L'Arbre Évangélique.



Fit arbor, facit ramos magnos, ita ut volucres
cœli veniant, et habitent in ramis ejus, requies-
cant et nidulentur.

**Pauvre oiseau, fatigué par la foule sceptique,
Je viens me reposer sur l'arbre évangélique ;
Sur ses rameaux divins je viens bâtir mon nid,
Car là seul vient bâtir l'oiseau que Dieu bénit ;**

Là seul, l'oiseau du ciel, joyeux, s'envole et plane,
S'abreuve de rosée et se nourrit de manne ;
Là seul, toujours bercé d'ineffables concerts,
Il s'endort, plein de calme, au milieu des déserts.
Oui, toute âme, élevée au-dessus de la terre,
Trouve sur l'arbre saint l'onde qui désaltère,
La feuille qui l'abrite, et le fruit qui nourrit ;
Car cet arbre est celui qu'a planté Jésus-Christ.
C'est là que, loin du monde, aux tempêtes funestes,
L'homme vit avec l'ange et les choses célestes ;
C'est là que tous les saints, de rameaux en rameaux,
Ont monté jusqu'au faite où finissent nos maux ;
Qu'ombragés du soleil par des feuilles mystiques,
Ils ont fait retentir leurs sublimes cantiques,
Et que, rêvant les biens qui leur étaient promis,
En implorant Marie, ils se sont endormis.

Salut donc, arbre saint, que l'univers admire ;
Toi, qui sur toute plaie as répandu ta myrrhe ;
Toi, dont le doux parfum et le fruit savoureux
Ont guéri du péché tant d'hommes malheureux ;

Salut ! car, loin du monde, et de sa folle orgie,
Sous ton dôme sacré, las, je me réfugie;
Las, je viens à mon tour chercher sur tes rameaux
Une place à côté des célestes oiseaux !

(1840.)



LA SOLITUDE AVEC DIEU.



Heureux l'homme qui vit et qui meurt solitaire.

(A. BARBIER.)

Ille placet Deo, cui placet Deus.

(SAINT AUGUSTIN.)

**Ah ! j'ai souvent rêvé la sainte antiquité,
Ces hommes qui vivaient au désert de Scéthé ;
Qui , pour n'aimer que Dieu , se faisant solitaires ,
Loin des villes , peuplaient d'immenses monastères ;**

Qui, dans la Thébaïde, exilés par la foi,
Méditaient l'Écriture et pratiquaient la loi :
Et, triste, m'éloignant de la foule et des villes,
Qu'agitent tant de flots, tant de passions viles,
Où règnent l'égoïsme, et l'or divinisé,
Sous l'arbre du désert je me suis reposé :
Et j'ai compris combien la vie évangélique,
En le purifiant, rendait l'homme angélique ;
Combien le cœur, qu'isole un profond sentiment,
S'élançait de la terre au vaste firmament,
De prière en prière, et d'extase en extase,
Jusqu'au divin soleil, dont la lumière embrase ;
Dont le rayon mystique, éclairant le cerveau,
Révèle à l'œil interne un monde tout nouveau :
Chrétien, laissez-moi donc, loin des terrestres voies,
Dans l'océan du ciel puiser toutes mes joies ;
M'élevant vers la voûte, où s'abîme, en son vol,
Mon esprit qui suit l'aigle et dédaigne le sol ;
Mesurant le grand arc du limpide élysée,
Laissez-moi m'inonder de céleste rosée ;

**Immortel colibri , me nourrir de ce miel ,
Que distillent les fleurs , qui poussent dans le ciel ;
Oh! oui , laissez-moi boire , au ciel , dans le calice ,
Où l'ange , près de Dieu , s'abreuve de délice ;
Et des blancs chérubins suivant les légions ,
M'envoler et me perdre aux pures régions ;
Car , les saints me l'ont dit : loin d'un monde de fange ,
L'homme , en montant bien haut , peut devenir un ange !**

(1840.)



RAVISSEMENT.



Ne pensez-vous point quelquefois, si ce que vous voyez du ciel est si beau, combien ce que vous n'en voyez pas doit l'être encore davantage ? Si vos yeux sont trop faibles pour aller jusque là, allez-y en esprit. Montez jusqu'au ciel des cieux, jusqu'à cette lumière inaccessible et pleine d'une sainte horreur, jusqu'à ce peuple d'anges et d'archanges !

(CHRYSOSTÔME.)

Marie, modèle des vierges, par une pudeur merveilleuse ne leva point les yeux pour regarder l'ange qui la saluait.

(SAINT AMBROISE.)

**C'était un de ces soirs de chaude exhalaison ,
Où la lumière à flots ruisselle à l'horizon.
Le soleil , saluant l'immobile nature ,
Rayonnait à travers sa verte chevelure ;**

Et de ses reflets d'or, colorant un ciel bleu ,
Fondait l'azur limpide en des laves de feu.
L'air était doux et pur à toutes les poitrines ;
Les arbres exhalaient d'enivrantes résines ;
Et, ce soir, tout semblait d'amour s'épanouir ;
Tout semblait s'animer, palpiter et jouir !
Et, moi, je poursuivais ma lente promenade
Au milieu des grands pins , vibrante colonnade ;
Seul , j'allais , je marchais dans ces immenses bois ;
Je marchais , j'écoutais d'innombrables voix ,
Des chants d'oiseaux , des cris d'insectes invisibles ,
Concerts mystérieux , chœurs incompréhensibles ,
Harmonie éveillée aux myriades d'archets
Qui tremblent , sous la feuille , ou dans l'herbe cachés !
Je marchais , j'écoutais cet innombrable orchestre ,
Cet organe imposant de toute voix terrestre ;
Ce mélange inouï , confus , universel
D'hymnes , qu'en son repos écoute l'Éternel !
Je marchais... mais , soudain , oh ! je fis une halte
Sous le dôme , où le cœur se recueille et s'exalte ;

Dans le temple , où l'on sent se raviver la foi :
Et , le souffle d'en haut planant autour de moi ,
Une aile m'emportant d'extases en extases ,
Je vis du Paradis les plus divines phases !
Je vis , et je heurtai dans de profonds chemins
Des phalanges d'Élus , d'Anges , de Chérubins !...
Et , plein d'un saint transport , d'une sainte allégresse ,
J'eus comme l'avant-goût de l'ineffable ivresse ;
De ce torrent , ce flot , intarissable et pur ,
Qui jaillit au-delà de notre globe obscur !...
Puis , j'allais et venais , planant sur la montagne ,
D'où mon œil dominait la céleste campagne.
Du haut de la colline , aux ombreux oliviers ,
Descendaient , en chantant , des Anges par milliers.
Foulant de ses pieds blancs la pelouse sacrée ,
La milice du Ciel de fleurs était parée ;
Dans son vol agitant des nuages d'encens ,
Elle inondait mon cœur de parfums ravissants.
Et , je voyais Marie , en sa robe azurée ;
Marie immaculée , adorable , adorée !

Boussole de salut , aimant des matelots
Que l'orage du vice égare sur les flots!
Marie , ange sauveur, vierge et modeste femme,
Mère de Jésus-Christ , épouse de toute âme
Qui se conserve pure ; Ève au cœur maternel,
La plus belle sur terre et la plus belle au ciel ;
La seule qui de tous soit aimée et bénie ;
La seule dont le nom soit toute une harmonie.
Marie, oh ! c'est-à-dire , amour, foi, chasteté ;
Miroir de l'Évangile, où tout est reflété ;
Tout ce qu'un cœur divin rêve , adore , imagine
De beauté virginal et de grâce divine !
Marie enfin , Marie , ange médiateur
Entre l'homme et son Fils , le Christ et le pécheur ;
Femme qui prie et plaide , amoureuse , éloquente ,
Pour toute âme qui souffre , et pleure pénitente ! —
Oh ! oui , je la voyais , elle et tous les Élus ;
Ces hommes qui sont morts , embaumés de vertus ;
Qui , par l'âme et le corps détachés de la terre ,
Ont abrité leurs fronts sous l'Évangile austère ;

Tous ces graves Chrétiens, ces sublimes croyants,
Qui passèrent leur vie en de pieux élans;
Et qui, fuyant le monde, où le plus fort succombe,
Avaient fait du désert comme une immense tombe !...
Puis, montant lentement dans les cieus étoilés,
Anges, Marie, Élus, tous se sont envolés :
Et j'entendis un bruit de harpes éloignées,
Qui chantent l'espérance aux âmes résignées ;
J'entendis comme un bruit de flots harmonieux,
Comme les sons d'un orgue, ébranlé dans les cieus :
Et j'écoutai, ravi ! j'écoutai, sans haleine !
A genoux, j'écoutai la musique lointaine !
Je l'écoutai, ravi d'extatique bonheur !
Je l'écoutai de l'âme, et la buvais du cœur !

(1858.)



L'IMMORTALITÉ.



Mortem quid ultra est?... vita.

(SENEC.)

Oui, l'homme n'est qu'un ver dans la création ;
Mais d'un ver qui périt se forme un papillon.

(ISNAUD.)

Frère, si tant de fois, inquiet, j'ai sondé
La tombe, où rentre enfin l'homme dépossédé ;
L'abîme de la mort!... Oh! crois-moi, tendre frère,
C'est qu'en mon cœur s'agite une pensée amère,

Une immense douleur, un plus immense espoir ;
C'est que Louise est morte... et je veux la revoir !...
Non, non, la mort n'est pas une éternelle absence !
La mort n'est pas ce que le froid sceptique pense !
Non, le passé n'est pas l'aride souvenir :
C'est la terre de vie où germe l'avenir :
Qui se souvient, espère ; et malheur au sceptique
Pour qui l'éternité n'est qu'un rêve mystique !
Malheur à qui rencontre un marbre de tombeau ,
Sans qu'en même temps luise un immortel flambeau !
Malheur à ceux dont l'âme, en ce monde flétrie ,
Voit baisser le soleil de la sainte Patrie :
Pour eux, tout devient nuit ; les cieus sont obscurcis ;
Entre un double mystère ils marchent indécis ;
Sous le doute de plomb, le poids qui les opprime ,
Ils marchent, agités, de l'abîme à l'abîme ;
Du lit, où tout s'éveille, à la fosse où tout dort ;
Du berceau de la vie au berceau de la mort ;
Du monde, où le rayon vient frapper la paupière,
Au monde, où tout s'éteint sous l'immobile pierre ;

Oui , pour eux la nature est nue , affreuse , en deuil !
Ils lui jettent à peine un désolant coup d'œil !
Pour eux , l'arbre n'a plus que des feuilles funèbres ;
Ils errent , sans étoile , au milieu des ténèbres ;
Et tout dans l'univers leur parle du néant...
Ab ! malheur, ai-je dit , malheur au mécréant !
Le cœur enveloppé de doute et de mystère ,
Pèlerin sans espoir, il passe , solitaire ,
Des langes du berceau dans les plis du linceul ;
Solitaire , en ce monde , et , dans la tombe , seul !
Car, fils de la matière , il ne croit pas aux anges ,
Qui débarrassent l'homme et l'enfant de leurs langes ,
Sur des fronts , rayonnants de divine beauté ,
Font luire l'arc-en-ciel de l'immortalité !
Il ne va pas , à l'heure où naît le crépuscule ,
Où l'air , plus frais et pur , dans l'espace circule ;
Où l'âme , épanouie à tout souffle béni ,
Nage , plonge , s'abîme , ondule à l'infini ;
Il ne va pas sondant , interrogeant la voûte ,
Cherchant à découvrir cette idéale route ,

Ce chemin qui conduit de notre terre au ciel ,
Des demeures de l'homme aux pieds de l'Eternel !
Non , son âme jamais , intimement émue ,
Ne s'élève et ne plane au-dessus de la nue !
Non , jamais dans son cœur , comme en un sol sacré ,
N'a coulé quelque flot , qui l'a désaltéré !
Non , jamais il ne sent un pouvoir magnétique ,
Une invincible force , un élan extatique ,
Une aspiration vers ce pôle aimanté ,
Vers ce centre où l'esprit sans cesse a gravité !
Et pourtant , entre l'homme et le Dieu , qu'il blasphème ,
Est un nœud filial : Dieu le bénit et l'aime !
Oui , l'homme sent qu'il est en ce monde enchaîné ;
Il souffre son exil , comme un roi détrôné ;
Je ne sais quel instinct mystérieux , intime ,
Lui dit qu'il fut créé pour un monde sublime ;
Qu'au-delà de l'esprit s'ouvre un autre horizon ;
Et que la foi commence où finit la raison !...
Oh ! tout cela pour moi , ce n'est pas un problème ;
On ne voit plus écrit sur mon visage blême

Le doute , épais nuage !... Oh ! non , moi , j'ai la foi ;
Mais toi , qui ne l'as pas , où vas-tu ? réponds-moi.
Toi , dont l'âme a palpé le néant de la vie ;
Dont l'âme , avant le corps , de tout est assouvie ;
Dis-moi , quel est ton but ? — Je ne sais , réponds-tu ;
Et l'existence pèse à ton front abattu ;
Et , comme un naufragé sur sa barque en détresse ,
Ton angoisse est horrible , horrible est ta tristesse !
Dans ton cœur sans rosée , infertile terroir ,
Ne germent que le doute et le froid désespoir ;
Ton cœur , aride champ de pierres et d'épines ,
Où ne tombent jamais les semences divines !...
Ah ! c'est qu'il faut au cœur la foi pour le nourrir :
Avec elle , tout pousse et tout doit reflleurir ;
Sans elle , tout périt , se dessèche dans l'âme :
Choisis donc ; que veux-tu ? La glace , ou bien la flamme ?
Que veux-tu ? Que veux-tu ? La vie , ou bien la mort ?
Le doute , ou bien la foi ? la tempête , ou le port ?
Le tout , ou le néant ? — Pétri de la matière ,
Iras-tu pour toujours dormir au cimetière ;

Ou bien , de cette chair, abandonnée aux vers,
Dois-tu renaître un jour dans un autre univers?
Oh! oui , tu dois revivre! Oui, soulevant la pierre ,
Ressuscitant ainsi que le Christ au Calvaire ,
Immortel , tu verras se lever l'avenir,
Qui commence au tombeau , pour ne jamais finir !

Nouvelle-Orléans, 1837.



LA SOLITUDE.

A M^{me} ***.



Vous ne serez pas semblables à ces lâches Israélites qui, dans le désert, lassés et fatigués des chemins et ennuyés de la solitude, rampaient sur la terre : vous vous animerez à la perfection, vous demandant sans cesse, avec saint Arsène, ce que vous êtes venu faire dans la religion : *Arseni, Arseni, ad quid venisti ?*

(LA CHÉTARDIE.)

Comme la colombe sortie de l'arche de Noé, nous ne trouverons à reposer nos cœurs qu'en Dieu, d'où ils sont sortis.

(SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

Mihi oppidum carcer est, et solitudo paradisus.

(SAINT JÉRÔME.)

Oh! pourquoi donc vouloir dans un monde étourdi
Me pousser, moi jeune homme au cœur si recueilli?

Pourquoi toujours parler au disciple d'Arsène
D'un profane salon , d'une fête mondaine ?
Pourquoi troubler sa paix ; jeter jusqu'à ses pieds
Le bruit étourdissant des plaisirs oubliés ?

Madame , laissez-moi : j'aime la solitude ;
Je puise un miel suave en ma pieuse étude :
La prière du soir, l'oraison du matin ;
Un feuillet de la Bible , ou de saint Augustin ;
La méditation , ou bien la rêverie ;
Quelques vers , composés pour la chaste Marie ;
Dieu, madame , voilà ce qu'il faut à mon cœur ;
Voilà ce qu'ici-bas , *moi* , j'appelle bonheur !...

Les sages , en tout temps , ont vécu solitaires ;
Ils ont toujours aimé les maximes austères ;
On les a vus peupler les déserts d'Orient ;
Ils ont passé leur vie , ils sont morts en priant.
Oh ! j'ai lu leur histoire , en miracles féconde !
Ces anges de la terre ont étonné le monde ;
S'exilant des cités , s'isolant sur les monts ,
Vers la voûte céleste ils élevaient leurs fronts ;

Et les bois du Liban , et les déserts antiques ,
Retentissaient partout de leurs pieux cantiques :
Je veux les imiter ; car le Dieu que je sers
Aime bien qu'on le serve au milieu des déserts ;
Là , devant le tableau d'une vierge nature ,
Je médite à genoux la céleste Écriture ;
Et comme le parfum , qu'exhale l'encensoir ,
Mes prières au ciel montent , matin et soir.
Laissez-moi donc , madame : au disciple d'Arsène
Il faut plus que le bruit d'une fête mondaine ;
Plus que les flots changeants d'une orageuse mer :
La solitude est douce , et le monde est amer !!

Paris , janvier 1844.



SOUVENIRS DE BRETAGNE.



La Bretagne, c'est géographiquement la Péninsule, et moralement l'Espagne de la France. Elle a le courage, elle a le dédain des vains plaisirs et des fausses lumières; elle a la patience dans les travaux; elle a jusqu'au dédain de la vie, comme elle.

(BIOGRAPHIE DES CROYANTS CÉLÈBRES.)

Il semble que, couverte d'églises, de croix et de chapelles, elle soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés.

(SOUVESTRE.)

Flectitur iratus, voce rognante, Deus.

(OVIDIUS.)

La Bretagne !.. ô Bretagne, ô terre de la foi,
Sans cesse avec amour mon cœur penche vers toi;
Vers ta côte déserte, oiseau de la tempête,
Sans cesse je m'élançe, aux cris de la mouette!

L'Armorique !... ô patrie, ô berceau de Brizeux,
D'Edouard Turquety ; nourrice de tous ceux .
Dont les noms immortels, les noms si pleins de gloire,
Groupés en *voie-lactée*, ont formé ton histoire,
Ta poétique histoire ; — ô vieux sol, où sont nés,
D'abord Chateaubriand , ensuite Lamiennais ;
Sans cesse, en écoutant gémir mes cyprières ,
Je crois être au milieu de tes sèches bruyères ;
Je crois, dans mes roseaux et mes champs de maïs,
Retrouver les soupirs de tous tes bois taillis ;
Sans cesse un souvenir de bonheur me rappelle
Le collège de Nante , et sa vieille Chapelle ;
L'allée, où tant de fois j'ai promené mes pas,
Sous les grands marronniers, les blancs acacias,
Moi qui semblais, alors, si rêveur aux élèves :
Ah ! c'est que, tout enfant, j'avais de vagues rêves ;
Je presentais déjà , triste pressentiment !
Tout le vide qui naît du désenchantement ;
Tout ce qu'en traversant cette épineuse terre,
J'aurais à supporter, sans l'amour d'une mère ,

Seul amour qui renferme en soi toutes vertus,
Et qu'on ne comprend bien que lorsqu'on ne l'a plus !
Oui, je les vois toujours, du fond de ma pinière,
Les arbres du collège et de la *Collinière* ;
Je me rappelle encor chaque antique tilleul ,
Sous lequel , méditant , j'allais m'asseoir tout seul ;
Sous lequel, le cœur plein d'amère rêverie ,
Attristé, je songeais aux bois de la patrie ;
Aux bayous , ombragés de cyprès inclinés ;
A mille objets , en moi vaguement dessinés :
Et je pleurais, hélas! ma liberté sauvage ;
Ma forêt et ses bruits, mon lac et son rivage ;
La hutte , où l'Indien ne reste qu'une nuit ;
Et l'arbre qu'il abat pour en cueillir le fruit...:
Je me rappelle tout ; dans ma jeune mémoire
Revivent, tour à tour, mes amis de la Loire ;
Tous mes amis, si bons ; toi d'abord , ô Snowden ,
Fils des climats brumeux de Pope et de Dryden ;
Toi dont les yeux , remplis de douceur angélique ,
Expriment ta croyance au culte catholique.

Que de fois , que de fois je me suis rappelé
Tes paroles , tombant dans mon cœur isolé ;
Ta voix , m'interprétant le céleste Évangile ,
Me traduisant Homère , ou m'expliquant Virgile :
Et j'ai senti , Snowden , que ton doux souvenir
Fleurirait à jamais dans mon sombre avenir ;
Oui , toujours je verrai ta sereine figure ,
Ce limpide miroir de ton ame si pure :
J'oublierais plus d'un nom et d'un homme , ici-bas ,
Mais toi , mais toi , Snowden , je ne t'oublierais pas ;
Quel que soit mon destin , sous quelque ciel que j'erre ,
Je t'aimerai toujours , ô fils de l'Angleterre !

Et toi , savant Breton , ô fraternel Genu ,
Toi qui te fis l'ami d'un enfant inconnu ;
D'un créole , égaré sous le ciel de l'Europe ;
Toi pour qui je lisais l'*Iliade* de Pope ,
Le *Paradis Perdu* de l'austère Milton ;
Crois-tu que je t'oublie , helléniste Breton ?
Dis , crois-tu que le cœur de l'enfant d'Amérique
Ne bénit plus le nom d'un frère d'Armorique ?

C'est toi , qui me prenant , chaque jour , par la main ,
Me conduisais joyeux sur chaque *grand chemin* ;
Et comme un jeune ami dont l'homme s'accompagne ,
Je te suivais partout , à travers la campagne ;
Partout je te suivais , orphelin exilé ,
Sur les bords de la Loire , et dans les champs de blé ;
Et là , tu m'apprenais la langue de Racine ;
Tu jetais dans mon cœur la foi , plante divine ;
La foi , perle d'en haut , au-dessus de tout or ;
La foi , don de la grâce , ineffable trésor !
Et tu parles d'oubli ? tu crois qu'en la savane ,
De mes amis absents le souvenir se fane ?

Et toi , Dubreil , et toi , type du bon pasteur ;
D'un fidèle troupeau vertueux conducteur ;
Tu vis au Pellerin ; tu vis dans ta retraite ,
Comme au désert jadis vivait l'anachorète.
Le paysan breton obéit à ta voix ,
Comme à celle du Christ qui mourut sur la croix.
Dans la gothique église , où la foi le convie ,
Il écoute à genoux les *paroles de vie* ;

De ta bouche il entend de célestes discours ,
Et reçoit de ta main un paternel secours.
Que de fois , plein d'amour, de tendresse sacrée ,
Tu ramènes à Dieu sa *brebis égarée* !
Souriant , que de fois tu comptes , réunis
Dans le bercail du Christ, tous tes agneaux bénis !
O bon pasteur, si plein de charité divine ,
D'ici je crois te voir sur ta sainte colline :
Dans un recueillement extatique , tu lis
Le chef-d'œuvre *inspiré* de Thomas d'A' Kempis ;
Ce guide du chrétien , ce miroir de l'ascète ;
Le plus beau livre, après la Bible qu'il reflète !
Je te vois... et , peut-être , as-tu souvent pensé
Que ton nom de mon cœur s'était presque effacé !
Peut-être , en me voyant fuir la grève celtique ,
As-tu dit : « On oublie , en passant l'Atlantique ! »
Oh ! non , je ne t'ai pas oublié , bon pasteur ;
Je n'ai pas oublié mon premier confesseur :
Mon cœur n'est pas de ceux où le flot de l'absence
Efface enfin l'amour et la reconnaissance :

Je me souviens de vous, Snowden , Genu , Dubreil ,
De mon inculte esprit triple et fécond soleil !
Je me souviens aussi de vous , femmes bretonnes ,
Vous qui pour le créole avez été si bonnes ;
Vous qui m'avez aimé comme on aime un enfant ;
Et qu'à mon tour aussi j'aime et regrette tant !
Je viens donc vous payer mon tribut de poète :
Oh ! la reconnaissance est la plus sainte dette !
Il faut craindre l'ingrat , à tout âge , en tout lieu ;
Car l'ingrat envers l'homme est ingrat envers Dieu !
Non , je ne pense pas à la Bretagne , à Nantes ,
Sans que mon cœur vous pleure , ô familles aimantes !
Ah ! comme j'étais jeune , heureux et plein d'espoir ;
Comme j'étais enfant au collège, où le soir,
Ému, je contemplais , à genoux , mon étoile (1) ;
Mon amante mystique et qui pour tous se voile ;

(1) Le premier amour, le plus pur, et le seul vrai peut-être, c'est un amour idéal, mystique ; c'est le vague pressentiment de l'amour terrestre ; c'est l'image symbolique et ravissante d'une réalité toujours infiniment au-dessous de l'espérance. Aussi, après bien des désenchantements sur la terre, l'âme remonte-t-elle vers le ciel, pour y chercher un objet digne de

**Ma Vierge, scintillante au milieu de l'azur ;
Insaisissable objet de l'amour le plus pur ;
Symbole rayonnant de la femme introuvable,
Que notre âme imagine en un jour ineffable ;
Cet idéal qu'on rêve, et qu'on cherche partout ;
Qui, malgré le réel, reste toujours debout ;
Nous console, en nos jours de doute et de tristesse ;
Et garde au fond du cœur l'éternelle jeunesse.
Comme alors, au dortoir, je contemplais souvent
Mon étoile, à travers le feuillage mouvant,
Les rameaux agités du grand tilleul si sombre,
Mon étoile, si chaste entre ses sœurs sans nombre !
Mais, depuis... Ah ! depuis, chassé du paradis,
J'erre en d'affreux déserts, sans trouver d'oasis ;
Altéré, je poursuis la fontaine d'eau vive ;
Le fleuve, et l'arbre vert qui pousse sur sa rive ;**

son culte ; un ange, une femme divine, c'est-à-dire Marie, Stella, l'Etoile, le Lis, la Rose mystique. Voilà quelle a été la première, et quelle sera la dernière Stella de l'auteur de ces poésies : son culte pour Marie a été son premier, et sera son dernier culte.

J'erre , seul en ce monde , où le ciel m'exila ;
Et je n'ose lever les yeux vers ma Stella !...
Stella ! Stella ! pardon , si je fus infidèle :
Je te salue encor , de toutes la plus belle !
Je te salue , ô toi , le plus pur diamant ,
La plus divine fleur éclosé au firmament ;
Toi qu'entre tant de sœurs ma pensée a choisie ,
O reine de l'amour et de la poésie !...
L'amour ! la poésie ! ô mes divinités !
De tant de biens , ô biens qui , seuls , me soient restés !...
Mais , non ; vous m'avez fui : je me rappelle l'âge ,
Où m'a séduit l'amour , prestigieux mirage ;
L'âge d'ardente foi , de folle illusion ,
Où , naïf , je rêvais la plus sainte union ;
L'âge où , triste exilé d'une ville lointaine ,
A genoux , j'adorais ma belle Armoricaïne ;
Celle dont si souvent , triste , je m'entretins
Avec mon frère , errant dans la forêt de pins.
Oui , je te vois toujours , brune fille d'Europe ;
Vierge que j'embaumais de frais héliotrope ;

Toi dont le souvenir, malgré la grande mer,
Verse encor tant de miel dans mon calice amer ;
Je te vois ; et, souvent, dans ma sauvage enceinte,
Je crois entendre encor ton amoureuse plainte !..
Mais le mirage a fui ; mais la vierge, au teint brun,
A peine d'un baiser m'a laissé le parfum ;
Mais, depuis, j'ai vieilli ; j'ai, d'un être fragile,
Monté jusqu'à l'Auteur divin de l'évangile ;
D'un corruptible amour, plein de trouble et de fiel,
Je me suis élevé jusqu'à l'amour du ciel ;
Et, comme un pont mystique, une chaîne aimantée,
Entre la terre et Dieu mon âme s'est jetée...
Et pourtant, je n'ai rien oublié du passé ;
Rien de mon cœur aimant, rien ne s'est effacé !...
La France ! l'Armorique !... Oh ! la reconnaissance
Déborde de mon cœur, quand je songe à la France ;
Quand je songe au collège, où le premier rayon
De science et de foi, comme dans un sillon,
Féconda dans mon cœur la divine semence,
Ce germe d'un amour et d'un espoir immense ;

Ce besoin d'aspirer au-delà du charnel ;
De tendre avec effort vers un bien éternel ;
Et s'endormant en paix dans une arche chérie ,
De rêver sur tous flots la céleste patrie !
O patrie ! ô famille , où chaque pèlerin
Doit déposer un jour son fardeau de chagrin !
O patrie , où tout cœur que l'espoir encourage,
Doit oublier enfin les larmes du voyage !
O ciel , souvent vers toi , dans mes heures d'ennui ,
Mon ame s'est tournée ; et ton phare m'a lui :
J'ai vu , dans les grands plis de ta mante azurée ,
Comme un ange sourire à mon âme ulcérée ;
Je l'ai vu me sourire , et sa voix m'a crié :
« Sur terre il faut prier, enfant » et j'ai prié !...
La prière !.... O trésor , ô remède suprême ,
O pouvoir souverain qui nous vient du ciel même ;
Magnétique chaînon qui conduit chaque vœu
Des lèvres de tout homme à l'oreille de Dieu !
La prière !..... ô parole , éloquence sublime ,
Tout se tait devant toi ; devant toi tout s'abîme ;

Seule, tu peux fléchir et vaincre l'Éternel ;
Sur terre tu peux tout ; tu peux tout dans le ciel! ..

Armorique ! Armorique !... ô terre du génie ;
De la France chrétienne àpre Calédonie ;
Vieille, ô vieille Armorique, il m'est doux dans mes chants
D'avoir pour toi des vers, comme un de tes enfants !
Je suis heureux, ainsi qu'une plante exotique,
De pouvoir t'exhaler mon parfum poétique ;
De pouvoir t'envoyer, après Brizeux, ces vers,
Tout embaumés des fleurs qui poussent aux déserts ;
Je suis heureux, heureux, ô mon autre patrie,
De te chanter, après le chantre de *Marie* :
Tu m'as donné la foi, la science et l'amour ;
Et moi, reconnaissant, je te donne à mon tour,
Je te donne ces vers, tous éclos sans culture,
Comme les fleurs au sein de la grande nature !

(Nouvelle-Orléans, 1840.)



LA CHASTÉTÉ.



. . . Le fruit de mes expériences a été de reconnaître que la *femme était plus amère que la mort.*
(SALOMON.)

Vous dites que l'homme ne saurait être chaste et continent, et vous dites vrai; car il en est ainsi. Il ne saurait l'être *par lui-même*; mais il peut l'être avec la *grâce de Dieu.*

(ALEXANDRE, prince de Hohenlohe.)

Vide à quanta gloria in quantam vilitatem deducti sunt, qui antea quasi angeli terrestres vivebant!
(CHRYSOSTÔME.)

Jeune homme dont le cœur fit vœu de chasteté,
Crains la femme: par elle on est souvent tenté!
Souvent, en la voyant, on la prend pour un ange;
Mais tout ange bien vite en un démon se change!

Il ne faut qu'un péché pour ternir son éclat,
Et le dieu de l'enfer n'est qu'un ange apostat !
Crains-la donc ; car peut-être, en te semblant bien belle,
N'est-elle aussi qu'un ange apostat et rebelle ;
Et, trompé par l'éclat de sa fausse beauté,
Tu serais à ton tour du ciel précipité !
Oui, jeune homme, pour qui le bien a tant de charmes,
Toi qui comptes pour rien les plus amères larmes,
Un jour de sa vertu bien fatiguée, hélas !
Une femme viendra se jeter en tes bras ;
Alors, si, le cœur calme et le regard austère,
Saisissant ses deux mains, fiévreuses d'adultère,
Et relevant cet ange à tes pieds abattu,
En le faisant rougir tu sauvais sa vertu ;
Souviens-toi qu'on dira : *Jeune homme au cœur de glace !*
Mais aussi souviens-toi, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Que, si tu restes pur, tous les anges en rond,
Pour t'admirer sur terre, au ciel se pencheront ;
Qu'en te jetant des fleurs, au saint parvis poussées,
Tous ils applaudiront à tes chastes pensées ;

Et que Dieu, te versant son amour infini,
De l'aurole d'or ceindra ton front béni.....
Et puis Marie au ciel, *jeune femme au cœur de glace!*
Si tu vis et meurs pur, Marie aura ta place ;
Marie aura, pour prix de tant de chasteté,
Un bien qui doit durer toute l'éternité ;
L'amour incorruptible et l'immortelle gloire,
La couronne de ceux qui surent vaincre et croire!
Si pourtant tu cédaï au plus vil appétit,
Comme autrefois Adam par la femme séduit ;
Si la force et la foi t'abandonnant, jeune homme,
De l'arbre du malheur ta main cueillait la pomme ;
Oh ! voile alors ton front, pleure et souffre à jamais ;
Car tu ne pourras plus l'arrêter désormais :
L'aimant d'un premier crime attire un plus grand crime,
Et l'abîme toujours appelle un autre abîme !
Souffre et dis, en tombant du ciel au sombre enfer :
« Dans un amour impur, oh ! que tout est amer ! »

(1839.)



La Femme adultère.



God may forgive, but cannot blot them out.

(POLLOCK.)

Perle avant de tomber, et fange après sa chute!

(V. HUGO.)

Ruina ineffabilis, et ineffabiliter grande peccatum.

(SAINT AUGUSTIN.)

Oui, la femme a failli; la pudeur virginale

Dans la fange a trainé sa robe nuptiale!

Pour elle, le fardeau de la fidélité

Fut un fardeau trop lourd; elle l'a rejeté!

Oh ! son corps , désormais , couvert de lèpre immonde ,
Qui pourra le laver , le laver dans quelle onde ?
Son âme , Dieu le peut : la grâce , c'est cette eau
Où notre cœur plongé ressuscite nouveau ;
La grâce pour le cœur , c'est la sainte piscine :
Mais ce corps chaste et pur , mais cette fleur divine,
Mais tout ce qu'en un jour on a pu profaner,
Tout ce qu'entre ses mains on a vu se faner ;
Oh ! tout cela , qui peut , qui pourra te le rendre ?
Du ciel , pour te blanchir , quel ange va descendre ?
Hélas ! rien ne peut plus rendre au lis sa blancheur,
L'aurole à ton front , l'innocence à ton cœur ;
Pour garder ton trésor , pour prévenir ta chute ,
Tu n'as pu soutenir la glorieuse lutte :
Faible comme autrefois , la femme a succombé ;
L'ange , découronné , de son trône est tombé ;
Ève , en pleurs , s'est vue à l'exil condamnée ;
Et pour elle d'Éden la porte s'est fermée !...
Ah ! crois-le ; vagabonde , en des chemins maudits ,
Tu chercheras souvent l'arbre du Paradis ;

Tu pleureras tes jours d'innocence et de gloire ;
Ton juge et ton bourreau seront dans ta mémoire ;
Et celui que ta faute a brisé de douleur,
Celui qui ne sait plus où reposer son cœur ;
Oui , l'homme désolé que sa femme abandonne ,
Chaque jour, il priera pour que Dieu te pardonne ;
Il priera , sans jamais te maudire une fois ;
Sa voix sera toujours la plus douce des voix ;
Sa voix saura bénir, dans l'ardente prière ,
Et l'enfant *étranger*, et la femme adultère !
Non , non , comme l'athée , il ne sait pas haïr ;
Il est né pour aimer, pour aimer et bénir.



A UNE JEUNE FILLE AMÉRICAINE.



Ma fille , va prier.
C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
(V. HUGO.)

Oh ! que je t'aime , enfant ; et que j'aime la femme ,
 Qui te donna le jour ;
Qui mit dans ton regard la moitié de son âme ,
 Tout entier son amour !

J'aime à te voir passer, le matin, avec elle,

Pour te rendre au saint lieu ;

A voir passer la fille et la mère fidèle

Pour aller prier Dieu !

Va prier, blonde enfant, à genoux dans l'église ;

Va demander pardon

Pour moi que le péché, l'impénitence brise ;

Pour moi, fils du démon !

Va, car ton cœur est pur ; c'est un lis qui l'abrite :

Mais le mien ! mais le mien !

Oh ! va prier, mon ange ; et que mon cœur gravite

Au ciel avec le tien !

Ensemble avec ta mère, angélique et modeste,

Femme si sainte aussi ;

Ensemble allez prier, tandis que moi je reste ;

Je reste, et pleure ici.

Dites què j'ai péché, qu'à chaque heure je pêche ;

Dites à Jésus-Christ ,

Au Fils-Dieu qui naquit si pauvre dans sa crèche ,

Qu'avec un cœur contrit ,

J'irai, tout repentant, ainsi que Madeleine ,

L'inonder de mes pleurs ;

J'irai puiser, comme elle , à la vive fontaine,

Qui rafraichit les cœurs ;

Ainsi qu'elle , verser sur ses pieds, que je baise ,

Mon parfum précieux ;

J'irai , loin de la terre, où tout me blesse et pèse .

Chercher ma place aux cieux !

Dites-lui de laisser entrer l'enfant prodigue .

Sous le toit paternel ;

Car son exil enfin, la terre le fatigue :

Il a besoin du ciel !

(1840.)

L'HOMME SANS LA FOI.



Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude.

(PASCAL.)

Ame, Dieu, religion, éternité, devraient être les premiers mots que la bouche de l'homme prononçât!

(CHAMPION DE PONTALIER.)

**En traversant la vie, aride solitude,
Monotone désert au sable ardent et rude,
Plein d'ennui, de tristesse, inconstant, inquiet,
L'homme interroge tout, mais tout reste muet!**

A chaque pas qu'il fait son pied heurte un mystère!
Il ne sait ce qu'il veut, ce qu'il cherche sur terre!
Il trouve en chaque objet l'ivresse et le dégoût,
Poursuit tout avec fièvre et se lasse de tout!
Changeant avec caprice et de rêve et d'envie,
A vivre en espérance il dissipe sa vie!
Pour lui plaire il suffit qu'un objet soit lointain;
Il adore le soir ce qu'il brise au matin;
Il vole de projets en projets éphémères,
Se berce et se nourrit de mobiles chimères;
Il faut qu'il change et coure, afin de s'oublier,
D'échapper à l'ennui qui vient l'humilier!
Il subit à chaque heure une métamorphose,
Et ne peut tout un jour aimer la même chose;
Il fuit, s'agite et tourne, insaisissable et vain,
Quoiqu'il porte en lui-même un principe divin!
Dites? n'est-ce pas là l'homme incrédule, athée,
Dont l'âme loin du port est sans cesse agitée;
L'homme passionné, cupide, sensuel,
Dont l'esprit n'a jamais aspiré vers le ciel;

Qui, sans point de départ et sans but dans ce monde,
Erre triste, à tâtons, dans une nuit profonde ;
Et d'abîme en abîme, avec des cris affreux,
Roule jusqu'au dernier abîme ténébreux ?
Quoi ! sourd, il n'entend pas l'univers qui proclame
Que l'esprit doit monter comme l'aigle et la flamme ?
Est-ce donc pour dormir dans un poudreux berceau
Que le ciel a donné des ailes à l'oiseau ?
Est-ce pour s'isoler et ramper sur la plage
Que Dieu, dans son amour, fit l'âme à son image ?
Non, c'est pour s'envoler, c'est pour planer au ciel ;
L'esprit est affamé d'infini, d'éternel !
L'homme, l'homme n'est pas un monstrueux mélange :
Son corps tient à l'esprit, son esprit tient à l'ange ;
Une chaîne invisible, électrique, sans fin,
Unit la terre au ciel, le charnel au divin :
Oui, dans cet univers tout se fond, s'harmonie,
S'élève jusqu'à Dieu, jusqu'à l'Âme infinie !

(1840.)



DOUTE, FOI ET EXTASE.



Lorsque la foi brûlante a déserté les âmes ,
.....

La vie à tous les dos est chose fatigante.

(A. BARBIER.)

La foi , source féconde en sublime rosée.

(Le même.)

L'homme *animal* n'entend rien dans les choses
qui sont de Dieu.

(SAINT PAUL.)

Tout est décoloré, l'air est froid, le ciel gris ;

Le sol est dépouillé, les arbres sont flétris !

Isolé, malheureux, et pourtant plein de vie,

Je suis comme glacé, rien ne me fait envie !

Je lis, et puis je pense ; et quand j'ai bien pensé,

Ma tête me fait mal, mon cœur est oppressé...

Bien souvent j'ai la foi, la foi qui me console,

Qui me guide ici-bas, qui me sert de boussole ;

Alors je suis meilleur, plus calme et plus riant ;

Alors j'aime, j'espère et m'épanche en priant.

Mais tout-à-coup revient le doute, un doute aride,

Qui dessèche mon front, qui le brûle et le ride ;

Et, retombant au fond de l'abîme agité,

Je m'épouvante encor de mon éternité ;

M'éveillant plein d'effroi dans une île sauvage,

J'erre, pendant la nuit, sur un sombre rivage !..

Oh ! je suis triste alors, et je demande au ciel

D'où vient qu'ainsi mon cœur est abreuvé de fiel,

D'où vient que nourrissant une amère pensée ,

Je chemine à pas lents dans la foule empressée ;

Et qu'insensible à tout, en moi-même absorbé,

Je contemple le ciel comme un ange tombé ?

Hélas ! Dieu seul comprend et sonde ma nature ;

Il sait que, détaché de toute créature ,

M'élevant jusqu'à lui sur l'aile de la foi,
Agenouillé, j'ai dit : Je ne vivrai qu'en toi !
J'ai dit, bien fatigué des choses de la terre :
Avec l'ange, ô mon Dieu, laisse-moi dans ta sphère !...
Et puis, de tous liens, de tous vices pesants
J'ai déchargé mon cœur et dégagé mes sens ;
Et j'ai plané, joyeux, au ciel inaltérable,
Au ciel où nous sourit la phalange adorable ;
Où l'âme, dilatée au milieu de l'azur,
Brûle du feu divin d'un amour saint et pur ;
Où, ravie, elle goûte en la céleste voie
L'immense volupté, l'inénarrable joie !
Et, joyeux, je me suis enfin désaltéré
Au flot rejaillissant sur le parvis sacré ;
Oui, j'ai nagé, plongé dans l'ineffable extase,
Et j'ai bu, près de Dieu, plein le céleste vase !
Ah ! je croyais mourir au sein des voluptés ,
Tant mes sens en étaient inondés, exaltés !
Je croyais que j'allais , comme sainte Thérèse ,
Succomber à l'excès extatique de l'aise !

Haletant, emporté par des flots enivrants,
Je puisais, je buvais l'eau vive des torrents!
Je criais, je criais, tant mon âme ravie
Se noyait, se perdait aux abîmes de vie!
Oh! comment donc, comment narrer la volupté,
Les délices qu'on goûte en Dieu... la Vérité?
Comment traduire et rendre en nos langues si blêmes.
Les voluptés sans nom, les voluptés suprêmes?
Impossible! impossible! On est anéanti,
On est comme épuisé, sans haleine englouti!
On jouit immobile, en silence, en extase!
On crie: assez, assez, tout mon être s'embrase!
Assez, assez, ô Dieu: mon cœur va défaillir!
Pour s'élançer vers toi, je le sens tressaillir!
Assez donc! assez donc! ou plutôt non: encore!
Qu'embrassé par ton souffle au ciel il s'évapore:
Pure essence divine, âme, esprit, libre enfin,
Oui, qu'il remonte au ciel, Archange ou Séraphin!



À MES AMIS

**Qui croyaient qu'en partant sur le Zampa, je n'arriverais
pas au port.**



Adieu !!

**Lorsque vers la levée, et d'un pas chancelant,
Pour aller m'embarquer, je marchais lentement,
Hélas! tous mes amis pensaient, sans me le dire,
Que la mort avec moi montait sur le navire!**

Ils pensaient que j'aurais pour grand linceul d'azur
Le flot de l'Océan , si profond et si pur...
L'Océan ! sombre abîme , orageux cimetière ,
Où sur les morts jamais quelque femme en prière
Ne vient s'agenouiller, ne vient verser des pleurs ;
Où nulle main jamais n'effeuilla quelques fleurs...
L'Océan !... Ils pensaient que je l'aurais pour tombe ,
Que je m'endormirais loin des bords du Lacombe !
Ils me voyaient couvert de l'ombre de la mort ,
Et disaient : L'exilé n'atteindra pas le port ,
Il ne salûra pas la France tant rêvée ;
Car sa lampe s'éteint , son heure est arrivée ! —
Ils le disaient , hélas ! — Et , dans l'amer adieu ,
Je n'ai pas deviné (moi , j'y pensais si peu !) ,
Je n'ai pas deviné que leur lèvre glacée ,
Leur main me révélait cette horrible pensée !
J'ai souri , plein de calme ; et j'ai dit : Au revoir ,
Tant moi je croyais vivre , et tant j'avais d'espoir !
C'est qu'hélas ! je savais que si j'étais débile ,
Que si mon corps semblait comme un roseau fragile ;

Que si mon front rêveur avait ainsi pâli ;
Que si j'étais ainsi maladif, affaibli ;
Que si ma vie , enfin , était presque épuisée ;
C'est qu'en moi , jour et nuit , travaillait la pensée ;
C'est que l'âme et l'esprit tendaient tous leurs ressorts ;
C'est que l'intelligence avait tué le corps !

Comme Arsène au désert , moi , dans ma solitude ,
De Dieu seul je faisais ma chère et grande étude ;
Je lisais l'écriture , et puis je méditais.
Je savais ce qu'aux sens , au corps je disputais ;
Tout ce qu'à mes besoins je retranchais de choses :
L'effet seul les frappait ; moi , je voyais les causes !
Lorsqu'un sublime amour , la sainte passion ,
De l'âme tout entière a pris possession ,
Ah ! qu'importe au poète , au chrétien qui médite ,
L'impatient appel de la chair qui s'irrite ?
Qu'importe à Chrysostome un terrestre appétit ?
Tout ce qu'il ôte au corps , il le donne à l'esprit ;

Dans l'homme recueilli , que le jeûne consume ,
La luxure s'éteint , la chasteté s'allume ;
Et son âme , épurée , avec enivrement
Va puiser en Dieu seul un céleste aliment !

(A bord du *Zampa* , 29 juin 1840.)



COURAGE ET RÉSIGNATION.



Et si coram hominibus tormenta passi sunt, spes
illorum immortalitate plena est.

(LIBER SAPIENT.)

Sitio in peregrinatione, sitio in cursu, satiabor
in adventu.

(SAINT AUGUSTIN)

Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.

(LE MÊME.)

**Je suis seul !... seul, je vis, la bouche et le cœur clos,
Sourd au milieu des voix, calme au milieu des flots !
Hélas ! vous le voyez : l'âme bien oppressée,
L'esprit chargé du poids de ma sombre pensée,**

Je vais, je vais toujours, voyageur égaré,
Etranger dans ce monde, où seul j'ai tant pleuré;
Où de tout ce qui passe ayant perdu l'envie,
J'ai senti le besoin de croire à l'autre vie!
Dans ce monde où, le cœur d'amertume abreuvé,
J'ai souffert à toute heure, et par tous éprouvé;
Où, muet, et portant l'épineuse couronne,
A tous j'ai pardonné pour que Dieu me pardonne!
Oui, pour que mes péchés au ciel soient effacés,
Aux ronces du chemin mes pieds se sont blessés!
Avec ma lourde croix gravissant le Calvaire,
J'ai brûlé de mes pleurs plus d'une feuille amère!
Exilé, solitaire, en ce monde je vais,
En ce monde, où les bons souffrent pour les mauvais!
Les yeux toujours tournés vers l'étoile divine,
Qui brille à l'exilé sur la sainte colline,
Je marche, encouragé par ce pressentiment,
De toute âme croyante immortel aliment;
Cet instinct qui révèle au fou comme au plus sage,
Que la terre pour tous n'est qu'un lieu de passage.

Oui, ce monde pour tous n'est qu'un aride lieu,
Un désert où reluit la *colonne de feu*;
Où, pèlerins guidés par l'infaillible Église,
Calmes, nous voyageons vers la Terre Promise!

(1839.)



Saint Paphnuce et sainte Thais l'égyptienne.



Les matières les plus viles donnent naissance aux plus riches productions ; du sein de la corruption sortent la plus belle fleur et le fruit le plus exquis.

(CHARLES BONNET.)

Dans l'Égypte autrefois , d'une tige flétrie ,
D'une racine impure une vierge est sortie ,
Chaste et céleste fleur , plus blanche que le lis ;
Et cette fleur d'Égypte , on la nommait Thais...

Thaïs en grandissant apprenait de sa mère ,
A chaque heure du jour , des leçons d'adultère :
Ce que l'enfant a vu , la femme le fera ;
Comme la mère , un jour , la fille se perdra !
Oui , cette femme , un jour , la plus belle des femmes ,
Fière de sa beauté , meurtrière des âmes ,
Autour d'elle attirant un cortège d'amants ,
Les étonnera tous par ses dérèglements !
Dans sa grande impudeur scandalisant le monde ,
Les vierges la fuiront comme une folle immonde ,
Les mères comme un piège où tomberaient leurs fils ;
Et le bruit que feront les vices de Thaïs ,
Franchissant à la fin de profanes enceintes ,
Ira jusqu'à troubler les Solitudes saintes ;
Ces paisibles déserts où , toujours recueillis ,
Tant d'hommes pour prier se sont ensevelis ;
Sectateurs du silence et de la solitude ,
Loin des bruyantes voix , loin de la multitude ,
Ils ne trouvent qu'en Dieu d'ineffables attraits ,
Et détachés de tout , ils possèdent la paix !

Mais ce bruit , Dieu voudra qu'il frappe la cellule ,
Où l'esprit d'un grand saint de tant de zèle brûle ;
De ce saint dont la vie éclate à tous les yeux
Si pure , qu'on le prend pour un ange des cieux !
Dieu voudra que Paphnuce à la source sacrée ,
Au bercail lui ramène une vierge égarée.
Dieu qui peut toute chose, et qui lit dans le cœur,
Saura bien inspirer l'âme de son pasteur.
Il lui dira : « Quittez l'habit de solitaire ,
Ce front illuminé des feux de la prière ;
Avec un air profane et sous d'autres habits ,
Comme un nouvel amant allez trouver Thaïs ;
Allez sanctifier la courtisane folle ,
En semant dans son cœur ma puissante parole !
Paphnuce , obéissant à cet ordre divin ,
Quittera son habit pour un habit mondain ;
Aux branches du palmier suspendant sa tunique ,
Il s'acheminera vers la femme impudique :
Et cette femme impie alors fera l'aveu
Qu'au fond de l'âme encore elle redoute Dieu ;

Qu'elle croit à la vie, à la sphère nouvelle,
Où sans déguisement notre âme se révèle,
Où la vertu triomphe et le crime est puni,
Où du vice imposteur tombe l'éclat terni!
Oui, mais ces vérités, en son cœur presque éteintes,
Elles n'éveillent plus de salutaires craintes :
Il faudra donc encor les faire retentir
A ce cœur immortel qui semble s'endormir ;
Et le vieillard dira : « Ma fille, vous que j'aime,
Est-il d'endroit où l'homme aux regards de Dieu même
Puisse cacher son crime? Est-il d'obscur séjour?
Dieu ne voit-il pas tout, la nuit comme le jour?
Alors, comment peut-on pécher en sa présence,
Sous ses regards souiller sa robe d'innocence,
Prostituer son âme ou son corps virginal?
Songez quel compte on rend devant son tribunal!
Oh! que vous pleurerez tant d'adultères flammes,
Tant de lieux profanés, la perte de tant d'âmes,
Ces hommes qui par vous loin de Dieu rejetés,
Dans l'abîme du mal se sont précipités,

Et qui par vous enfin morts dans l'impénitence ,
Au jugement dernier liront votre sentence ! »

Dès lors elle saura quelle voix a parlé ;
A ses yeux éblouis Dieu sera révélé ;
Pour elle brillera la lumière divine ,
Et la grâce en son cœur jettera sa racine.
Confuse , repentante aux pieds du saint vieillard ,
La plus ardente foi luira dans son regard.

De célestes clartés soudain illuminée ,
A genoux devant lui , dans la honte abimée ,
Madeleine d'Égypte aux sublimes douleurs ,
Elle dira ces mots , en s'inondant de pleurs :
« Mon père , ordonnez-moi map énitence amère !
Priez , priez pour moi , si pleine de misère ! »

Mais avant qu'au désert j'aille m'ensevelir ,
Il faut un sacrifice , et je vais l'accomplir ;
Il faut que sur la place , au pied même du temple ,
Offrant à l'univers un solennel exemple ,
A la flamme livrant tous mes vains ornements ,
Les fruits de mes péchés , les dons de mes amants ,

**Ces gages éclatants de mon libertinage ,
 De ma conversion je donne un témoignage !
 Oui , qu'à ce grand spectacle , aux reflets de ce feu ,
 Chaque pécheur frappé se convertisse à Dieu ;
 Et que, purifiée au milieu de la flamme ,
 Vers le ciel en priant s'élève enfin mon âme ,
 Mon âme où Dieu si pur peut redescendre encor ,
 Comme sur un autel , comme en un temple d'or !...
 Après ce sacrifice , humble , je serai prête
 A vous suivre au désert , céleste anachorète ! »**

**Voilà comment parfois du plus vil élément
 Dieu fait naître une fleur ou luire un diamant ;
 Comme l'eau qu'un rayon fait monter de la fange ,
 D'une femme flétrie il fait sortir un ange ;
 Et d'un homme charnel , d'un homme impur et vain ,
 Le saint le plus parfait , l'homme le plus divin !**

(1844.)



A LA VIERGE MARIE.



Cris impuissants! fureurs bizarres!
(LE FRANC DE POMPIGNAN.)
Sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum,
et stellæ cadent.... (MATTHIEU, Cap. 24, 29.)
Beatam me dicent omnes generationes.

Que je voudrais pouvoir dire combien je t'aime ;
Faire comprendre à tous ce que je sens moi-même .
O céleste miroir de toute sainteté,
O rayon le plus pur de la divinité!

**En vain autour de toi gronderont les blasphèmes :
Tes beautés pour mon cœur seront toujours les mêmes !
Malgré tant d'insensés contre toi réunis ,
Irrités contre toi , malgré tes ennemis ,
Tu brilleras toujours d'une gloire immortelle ,
D'un virginal éclat ; tu seras toujours belle ,
Sur terre comme aux cieux ; tu resteras toujours
L'objet divinisé des plus chastes amours ;
Vers toi tous les cœurs purs , comme vers une étoile ,
Se tourneront sans cesse ; et ton cœur , qui se voile
Aux regards corrompus , brillera pour les yeux
Qui ne cherchent de fleurs que dans l'azur des cieux !...
Les cités passeront !... Le soleil , roi des astres ,
Verra de grands débris , d'effroyables désastres ;
Puis s'éteindra sans fin !... La lune en s'abîmant
Entraînera ses sœurs au fond du firmament !
L'univers croulera , vaste amas de poussière
Que n'éclairera plus un rayon de lumière ,
Chaos plus sombre encor que le premier chaos ;
Mais ce qui restera fixe au-dessus des flots ,**

Des choses d'ici-bas que le torrent emporte ;
Plein de vie , au milieu de la nature morte ;
Ce qui sera toujours jeune, chaste , immortel ,
Digne du pur encens qui fume sur l'autel ;
C'est l'Épouse mystique , entre toutes choisie
Pour enfanter au monde un glorieux Messie ,
Ce maître patient dont le joug est si doux ,
Ce Dieu qui sut aimer jusqu'à mourir pour nous !
C'est celle que partout on adore , et l'on prie ;
Que partout , à toute heure , on chante : c'est Marie !
O Marie! ô doux nom ! c'est en vain qu'on voudrait
T'arracher de mon cœur : au fond de la forêt ,
Comme au sein des cités ; riche , pauvre ou célèbre ;
Dans un âge de fête, ou dans l'âge funèbre ;
Oh ! oui, toujours , partout , j'aurai le même amour ,
Le même amour pour toi jusqu'à mon dernier jour !
Et le nom qu'en mourant , le nom divin de femme ,
Qu'avec un saint transport exhalera mon âme ,
Ce nom plein d'harmonie , oh ! ce sera le tien ;
Car c'est bien le plus doux aux lèvres d'un chrétien.

(1844. mai.)

LE JEÛNE, OU LA VIE ASCÉTIQUE.



Jejunium relectio animæ, vita angelorum, culpæ mors, remedium salutis, radix gratiæ, foudamentum castitatis. Hoc gradu Elias ascendit antequam curru. (SAINT AMBROISE.)

Jejunium ad thronum Dei homines sistit.... Jejunium angelorum cibus est. (SAINT ATHANASE.)

**Pour prier ici-bas, pour méditer sans cesse ,
Pour que l'esprit jamais vers la chair ne s'abaisse ,
Pour que sans cesse il monte , et se tienne absorbé
Devant l'autel céleste où chaque ange est courbé ,**

Où les saints réunis adorent en silence ;
Pour qu'au ciel , à toute heure , avec force il s'éclance ,
(Ainsi qu'un aigle , ainsi qu'une flèche de feu)
De son autel de boue au pur autel de Dieu ;
Pour qu'il soit toujours libre , au-dessus de la terre ,
Accessible à l'amour, ouvert à la prière ,
Il faut que le corps souffre ; il faut que tous les sens ,
A force de souffrir, deviennent impuissants :
L'esprit ne sait voler, l'esprit n'est une lave ,
Que lorsque le corps rampe , et qu'il est son esclave !
Pour que notre âme agisse avec tous ses ressorts ,
Pour qu'elle vive au ciel , il faut tuer le corps !
Oui , l'âme sur la terre est d'autant plus agile ,
Qu'elle allège le poids de sa prison d'argile !...
Oh ! qu'il le comprenait , le divin saint Bernard ,
Lui dont la chair semblait transparente au regard ;
Lui qu'on voyait passer dans sa forêt antique ,
Comme un pâle génie , une forme mystique ! —
Oh ! qu'ils le comprenaient , tous les Saints du désert ,
Ces hommes dont la foi s'affaiblit et se perd :

On voyait se changer , sous ces maîtres habiles ,
Les villes en déserts , et les déserts en villes !
Ne vivant qu'en Dieu seul , au monde ils étaient morts !
Ne cultivant que l'âme , ils oubliaient le corps !
Isolés , recueillis , leur vie était austère ;
Leur vie était une hymne , une longue prière :
Mais nous , faibles de foi , faibles d'austérité ,
Nous ne comprenons plus les anges de Scéthé ,
Les anges qui peuplaient la double Thébaïde ;
Ces fleurs du ciel croissant dans une terre aride !...
Et pourtant le désert , c'est le seul paradis
Où l'homme marche encore en des chemins fleuris ;
C'est le seul où le cœur , fatigué de la foule ,
S'endort , comme au doux bruit de l'onde qui s'écoule !...

Oh ! que mon âme aspire à briser la prison ,
Qui trouble si souvent son ardente oraison ;
Cette prison de chair qui la retient captive ,
Et qui l'appesantit dans sa vie unitive !
Qu'elle est humiliée , en voyant cette chair
Qui du regard divin intercepte l'éclair ;

**Jette entre elle et son Dieu comme un obscur nuage ,
Et dérobe à ses yeux sa ravissante image !...**

**Oh ! quand pourrai-je donc , de clartés en clartés ,
Monter jusqu'au foyer de toutes vérités ;
Jusqu'au foyer brûlant de la plus haute sphère ,
Où notre âme s'inonde à la pure lumière ?
Oh ! qui me donnera des ailes pour voler ?
Ainsi que la colombe, oh ! quand pourrai-je aller
Me poser sur le mont , m'abreuver à la source ,
Que nul ne peut atteindre en sa terrestre course ?
Oui , quand pourrai-je enfin , dans un pieux élan ,
M'envoler et me perdre au céleste océan ;
M'envoler, plein de joie , avec des ailes d'ange ,
Et suivre jusqu'à Dieu l'immortelle phalange ?**

(1844, mai.)



L'Orphelin chrétien, le Monde et Dieu.



Res est sacra miser. (SENEC.)

L'oppression des pauvres, des veuves et des orphelins crie vengeance contre le ciel, d'autant que son injustice, ne pouvant être cachée par aucune chose qui soit sous le ciel, demande vengeance d'elle-même. (Le cardinal duc de RICHELIEU.)

Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. (SAINT PAUL AUX CORINTH. 1, 27 et 29.)

**L'orphelin ! l'orphelin ! oh ! je le sais ; le monde
A droit de le flétrir de sa parole immonde !
Il peut marquer son front, ou le montrer au doigt ,
Et pour lui chaque cœur sera muet et froid !**

**Il peut impunément, et pour les moindres causes,
Lui dire, avec dédain, les plus amères choses!
Il le peut et le fait, ce monde plein de fiel;
Oui, mais, pour le venger, l'orphelin a le ciel!
Si le monde le frappe; à ses pieds, s'il le foule;
Si l'orphelin n'a pas un seul cœur dans la foule;
Si toujours on le voit par chacun repoussé,
Errant et solitaire, et sans pitié blessé;
S'il souffre horriblement! ô monde, patience;
Chaque chose a son temps; et, pour toi, la souffrance
Un jour commencera! — Patience! un jour Dieu
Fera tomber sur toi ses paroles de feu!
O vous tous, vaniteux, égoïstes du monde,
Vous tous qui l'abreuvez d'une douleur profonde,
Patience: un jour Dieu, le juge omniscient,
Vengera l'orphelin, le pauvre et l'innocent!
Oui, votre temps viendra; pour chacun l'heure sonne:
Et, dans ses jugements, Dieu n'excepte personne!
Brisez donc, désolez le cœur des orphelins;
Brisez! mais croyez-le, je vous aime et vous plains;**

Sans rancune et sans fiel, je pardonne et j'oublie ;
 Et pour vous, à toute heure, avec larmes, je prie ;
 Car, si vous m'accablez, si je suis délaissé
 De tant d'hommes que j'aime, et qui m'ont tant froissé ;
 Hélas ! ne croyez pas que le ciel m'abandonne :
 Oh ! non ; j'ai dans l'Eglise une mère bien bonne,
 Qui me donne le pain du corps et de l'esprit ;
 Qui, sans se fatiguer, me console et chérit ;
 Et qui pour tant de soins, d'amour et de tendresse,
 N'exige qu'une chose : *une sainte promesse !*
 Oui, si vous restez sourds à ma voix, en tout lieu,
 Oh ! croyez-le, tout pauvre est ami-né de Dieu ;
 Et Dieu donne parfois, dans sa grâce infinie,
 Au plus petit des siens l'or avec le génie !
 Dieu, pour humilier l'orgueil, la vanité,
 L'arrache d'un seul mot à son obscurité ;
 De petit qu'il était il en fait un grand homme,
 Un roi de la pensée, un saint Jean Chrysostome,
 Un Dante en poésie, en prose un Bossuet ;
 Il en fait ce qu'il veut : et l'Univers muet,

284 L'ORPHELIN CHRÉTIEN, LE MONDE ET DIEU.

**Le siècle, esclave et faible, obéit à l'apôtre ,
A l'homme aimé de Dieu dans ce monde et dans l'autre,
A l'homme élu de lui, l'homme qu'il a doté
Du génie, ici-bas sublime royauté !**

(1839.)



LE MOIS DE MAI.



**Honorare Mariam est thesaurisare vitam
æternam. (RICHARD DE SAINT-LAURENT.)**

**C'est le mois de Marie , et c'est le mois des fleurs ;
Chaque temple est orné des plus saintes couleurs !...
Près des autels fleuris , illuminés de cierges ,
Des autels consacrés à la Reine des Vierges .**

O vous tous qui souffrez , vous qui sentez le poids
D'accablantes douleurs , venez : c'est un beau mois ,
Un beau mois pour prier : c'est le mois de Marie !
Des sommets éclatants de la sainte patrie ,
La Vierge avec amour descendra jusqu'à vous ,
Si vous la priez bien.... Venez donc! , ô vous tous ,
Venez , près des autels qu'inonde la lumière ,
Aux doux parfums des fleurs mêler votre prière ;
Venez prier ensemble , ou venez tour à tour :
Le culte de Marie est un culte d'amour ;
Et le cœur amoureux , l'âme ardente qui prie ,
Mieux que moi dans mes vers chante et fête Marie !
Mieux que moi fait monter des degrés de l'autel
L'hymne qu'on n'entend pas , mais que l'ange du ciel
Recueille en s'approchant de la lèvre muette....
C'est le mois de Marie , et c'est un mois de fête!...
Chaque temple est orné de célestes couleurs ;
Les autels sont brillants de cierges et de fleurs ;
La Vierge est couronnée ; et sa blanche statue
Semble à nos chants d'amour s'incliner tout émue !

(Mai 1841.)

Jésus-Christ.



Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu !

(J.-J. ROUSSEAU.)

Pertransiit benefaciendo.

(ACT. X, 38.)

Jésus-Christ , c'est le Dieu que tout chrétien adore ;

C'est le Dieu qui du haut de la croix règne eneoré !

Il naquit de la fleur des vierges de Juda ,

Dans la crèche où l'étoile une nuit s'arrêta ,

L'étoile qui devait publier sa naissance ,
Sa venue en ce monde annoncée à l'avance !...
Du fond de l'Orient , vers cet obscur berceau
Les Mages sont venus fêter l'Enfant nouveau ;
Apporter leur présent , leur offrande bénie ,
L'or parfumé de myrrhæ et d'encens d'Arabie.
De célestes clartés brillaient dans ses regards ;
Il fut plus sage , enfant , que les sages vieillards !
Sur la place publique , au désert , dans le temple ,
Il sut prêcher à tous de précepte et d'exemple.
Il naquit , il vécut pauvre , obscur , méprisé ;
De folie , on l'a vu par les fous accusé !
Il n'eut rien de pompeux , et rien de magnifique ;
C'est un Dieu tout d'amour , c'est un Dieu pacifique !
Maitre de l'univers , tout-puissant , Rois des rois ,
D'épines couronné , ce Dieu meurt sur la croix !
Avant de commencer son rôle apostolique ,
Il vécut au désert d'une vie angélique...
Suivez-le dans ce rôle : apôtre pèlerin ,
Il opère un prodige , et son calme est divin !

Avec le même calme , il parle , il prophétise !
La mer tombe à sa voix comme un flot qui se brise !
Il guérit un malade ! il ressuscite un mort !
Il fait tout avec calme ! il fait tout sans effort !
De sa barque fragile , et qu'agite la houle ,
Il jette , en l'expliquant , sa parole à la foule...
C'est l'homme d'action ! c'est l'homme d'oraison !

Un soir , il traversa le torrent de Cédron ;
Il s'en alla prier au jardin des Olives ;
Et son chagrin fut tel , ses angoisses si vives ,
Telle son agonie , hélas ! qu'en gémissant ,
Triste jusqu'à la mort , il a sué le sang ;
Et sa longue tunique , et sa robe inondée ,
Sur ses pas , a rougi l'herbe de la Judée !...
Sublime dans sa vie , et sublime à sa mort ,
Sur l'arbre de la croix sans murmure il s'endort !
Au moment d'expirer , plein d'amour , il pardonne ;
Il promet au larron l'immortelle couronne !...
Il meurt ; mais , en mourant , il nous laisse sa Croix ;
Divin législateur , il nous a fait des lois ;

Seul docteur, nous devons l'écouter et le croire ,
L'aimer et le servir, faire tout pour sa gloire.
Il a régénéré notre cœur dans son sang ;
Pour les péchés de tous , il est mort innocent !
Aimons donc Jésus-Christ par-dessus toutes choses ,
Lui , l'auteur de tout bien , lui , la cause des causes !
Qu'il soit notre modèle , et qu'il soit notre appui !
Aimons , adorons-le jusqu'à mourir pour lui !
Donnons-lui notre cœur, notre cœur, don céleste ;
Car en donnant le cœur on donne tout le reste !

(1844 , mai.)



A MADAME A. S*.**



**Cette moisson de gloire ,
Vous l'aurez fait éclore , et j'ai longue mémoire.
(H. MOREAU.)**

**Un jour... (mais que ce jour est encore éloigné!)
Si mon front d'un rayon de gloire est couronné ;
Si mon nom flotte un jour à travers l'Atlantique ,
Et brille avec les noms des bardes d'Amérique ;**

Quel que soit mon destin de poète ici-bas ,
Ma joie ou ma tristesse , oh ! je n'oublierai pas
Que ma muse sans vous aurait souffert muette ;
Qu'à vous seule je dois d'avoir été poète ;
Qu'à votre amitié sainte , amitié de berceau ,
Je dois d'avoir gardé mon culte pour le beau ;
D'avoir laissé fleurir aux sillons de mon âme
Tous ces vers qui bientôt se faneront , madame ,
Tandis que l'amitié , sentiment immortel ,
Don qui nous vient du ciel , doit remonter au ciel !

(1840.)



A MON AMI DE COLLÈGE E. W*.**



**Beatus qui invenit amicum verum.
(ECLL. 22.)**

**Oui , sans toi , je le dis , le cœur trop attristé ,
Trop seul dans mon exil , dans l'immense cité
Qui roule indifférente , et de sa roue effleure
Le pauvre qui supplie et l'exilé qui pleure ;**

25.

Trop seul, j'aurais déjà fui ton ciel désolant :
Aujourd'hui, je serais près de mon frère aimant ;
Du frère qui toujours, plus tendre qu'une femme,
Comme toi m'a compris, a deviné mon âme ;
Je serais sous un ciel où tout parle à mon cœur,
Quoique tout en mon cœur réveille la douleur....

O jours de mon enfance, ô mes jours de collège,
Jours que le souvenir de son ombre protège !
O jours bénis du ciel où, joyeux dans mes bois,
J'avais pour m'appeler la plus céleste voix ;
Cette voix qu'on entend au réveil de la vie ;
Cette amoureuse voix que jamais on n'oublie !
O seuls jours de bonheur où, libre comme un faon,
J'errais dans le désert, j'écoutais l'ouragan ;
O ma joyeuse enfance, âge plein d'harmonie,
Que j'aime à remonter vers ta source bénie !

(Juin 1841.)



UNE MÈRE.

A MADAME R... .



Si je ne l'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer ?
(A. BRIZEUX)

Si le bonheur était quelque part sur la terre ,
Il serait dans les soins et l'amour d'une mère ;
Il serait dans ces soins qu'elle seule connaît ;
Dans cet amour dont , seule , elle a le doux secret... .

Hélas ! jamais sur moi , sur mon âme brisée ,
N'a tombé cet amour, cette vive rosée ;
Jamais je n'ai goûté le bonheur infini ,
L'ineffable plaisir d'avoir été béni ;
D'avoir suivi ma mère allant prier au temple ;
Ma mère que j'aurais prise en tout pour exemple.
Non , jamais ici-bas des paroles de miel ,
Comme l'ange en prononce à l'ange dans le ciel ;
Des paroles de l'âme , et dont s'enivre l'âme ;
Jamais la sainte voix de la plus sainte femme ,
A son âme empruntant de suaves accents ,
N'a fait pleurer mon cœur et tressaillir mes sens !
Et le bonheur pourtant , le bonheur sur la terre ,
Il n'est que dans les soins et l'amour d'une mère ;
Il n'est que dans ces soins qu'elle seule connaît ;
Dans cet amour dont , seule , elle a le doux secret !

(Juin 1841.)



MES DERNIERS VERS.

A MON AMI A. N*.**



**Il est de certains nœuds dont le secret pouvoir
Attache un cœur à l'autre avant que de se voir.**

(T. CORNEILLE.)

**Ce que j'avais rêvé, désiré tant de fois,
Triste dans Orléans, ou joyeux dans mes bois,
Le bonheur pour lequel j'ai dit tant de prières,
Seul au bord de mon lac, ou seul dans mes pinières;**

Le bonheur pour lequel , comme l'aigle émigrant ,
J'ai quitté la patrie et franchi l'Océan ;
Le plus grand des bonheurs , le plus inoubliable ,
Et dont le souvenir sera comme ineffable ;
Oh ! je l'ai donc goûté , le ciel me l'a donné ,
Et je puis retourner au sol où je suis né ;
Je puis retraverser les flots de l'Atlantique ,
Redemander les bois de ma chère Amérique....

Courant avec amour au faubourg Saint-Germain ,
Je l'ai vu , j'ai touché sa fraternelle main ,
Je l'ai vu , cet ami de mon âme , ce frère ;
Il a baisé l'enfant d'une lointaine terre ,
L'orphelin voyageur , son disciple chéri ,
L'enfant qui pour le voir est venu jusqu'ici ;
Qui , souffrant et malade , avant sa vie éteinte .
A voulu l'embrasser dans une ivresse sainte.
Je l'ai vu cet ami , qu'avant de voir j'aimais ;
Celui que j'aimerai plus encor désormais ;
Celui qui mieux que tous a su faire paraître
Les attributs divins et les gloires du Prêtre ;

Qui mieux que tous a su faire luire au grand jour
L'eucharistique hymen , le mystère d'amour ;
Celui qui le premier , levant le voile immense ,
Montra , dans sa justice et dans sa *Providence* ,
Dieu , le Juge et le Roi des peuples et des rois ;
Dieu qui gouverne tout par d'immuables lois !

Ah ! souffle maintenant la brise orientale ,
Qui doit me repousser vers la rive natale ;
Frémisse le vaisseau que caresse le vent ,
Que berce avec orgueil l'Atlantique écumant :
Je l'ai vu ; cette fois , en quittant le rivage ,
J'emporterai du moins sa voix et son image !



LE PRESENTIMENT.



La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire :
A la vie , au soleil , ce sont là ses adieux ;
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

(LAMARTINE.)

Latet ultimus dies , ut observentur omnes dies.
(SAINT AUGUSTIN , *hom.* 13.)

Le cygne , avant sa mort , prophète harmonieux ,
D'une voix inspirée exhale ses adieux !
L'homme parfois aussi pressent l'heure fatale ,
Et dans un long adieu sa tristesse s'exhale.

Gilbert , près de mourir, contemple l'univers ,
Et de son cœur brisé laisse échapper des vers !
Sous un froid ciel d'automne , arrêté dans sa voie ,
De ses pieds affaiblis , chancelants , Millevoye
Écarte en soupirant le feuillage tombé :
Avant une autre automne il aura succombé !...
Pollok , sublime enfant de la sauvage Écosse ,
De sa prochaine mort sent le germe précoce !
Il parle d'Italie , il veut aller rêver
A Pise ; ce voyage , il ne peut l'achever :
Son œil voit un linceul dans la brume natale !...
Pollok , mon barde aimé , qu'as-tu ? ta lèvre est pâle !
Mon barde , il faut mourir, mourir à vingt-neuf ans !
Passer comme la fleur . comme l'eau des torrents !...
Oh ! que d'hommes ainsi , que d'hommes sur la terre ,
N'ont à vivre qu'un jour , et d'une vie amère !
Qu'un jour !.... Et cependant ils effeuillent leurs jours ,
Comme s'ils devaient tous vivre et jouir toujours !
Ils vivent sans penser, sans prévoir, sans se dire :
• Le Christ va m'appeler ! »... O terrible délire !

Qui donc est sûr d'un mois , est sûr d'un lendemain ?
Le jour de notre mort n'est-il pas incertain ?
Vivons donc comme si nous n'avions plus à vivre
Que le rapide instant , que le jour qui doit suivre :
Notre corps dans la tombe , et notre esprit au ciel ,
Soyons prêts à partir dès le premier appel !

O mon ange gardien , ô puissante Marie ;
O ma mère adorée , à genoux je vous prie :
Soyez près de mon lit , à l'heure de ma mort ;
Tendez-moi votre main , guidez-moi jusqu'au port ;
De mes pieds écartant et la pierre et l'épine ,
Avec moi gravissez l'âpre et sombre colline ;
Guidez en l'abritant le pauvre pèlerin ,
Et faites qu'il s'endorme en un calme divin !

(mai 1844.)



TABLE.



Préface.	f
Invocation à Dieu.	23
A M. de Chateaubriand.	27
La Jeune Chactas.	37
Promenade dans la Pinière, après une lecture de l'Enfer du Dante.	45
L'Arbre des Chactas.	51
Promenade du soir sur la levée.	57
Détachement de la Femme et Recueillement en Dieu.	59
L'Homme, oiseau de passage sur la terre.	63
A ma Ville natale.	67
Le Cimetière abandonné.	71
Souvenir du Kentucky.	75
Au capitaine Destebecho, le Salem.	79
La Taïque surprise au bain.	83
Amour filial et Amour maternel.	87
Départ de Bonfouca et Retour à la Nouvelle-Orléans.	91
Regrets de Paris.	105
A un jeune Voyageur.	107
L'Enfant voyageur et la Famille.	113
Regrets d'un Etudiant créole exilé à Paris.	121
Voyages et Patrie.	125
Le Voyageur créole.	129
Adieu d'un frère.	135
Une Tombe.	139
Tristesse décourageante.	145
Une maladie à Paris. Amour filial.	147
La Reconnaissance.	151
A ma Sœur absente.	157
Amour fraternel.	161

Recueillement.	163
Le Poète méconnu.	167
Le Génie.	171
Le premier voyage de Colomb. Fragment d'un poème.	173
Le Désenchantement.	181
A un jeune poète découragé.	183
Aux Dames de la Nouvelle-Orléans.	189
La Conversion.	193
Le cri du jeune Chrétien harcelé par le monde.	197
Le Pécheur converti à la Vierge.	199
L'Arbre évangélique.	203
La Solitude avec Dieu.	207
Ravissement.	211
L'Immortalité.	217
La Solitude.	225
Souvenirs de Bretagne.	227
La Chasteté.	239
La Femme adultère.	245
A une jeune fille américaine.	247
L'homme sans la foi	251
Doute, Foi et Extase	253
A mes amis.	259
Courage et Résignation.	263
Saint Paphunce et Sainte Thais l'Égyptienne.	267
La Vierge Marie.	273
Le Jeûne, ou la Vie ascétique.	277
L'Orphelin chrétien, le Monde et Dieu.	281
Le Mois de Mai	285
Jésus-Christ.	287
A madame A. S***.	291
Une Mère.	293
A mon ami de collège E. W***.	295
Mes Derniers vers.	297
Le Pressentiment.	301

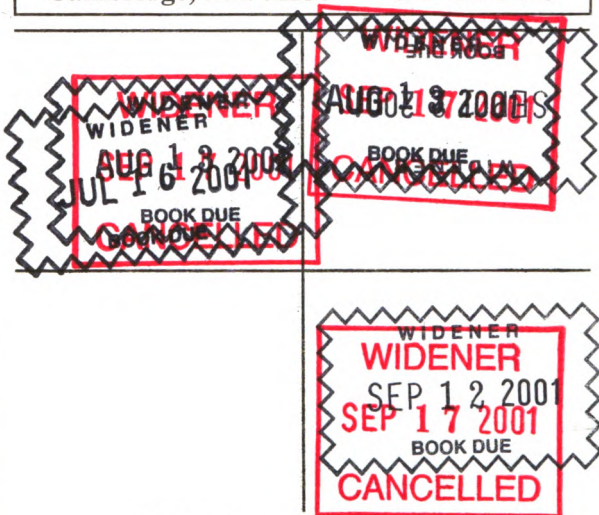
 ERRATUM.

A la page 110, vers 6, lisez : *tout* résonnants, au lieu de *sont* résonnants.

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413



Please handle with care.
Thank you for helping to preserve
library collections at Harvard.

